

Cécilia City

IRRÉSISTIBLEMENT

ÉPISODE 1

Toi



 NEXT
ROMANCE

TOME 1

Cécilia City

IRRÉSISTIBLEMENT TOI

ÉPISODE 1
Tome 1



© Éditions Albin Michel, 2018

ISBN : 978-2-226-42946-9



Attention, certaines scènes érotiques peuvent choquer la sensibilité des plus jeunes ainsi que des personnes non averties

Chapitre 1

— Laisse-toi aller, Chloé, me dit-elle. Laisse tes pulsions prendre possession de ton corps. Donne libre cours à tes envies et montre-moi quelle femme de poigne tu es.

Dans une salle faiblement éclairée, debout devant cette femme agenouillée, la poitrine dénudée, je caresse lentement les lanières du fouet entre mes mains. D'un pas presque assuré, je la contourne pour me placer derrière elle.

— Un mouvement ample, franc et gracieux.

Je passe ma main dans ses cheveux détachés et effleure son doux visage. Sa peau si chaude me fait tressaillir.

— Ample, franc et gracieux. Ample, franc et gracieux. Ample, franc et gracieux, scande-t-elle.

Hésitante, je recule pour lui asséner dans un geste ultime un coup de fouet qui la pousse à gémir de plaisir.

Me réveillant le souffle coupé, j'ouvre les yeux. Non contente de me pourrir mes journées, Rosa, ma responsable, s'insinue aussi dans mes songes. Loin de réprimer mon dégoût, je grimace en me remémorant des images de cet affreux rêve pour finalement sourire à l'idée de l'avoir fouettée... Si seulement ! songé-je en riant avant de revenir à des considérations plus prosaïques. Emmitouflée sous ma couette, je scrute le plafond de ma chambre, démotivée par la journée qui m'attend, et souffle sur les mèches noires qui recouvrent mon visage. Aujourd'hui, mes jambes et mon esprit ont décidé de me laisser tomber.

Cela va bientôt faire vingt minutes qu'il m'est impossible de m'extirper du lit.

« Chloé, Chloé, Chloé ! » crie ma petite voix intérieure.

C'est décidé, je me lève. Je dois gagner ma vie et affronter le monstre qui me sert de patronne : cette femme est tellement

délicieuse... Au prix d'efforts surhumains, je traîne mon corps jusqu'à la salle de bain pour me faufiler sous la douche.

— Chloé ! Tu n'en as pas marre de toujours courir après le temps ?

L'éternelle ritournelle. Commence un dialogue de sourds qui se répète chaque matin avec ma mère. Elle s'agace de ma désinvolture, je l'entends bougonner dans la cuisine puis, le pas lourd, sa tasse rose à rayures noires dans la main, elle entrouvre la porte de la salle de bain, gonfle les narines et manifeste son irritation en claquant ses phalanges contre le meuble sous vasque.

— Tu vas encore être en retard à ce rythme-là. Il est déjà huit heures, poussin !

Poussin. L'un des adorables surnoms que ma mère m'a attribués. Mon pioupiou, ma bibiche, j'en passe et des meilleures. A priori, elle n'a pas intégré que son bébé de vingt-trois ans devenait une jeune femme à la langue bien pendue. Dans l'immédiat ce n'est pas le plus urgent. Il est huit heures et je suis à la bourre. Je sors de la douche, empoigne mes vêtements au passage, m'habille en deux temps trois mouvements et me maquille, le pinceau dans une main, les chaussures dans l'autre.

Je suis prête. Enfin non, pas du tout ! Il me faut à présent dompter la crinière sauvage qui me sert de chevelure. Le duel est serré. À coups de brosse, je finis par réussir à l'attacher. Au travail, le chignon chic et les vêtements sombres et sobres sont de rigueur. Poussant un léger soupir, je m'étudie une dernière fois dans la glace. Je déteste ces petits cheveux électriques et ma tête par la même occasion. Mais dans la mesure où elle est greffée au reste de mon corps, je me vois difficilement me l'arracher.

Ma course matinale contre la montre se poursuit et j'avale un verre de jus en préparant mon sac sous le regard tendre et complice de ma mère. Ma mère, mon sang, ma chair, ma vie, la personne qui compte le plus au monde pour moi. Celle qui m'écoute quand tout va bien, celle qui me serre dans ses bras lorsque tout va mal. Nous n'avons pas toujours eu une vie facile. Nous ne roulons pas sur l'or, et elle comme moi avons une fâcheuse tendance à attirer les hommes compliqués, menteurs, goujats, voire idiots. Il m'est arrivé de retrouver la panoplie complète chez un seul énergumène. Bref, nous sommes proches si ce n'est fusionnelles. Peut-être est-ce dû au fait qu'il n'y a jamais

réellement eu de présence masculine dans nos vies ? D'après ses dires, mon père l'a quittée durant sa grossesse, par peur de la paternité ou par connerie. Elle ne s'épanche pas sur le sujet et moi non plus. Notre duo fonctionne à merveille, c'est tout ce qui compte. Qui a dit que les femmes ne pouvaient pas vivre sans hommes ? Certainement pas nous.

« Cesse de te disperser, tu es en retard », me reprend la petite voix dans ma tête.

— J'ai un peu de temps devant moi, je peux te déposer.

Le sourire opportuniste sur mon visage ravit ma mère. Ni une ni deux, je récupère une paire de boucles d'oreilles que je balance dans mon sac bordélique et quitte l'appartement en espérant que cette journée sera plus attrayante que celle d'hier.

Chapitre 2

Captivée par la rubrique « *Paroles d'hommes* » du magazine acheté au kiosque la veille, j'acquiesce aux questions de ma mère sans y prêter attention. « Le harcèlement en entreprise vu par ces messieurs ». Intéressant, très intéressant. Entre bon sens et misogynie, il n'y a qu'un pas que certains franchissent aisément en brandissant des arguments désuets et pathétiques que je déconstruis à haute voix. Quand je lève la tête, je constate satisfaite que nous sommes à mi-chemin de mon lieu de travail. Le trafic est fluide, ce qui n'est pas toujours le cas. Pas besoin d'enfoncer rageusement le klaxon ou d'injurier qui que ce soit comme il m'arrive parfois de le faire au grand dam de ma mère. La plupart du temps, je suis à l'heure malgré les aléas des transports. Braver les rames de métro bondées est devenu mon activité journalière favorite. Le grand frisson de faire partie de la foule qui s'agglutine dans un espace restreint où fermentent les odeurs, l'agacement d'attendre une rame qui ne passe pas tandis qu'un imbécile insistant vous importune lourdement pour obtenir un 06, la colère de sentir le frotteur aguerri à l'érection protubérante plaquée contre votre postérieur : le métro, ça vous forge une femme. Le métro est une sacrée leçon de vie.

Étonnamment, je n'ai été en retard qu'une seule fois ces six derniers mois. La fois de trop pour ma grincheuse de responsable qui a menacé de me dénoncer à la hiérarchie si cela se reproduisait. J'ai besoin de ce travail pour financer mon master en ressources humaines, hors de question de faire un faux pas, et puis je ne lui donnerai pas la satisfaction de pouvoir me mettre à la porte. C'est tellement bon de la voir pester dans son coin toute la journée, que ce soit contre moi ou les autres employés.

Ma mère me dépose devant l'entrée du personnel. Après un coaching rituel intensif et inutile de cinq minutes, je m'échappe de la voiture sous son regard protecteur. Je salue mes collègues qui

papotent clope au bec et m'engouffre dans le bâtiment haussmannien de cinq étages, prisé des nantis. J'emprunte l'escalier du personnel, me dirige au sous-sol afin de poser mes affaires au vestiaire et d'y récupérer mon badge. Ensuite, je monte au dernier étage, niveau « homme » du magasin de luxe. C'est à cet endroit que je passe la plupart de mes journées à officier en tant que vendeuse et *personal shopper*.

— Bonjour Rosa !

Hautaine comme personne, Rosa me lance un regard des plus méprisants. Un accueil glacial qui au bout de plusieurs années ne me fait plus aucun effet.

— Aujourd'hui, tu vas t'occuper personnellement de deux nouveaux clients. Le premier, M. George, a réservé le créneau de onze heures à quatorze heures. Le second, M. Gaune, a quant à lui rendez-vous à dix-sept heures.

— Je suis justement censée finir à dix-sept heures aujourd'hui.

— Je ne m'en étais pas aperçue.

Son sourire en coin dénote tout son sadisme. Elle le savait. Je respire un grand coup, la bave du crapaud n'atteint pas la blanche colombe. Enfin, la colombe chocolat au lait serait plus appropriée dans mon cas.

— Tu récupéreras tes heures la semaine prochaine.

Toujours aussi aimable, cette responsable. Rosa s'est levée du pied gauche, encore une fois. Avec le temps, l'équipe sous ses ordres a fini par avoir l'habitude de son comportement méprisant et médisant. Hormis les plus faibles, elle n'effraie plus personne. Le pouvoir lui est monté à la tête et avec lui s'est instauré un régime dictatorial dans le service où le client est roi, tandis que le vendeur sert de serpillière sur laquelle tous peuvent s'essuyer les pieds.

— Entre les deux rendez-vous, tu t'occuperas d'étiqueter les produits reçus ce matin, avec Ariel. Demain vous gérerez la mise en rayon. Et par pitié, je ne veux pas vous entendre glousser toutes les deux, auquel cas la sanction tombera.

Alignant un pied devant l'autre comme le ferait un mannequin sur un podium, Rosa s'éloigne puis s'arrête subitement.

— Chloé !

— Oui, Rosa.

Ou plutôt lieutenant-chef Rosa.

— Aujourd'hui nous jouons gros. M. George est un client pointilleux, nous sommes la troisième enseigne de luxe qu'il teste, les deux dernières ne lui ayant pas donné satisfaction. M. Gaune est l'un des hommes les plus riches et influents du continent. Il est très respecté. Si tout se passe bien, il pourrait nous amener de futurs gros poissons. Donc.

— Donc, je dirai amen à leurs moindres caprices.

— Et bien sûr...

— Et bien sûr motus et bouche cousue.

Rosa est tellement prévisible qu'avec le temps je peux finir ses phrases et parfois les anticiper. Pendant qu'elle et le balai qu'elle a dans les fesses vont donner des instructions au reste de l'équipe, je me procure les dossiers de mes deux nouveaux clients dans un bureau sécurisé.

Me promenant entre les rayons dossiers en main, je repère des pièces qui pourraient correspondre au profil de mes clients et effectue une sélection rigoureuse. Polos, pulls, jeans, costards, gilets, écharpes, accessoires, tout y passe. Le riche étant souvent capricieux et le plus à même de faire sauter des têtes, je n'ai pas droit à l'erreur : un coup de fil au directeur est si vite passé.

Le PIB du Congo est concentré sur mes deux portants. Le prix des vêtements est si onéreux qu'il en devient indécent, n'est pas multimillionnaire qui veut. Ce monde d'opulence est à l'opposé du mien et de celui d'une majorité de la population. Parfois, il me révolte. Chez Barley&Co, j'en ai vu passer des êtres en dehors de toute réalité au porte-monnaie rempli de milliers d'euros, quand il ne s'agit pas de lingots d'or cachés sous un simple châle Hermès au fond d'un sac griffé. Je ne crache pas dans la soupe, j'aime mon activité. Il y a pire comme boulot que de flâner dans les rayons d'un magasin de luxe. Les gens ne sont pas toujours agréables, ni même polis et pensent qu'un compte en banque bien fourni permet de se soustraire aux règles de politesse les plus élémentaires. Ce n'est pas une généralité, mais ce n'est pas non plus une minorité. Des points positifs viennent contrebalancer cette affreuse vérité du métier. Mes collègues sont sympathiques, enfin pour la plupart. Le salaire est attractif pour un temps partiel. Et parfois les clients, qu'ils soient habitués ou non, laissent des pourboires que l'équipe se partage. De quoi me permettre

d'économiser pour mes études et d'aider ma mère à payer les factures.

Le début de matinée a filé à une vitesse folle. Je viens à peine de terminer mes sélections qu'on me prévient de l'arrivée imminente de M. George à l'étage. Tout est prêt en cabine VIP, je cours l'accueillir à sa sortie de l'ascenseur. Un sourire, une blague pour détendre l'atmosphère et le tour est joué. À l'aise, je lui propose une coupe de champagne qu'il accepte volontiers. Contrairement à ce qui est noté dans le dossier, M. George, en plus d'être courtois, est très souriant. Les vêtements que j'ai choisis semblent lui plaire. Pendant trois heures, nous multiplions les essayages dans la bonne humeur. Il me raconte son enfance au Danemark, puis son adolescence en Afrique. Clair de peau, son métissage n'est pas flagrant et pourtant tellement présent. Il se reflète au travers de ses origines, de son état d'esprit de grand voyageur qui trois fois par an fuit les capitales surcotées de nos contrées dites développées pour aller à la rencontre de peuples méconnus du grand public. Je suis sous le charme de ses descriptions poétiques d'étendues infinies, d'enfants aux yeux étincelants pour qui le bonheur n'a pas de prix. Je l'écoute avec attention, contrairement à Rosa la fouine qui ne peut s'empêcher de venir jeter des coups d'œil et d'intervenir. Ce besoin d'attirer la lumière sur elle est selon moi maladif. *Avez-vous tout ce qu'il vous faut ? Puis-je vous aider d'une quelconque manière ? Souhaitez-vous que l'on vous serve une nouvelle coupe de champagne ?*

« Blablablabla. Comment te dire, Rosa, tu nous saoules », susurre la petite voix dans ma tête.

M. George semble agacé par les multiples interventions de cette maniaque du détail, qui fourre son grain de sel absolument partout. Poli, il ne la rembarre pas. Le regard empli de compassion qu'il pose sur moi au moment où Rosa quitte la pièce m'amuse. S'il savait... Elle peut faire pire, tellement pire.

À la fin de la séance, le client passe en caisse. Attirée par l'odeur de l'argent, Rosa se joint à nous. Les zéros lui montent à la tête, elle cache avec difficulté son plaisir lorsque j'indique à mon client la modique somme à payer.

— Monsieur, cela vous fera vingt mille quatre cents euros. Étant l'un de nos nouveaux membres VIP, vous avez droit pour votre premier passage à dix pour cent de réduction. Au total, cela vous fait dix-huit mille trois cent soixante euros.

Comme si de rien n'était, il sort sa carte de crédit Gold et paie. Je lui explique ensuite que tous ses achats lui seront livrés à domicile en début de soirée comme il l'avait demandé en remplissant le formulaire.

— Je vous remercie pour votre patience, votre amabilité et votre prévenance. Je vais devenir l'un de vos plus fidèles clients ! Je vous l'assure, charmante Chloé ! Votre sourire me rappelle tant celui de ma fille.

— Je vous remercie, monsieur George. C'est avec plaisir que je vous accueillerai de nouveau.

Comme toute bonne vendeuse qui se respecte, je raccompagne mon client jusqu'à la sortie du magasin, en papotant cette fois-ci du beau temps. Un pour Chloé, zéro pour Rosa. Voilà pourquoi elle ne peut pas me mettre à la porte : elle ne souhaite pas s'aliéner la direction. J'effectue les meilleures ventes au sein de mon département en n'étant présente qu'une poignée de jours par semaine. Je fidélise mes clients qui dépensent des sommes folles plusieurs fois par trimestre si ce n'est mensuellement. C'est pendant ces moments que j'ai enfin l'impression de servir à quelque chose sur cette terre, d'avoir une utilité même si ce n'est pas celle que j'attendais. Cela me booste, éclipsant les déboires que j'essuie sans jamais me plaindre, sauf peut-être seule dans mon lit, quand personne ne peut m'entendre.

Chapitre 3

Étiqueter, ré-étiqueter et encore étiqueter. Nous n'en verrons jamais le bout avec Ariel. Je lui ai proposé plusieurs fois de m'étouffer en m'enfonçant un paquet d'étiquettes dans la bouche ou de me tordre le cou avec un cintre. Rien à faire, elle n'est pas décidée. Achever l'étiquetage seule ne l'excite pas plus que moi.

— Chloé ! C'était le dernier prix à accrocher ! Je suis tellement émue ! Et fière de nous ! Alléluia ! s'exclame Ariel en soufflant sur la mèche rousse qui s'est échappée de son interminable queue de cheval ondulée.

Nos gloussements et soupirs de soulagement n'échappent pas à Rosa qui comme à son habitude nous espionne depuis la caisse. Non, excusez-moi, depuis la *tribune de paiement* comme elle l'a surnommée et s'obstine à nous le rabâcher. L'appellation est tout de suite plus élégante. Il est vrai que lorsqu'on achète un polo à six cents euros, il est préférable de se rendre à la tribune de paiement pour l'encaissement par une *hôtesse* que de passer en *caisse* payer son dû à la *vendeuse*. Question de style sans nul doute. Pour fêter notre victoire sur les étiquettes, nous décidons avec Ariel de faire une pause. En fait, nous nous en sommes octroyé au moins six durant l'après-midi, toutes plus méritées les unes que les autres, comme le dit si bien Ariel : « Pas vu, pas pris. »

Que ferais-je sans elle ? Ma super collègue et grande amie. La savoir à mes côtés est une bouffée d'air frais, sans elle les journées de boulot seraient moroses et interminables. Nous deux, c'est une longue histoire d'amour ou plutôt d'amitié, un peu des deux en fait. Je l'aime comme une sœur et réciproquement. Nous nous sommes rencontrées il y a maintenant trois ans à mon arrivée, ici, au cinquième étage, département « homme », entre les pulls et les polos, les chaussettes et les écharpes. Ça a tout de suite accroché. Un vrai coup de foudre amical. Pétiliante, drôle, extravertie, belle et joviale sont les mots qui la définissent le mieux. Comme moi, Ariel ressent le besoin de

poursuivre ses études. Issue d'un milieu modeste, elle sait mieux que personne qu'un diplôme, en ces temps difficiles vaut tout l'or du monde. Elle se consacre d'arrache-pied à l'obtention de son master de droit. Plus tard, elle souhaite devenir avocate en droit des affaires. Son potentiel et sa gouaille devraient lui permettre de réaliser son vœu. À part cela, rien à signaler, sauf peut-être qu'elle est aussi la meilleure copine de beuverie de tous les temps, atout qui n'est qu'un infime détail parmi tant d'autres.

— Il est l'heure que j'y aille, ma poule.

— Tu m'abandonnes.

— Ne fais pas cette tête. Il va choisir des costards, le client, et hop, ce sera terminé. Je l'ai googlé. Ça envoie du lourd ! Si je n'avais pas été obligée de terminer un devoir ce soir, je peux t'assurer que je serais restée juste pour l'espionner à travers les portes de la cabine ! Une cinquantaine d'années, un mètre quatre-vingt-cinq, des yeux aussi bleus que l'océan Indien, un corps athlétique, du poil au torse, un sourire charmeur. Tu vas être conquise et lui aussi... même si ce n'est pas trop ton truc les hommes matures, enfin... pas dans le cadre de relations *normales*.

— Par normales, tu entends saines et équilibrées ?

— En effet, claque-t-elle des doigts en se tortillant jusqu'à l'escalier.

C'est sur ces mots que l'on se quitte. Il est dix-sept heures, tout est organisé pour que ce fameux M. Gaune se sente comme un poisson dans l'eau. Attendant son arrivée, je remets de l'ordre sur les comptoirs et dans les vitrines. Une vitrine propre, bien rangée et étincelante est un aimant à fric. Les clients succombent aussi facilement que moi devant celle de mon glacier préféré.

Chantonnant en admirant mon chef-d'œuvre d'agencement, je sens mon téléphone vibrer :

LE POULET EST DANS LE FOUR !

Pierrot, l'agent d'accueil du magasin, et ses textos codés ne cesseront jamais de me donner le sourire. Les portes de l'ascenseur s'ouvrent et je reste bouche bée. Dieu aurait-il répondu à mes prières en m'envoyant un apollon tout droit descendu de l'Olympe ? Non non, simplement M. Gaune qui sort de l'ascenseur... nettement moins glamour. Le mâle dans toute sa splendeur. Son charisme est si intense

qu'il m'en fait perdre mon portable.

« Baver ne fait pas partie de tes attributions ! Reprends-toi », gronde ma petite voix intérieure.

— Mademoiselle, bonjour.

La professionnelle prend le pas sur la jeune femme éblouie par tant de charme. Si les clients avaient tous les atouts de ce Martin Gaune, je plaquerais mes études pour un poste à temps plein chez Barley&Co. Zieuter ouvertement ces clients était interdit, mais un petit coup d'œil discret par-ci, par-là quand ils se changeaient dans la cabine ne pouvait pas faire de mal, en tout cas pas à moi.

— Monsieur. Je suis Chloé Cage, votre *personal shopper* attitrée. J'ai effectué une sélection pour vous. Je serai votre conseillère durant la séance d'essayage.

Les salutations terminées, nous nous dirigeons vers la cabine VIP de l'étage. Les petits plats ont été mis dans les grands. Je sors du frigo l'une de nos meilleures bouteilles de champagne et lui en propose un verre. Appâter le pigeon, tout un métier.

— Servez-vous une coupe, je ne vais pas boire seul.

— Ce serait avec plaisir, monsieur Gaune, mais je n'ai pas le droit de boire durant mon service.

— Une coupe ne vous fera pas virer.

Je grimace sans m'en rendre compte. Ce n'est qu'en croisant mon reflet dans le miroir que je reprends une expression convenable. S'il savait. Rosa me ferait virer pour moins que ça.

— De quoi ai-je l'air à trinquer seul ? Vous ne serez pas sanctionnée, je m'en assurerai.

Il prend l'initiative de me servir. Je capitule, on ne dit jamais non à un homme de poigne, enfin pas au travail et dans la limite du raisonnable.

Un bruit sourd se fait entendre. Je me tourne vers la porte et remarque Rosa en pleine singerie. J'aurais dû m'en douter, jamais bien loin quand il s'agit d'engranger du profit.

— Prends cette satanée coupe ! chuchote-t-elle, en dessinant dans l'air le symbole de l'euro.

Déconcertée, je retrouve rapidement toute ma contenance. Le client est présent, je ne dois pas laisser paraître une once de doute sans quoi je perdrais toute crédibilité à ses yeux et verrais baisser mon chiffre d'affaires au profit de celui de mon collègue Paul qui me

talonne à une centaine d'euros près cette semaine.

— Tenez.

— Merci, monsieur Gaune.

Après lui avoir expliqué le déroulement de la séance, Apollon – son surnom officiel à partir de maintenant – débute les essayages. Je suis sous le charme d'un homme qui pourrait être mon père. Quoique, par le passé, l'âge a rarement été une barrière. Pour éviter toute coulée de bave au coin de mes lèvres, je ravale ma salive comme un chien devant son os. Ma première pensée en l'attendant derrière l'épais rideau de velours rouge : quel est le crétin qui a eu l'idée saugrenue d'inventer le concept de la porte ? Non, mais franchement. Je suis sûre qu'Apollon doit afficher sous ses vêtements des tablettes de chocolat à se damner, un popotin à croquer et un zizi qui doit pouvoir faire trois fois le tour de l'Amérique. Un zizi ? Tu es sérieuse, là ? Quel âge as-tu, ma pauvre fille ? À peine ai-je le temps de sortir de mes pensées qu'il surgit de la cabine. Il porte un somptueux costard noir de luxe. Une magnifique chemise blanche, une ceinture qui vaut deux fois le montant des économies que j'ai placées à la banque et des chaussures ultra-vernies. Pour les faire briller avec autant d'intensité, j' imagine que la personne qui les a cirées a dû y laisser tout ou partie de sa santé.

— Je prends, me notifie-t-il, décidé.

— Parfait. Que souhaitez-vous essayer à présent ? J'opterais pour ce pull moutarde et ce pantalon à pince noir. Le mariage des deux couleurs fera ressortir votre regard.

— Vous avez cerné mon profil. Je n'ai pas la patience ni même le temps de tout essayer. Votre sélection me paraît idéale, je prends le tout.

— Ah.... oui... d'accord, bredouillé-je.

Un cri de satisfaction s'élève un peu plus loin. Bravo, Rosa, quelle discrétion !

— Je m'occuperai de tout remettre sur le portant.

C'est bien connu, les gens achètent les pièces de créateurs sans même les essayer, logique. Sur quelle planète vis-tu, ma chère Chloé ? Certainement pas la sienne. En plaçant les vêtements sur les cintres, une deuxième pensée me vient à l'esprit : il ne porte pas d'alliance. J'en déduis qu'il n'est pas marié, ou alors divorcé, peut-être veuf... sauf si c'est un porc de la pire espèce qui retire sa bague le matin et la

remet le soir comme si de rien n'était. Ou peut-être est-il tout simplement en concubinage ? Célibataire ? Beau spécimen. Il pourrait plaire à ma mère. Pour en avoir le cœur net, je le googlerai ce soir.

— Tout est bon pour moi, Chloé.

— Et moi donc, lâché-je, l'air rêveur en le contemplant.

— Comment ?

« Reprends-toi », hurle la petite voix dans ma tête.

— Je disais... disais... parfait.

Rame, rame, Chloé.

Il me sourit ostensiblement, récupère sa veste et me suit à la tribune de paiement. Pour éviter le long silence gênant durant l'encaissement, il me pose des questions sur mon emploi. Je lui explique que je ne suis au magasin qu'à temps partiel et que le reste de mon temps, je le passe sur les bancs de l'école. La transaction effectuée, je lui tends son famélique ticket de caisse et lui rends sa carte de crédit noire. Carte de crédit noire, sous-entendu : je mange du caviar tous les soirs. Cette carte est le *must* du *must*, elle n'est possédée que par les personnes extrêmement riches. Ses prestations sont illimitées. Elle garantit à son possesseur une conciergerie ouverte sept jours sur sept, vingt-quatre heures sur vingt-quatre, qui répondra à ses moindres désirs. Besoin de fraises à trois heures du matin en hiver ? Pas de problème. Besoin d'un plug anal fait main certifié *made in France* pour le plaisir de se voir enfoncer une sorte de tétine à usage détourné dans les fesses tandis que le ciel se déchaîne ? Pas de problème. Le pouvoir c'est la *black card*, la *black card*, c'est le pouvoir, tout est dit.

— Il me semble que vous pouvez faire votre année de master en alternance n'est-ce pas ?

— Oui. Je dois trouver une entreprise d'accueil.

Je dois, il me faut, toujours utiliser des formules positives. Pour plus de poids, ne jamais s'enfoncer dans les chemins périlleux de la négation face à son interlocuteur surtout lorsque ce dernier a la possibilité d'influencer un groupe d'oligarques... j'en apprends tous les jours chez Barley&Co.

Apollon extrait une carte de son portefeuille.

— Nous accueillons des apprentis au sein de Gaune International Corporation. Si l'idée d'intégrer le service des ressources humaines au siège social parisien vous intéresse, contactez-moi au numéro inscrit

sur la carte. Cela pourrait être une expérience enrichissante dans le cadre de vos études.

Waouh, la jolie carte en relief ! Un papier cartonné au grain épais noir sur lequel se trouve au centre le logo de l'entreprise gravé dans une couleur or. Derrière, le même design, avec cette fois-ci le titre et les coordonnées d'Apollon. Président, rien que ça. Une carte d'exception pour un homme d'exception, What else ? Je vais éviter de lui montrer nos cartes de visite, le ridicule ne tue pas, mais tout de même, inutile d'enfoncer le couteau dans la plaie.

— Merci beaucoup, monsieur Gaune, je n'hésiterai pas.

— Je n'en doute pas, répond-il quand je le raccompagne jusqu'à la sortie du magasin sous le regard amusé de Pierrot. Je vous remercie pour l'attention que vous m'avez accordée aujourd'hui. Je recommanderai ce service autour de moi pour son sérieux et sa qualité.

Sur ces mots, il sort du bâtiment et s'engouffre dans la somptueuse voiture avec chauffeur qui l'attend. Quel soulagement. J'entrevois enfin le bout de ma journée.

Dix-huit heures trente, je peux enfin rentrer chez moi. En allant récupérer mes affaires au vestiaire, je me remémore le déroulement de ma journée pour en arriver comme souvent à la même conclusion : encore un jour insignifiant dans la vie d'une jeune femme banale. Rien d'exceptionnel en soi. Se dévaloriser est un sport national chez la femme, paraît-il. À l'échelle mondiale je ne sais pas, à l'échelle personnelle, je confirme. Je ne vauds rien, je ne suis rien, si ce n'est un grain de sable dans l'univers qui se fond dans la masse. En côtoyant des personnes importantes ou auxquelles je donne une importance souvent par obligation, je me rends compte de mon statut social de subordonnée remplaçable et interchangeable. Oui, je suis remplaçable et j'en ai conscience. C'est malheureux, mais c'est ainsi.

Chapitre 4

Le réveil sonne fort en ce matin du mois de juillet. Très fort. Au bout de plusieurs tentatives, je parviens à l'éteindre. Je m'enroule dans mon drap et me rendors quand la machine infernale s'active de nouveau. Je la saisis et la débranche brutalement. Le calme. Je peux enfin me rendormir paisiblement. C'était sans compter sur l'arrivée de ma mère.

— Nous sommes samedi. Tu ne vas pas passer ta matinée au lit.

— Pourquoi pas ?

— Tu dois aller chercher ton contrat d'alternance dans ta société d'accueil, ce matin.

— Afin de le transmettre au secrétariat de mon école avant midi, oui, je sais. Il n'y a pas le feu aux flèches.

— Chloé, si je ne m'abuse, il est déjà dix heures ! À midi l'établissement fermera ses portes pour deux semaines !

— J'ai le temps.

— Non ! Tu ne l'as pas !

— S'il te plaît, encore cinq minutes.

— Ma chérie, tu sais que je t'aime, mais parfois tu es exaspérante. Ton master est en jeu. Tu te lèves de ton plein gré ou alors...

— Ou alors quoi ?

N'obtenant aucune réponse, je sors le bout de mon nez de sous la fine couverture. J'aurais mieux fait de tourner ma langue sept fois dans ma bouche avant de la ramener. Ni une ni deux, elle bondit, soulève les stores, ouvre les rideaux et m'arrache ma couverture. L'air frais dans ma chambre s'engouffre sous mon drap où régnait une chaleur tropicale.

— Tu veux la jouer de cette manière ! s'exclame-t-elle en tirant le drap auquel je m'agrippe désespérément. Continue et je serai dans l'obligation de passer à l'étape numéro deux. Maintenant tu choisis !

Dans la bouche de ma mère, l'étape numéro deux consiste en l'attaque de chatouilles, or je déteste ça plus que tout au monde. 1-0

pour ma mère qui, les bras levés en direction du ciel, se félicite de m'avoir délogée de mon lit. La motivation n'est pas au rendez-vous. Le pas mou, je passe de la chambre à la salle de bain, puis de la salle de bain à la cuisine et enfin de la cuisine au canapé du salon, avec cet air mal réveillé qui a le don de l'agacer.

— Chloé !

Je manque de m'étouffer avec ma tranche de brioche. Cette fois, j'ai compris. Je me presse, pas la peine de s'énerver. Pour lui prouver qu'elle a tort, je sors de l'immeuble le pas nonchalant. Je suis à la bourre et devrais foncer, mais je ne peux pas, elle m'observe depuis la fenêtre du salon. Courir lui donnerait raison.

C'est avec décontraction que je monte dans la voiture et c'est seulement une fois sur la route, loin de sa moue réprobatrice, que j'appuie sur le champignon.

Je réussis enfin à trouver une place à proximité de l'entreprise située dans le quartier de La Défense. C'est le moment de l'épreuve du créneau. J'essaie de me garer sans abîmer la voiture familiale. La manœuvre impossible, celle que je dois reproduire trois fois pour parvenir à un résultat décent.

Durant l'un de mes essais, un jeune homme s'approche de la voiture, me faisant signe de baisser la vitre.

— Avez-vous besoin d'aide ?

— Non merci, je gère, assuré-je, pressée.

— Vous en êtes certaine ? Vous bataillez depuis cinq minutes.

— Oui, réponds-je, agacée par son audace.

— Je vous prie de m'excuser, mon intention n'était pas de vous offenser.

— Excuses acceptées, bonne journée.

— Vous savez...

— Je n'ai pas le temps de bavarder. Je ne suis pas une jouvencelle en détresse ayant besoin d'être sauvée. Alors merci, mais non merci. Je vais garer ma voiture comme la grande fille que je suis. Bonne journée !

Je referme la vitre lui faisant signe de se pousser. L'homme s'écarte enfin et s'évanouit dans la foule.

— Emmerdeur, grogné-je.

Remontée à bloc et vexée, je poursuis mes manœuvres. Pour qui se prend-il ? Le Superman du créneau ! Jamais il n'aurait fait cette

proposition à un homme. Oh ! que ça me gonfle !

Le siège social est un gratte-ciel moderne comptant une quarantaine d'étages. Le nom de la multinationale est écrit tout en haut de la tour en lettres d'acier. Le regarder me donne le tournis.

Je pénètre dans le bâtiment trop fréquenté à mon goût pour un samedi matin. La Défense est un monde à part, les week-ends n'existent pas ou peu pour les employés.

Derrière l'immense bureau d'accueil, deux jolies hôtesse m'adressent un sourire de bienvenue. Leur parfaite dentition, plus blanche que blanche, me ferait presque reculer devant tant de perfection.

— Chloé Cage. J'ai rendez-vous avec Mme Dubois.

— Un instant, mademoiselle Cage.

Trop occupée à examiner les alentours, je ne relève pas la mauvaise prononciation de mon nom. Vêtue de mon vieux trench noir et de mes baskets, je me sens ridicule. Je ne parle même pas de ma coiffure inexistante fruit d'un simple coup de brosse dans ma sombre et longue crinière ondulée.

— M. Gaune va vous accueillir. Veuillez signer la tablette, s'il vous plaît.

— M. Gaune ?

— Voici votre badge. Prenez l'ascenseur B à votre gauche, c'est au quarante et unième étage.

Prendre l'ascenseur est une souffrance, surtout pour me rendre à un étage si élevé. En y réfléchissant, ce n'est pas la mort. Entre ça et les escaliers, mon choix est vite fait, j'aime le sport, mais il ne faut pas abuser. Mon stress s'accroît à l'intérieur de la cabine d'acier. Si j'avais su que je rencontrerais Apollon, je me serais habillée d'une tout autre manière. Que va-t-il penser en me voyant ainsi ? ... Le jour et la nuit.

Je souffle un bon coup, il me faut cette alternance. C'est ma dernière chance de valider mon année. Les portes coulissent, je m'engage dans l'immense hall immaculé au mobilier contemporain et aux lignes épurées. L'endroit est désert, hormis cette femme aux pattes-d'oie prononcées, assise derrière un bureau surdimensionné.

— M. Gaune va vous recevoir, me dit-elle en se levant pour m'accueillir. Puis-je prendre votre veste ?

— Ne vous donnez pas ce mal, je ne fais que l’aller-retour.

— Puis-je vous proposer une collation ?

La porte face à son bureau s’ouvre. Un sculptural jeune homme se manifeste, ce n’est pas Apollon. Cependant, je repère immédiatement un air de famille et une prestance qui m’est familière. De courts cheveux bruns ébouriffés, un regard bleu à vous hypnotiser, une barbe parfaitement taillée et un sourire qui, en plus d’être charmeur, est ravageur. Aveuglée par tant de beauté concentrée en un seul et même être, j’ai bien envie de lui serrer autre chose que la main.

Sous l’insistance de son regard, une sensation étrange me parcourt. Mes mains tremblent, ma respiration s’accélère, mon cœur tambourine contre la paroi de ma poitrine. Merde. Je me liquéfie sur place en reconnaissant soudain l’inconnu du parking.

— Enchanté, mademoiselle Cage. Vous avez fini par réussir à vous garer ? Mais où sont passées mes bonnes manières ? Je me présente : Sébastien Gaune, directeur général de Gaune International Corporation, fit-il en me tendant la main.

Ah oui ? Sans blague !

Chapitre 5

— Entrez, je vous en prie.

Je m'exécute, remarquant immédiatement la magnifique vue dont jouit la pièce. La puissance de la hauteur donne l'impression de contrôler son monde. Tout dans ce lieu rappelle consciemment, ou inconsciemment, le pouvoir et la domination. Pas étonnant que le bureau se situe au quarante et unième étage. Les Gaune règnent en maîtres sur La Défense, du haut de leur tour : un monde d'hommes fait pour les hommes où s'érigent des édifices aux architectures subtilement phalliques. Les entreprises encerclant le bâtiment, aussi connues soient-elles, paraissent être de petits points dans l'horizon urbain comparées à cette tour gigantesque. La pièce est lumineuse. Entourée de baies vitrées, elle pourrait facilement accueillir une congrégation d'une vingtaine de personnes. Le style est neutre. Monsieur ne s'est pas embarrassé d'une décoration colorée. Les murs, où quelques œuvres contemporaines sont accrochées, sont de couleur claire. Le sol est recouvert d'un sublime gris. Le gros mobilier n'est quasiment constitué que de verre à l'exception de la table de réunion et de deux armoires. Je ne m'attarde pas sur la vue, la peur du vide reprenant le dessus.

À son tour, Sébastien Gaune contemple le paysage puis s'installe à son bureau.

— Il n'est pas interdit de vous asseoir, dit-il en désignant l'un des sièges en cuir noir.

De nouveau, je m'exécute. Faire profil bas est la meilleure option au vu de la situation. Plusieurs sièges en cuir noir entourent la table et de mignons petits fauteuils cernent une autre table, basse celle-ci, placée près des vitres. Quoi de mieux pour appâter les clients et les partenaires que de leur proposer un petit café, confortablement installé dans des canapés douillets. Tout cela en contemplant le paysage urbain de La Défense.

— Chloé, vous êtes avec moi ?

Face à moi, Sébastien Gaune ouvre un dossier où figure mon nom.

— Une collation vous a-t-elle été proposée ?

— Oui.

Ma nervosité se lit sur mon visage et mon interlocuteur prend un malin plaisir à en jouer. Il lève les yeux dans ma direction, un sourire au coin des lèvres.

— La grande fille que vous êtes peut se détendre. Je ne vais pas vous gronder, ni même vous mordre.

Manifestement, il fait allusion à notre catastrophique première rencontre. C'est moi ou il fait chaud soudainement dans ce bureau ? Pour ne pas dégouliner de sueur devant mon futur patron, je me décide à enlever mon trench.

— Je me suis légèrement emportée tout à l'heure, j'en suis sincèrement désolée. Quand il s'agit de conduite, je suis irritable.

— Je ne m'en étais pas aperçu, réplique-t-il en s'adossant contre son siège.

— Je sais me contenir.

— Des crises d'hystérie ?

— Non. Je suis une personne calme.

Calme est un bien grand mot.

— Espérons. Travailler au sein d'un service de ressources humaines implique énormément de patience. Le bien-être de nos salariés est capital. Je n'appréciera pas d'entendre que l'une de mes collaboratrices ou l'un de mes collaborateurs se soit emporté.

Il extirpe de son dossier un document qu'il me tend.

— Voici votre contrat d'alternance signé par mes soins. Un exemplaire a été transmis à votre université ce matin.

— Merci.

— Votre tutrice sera Mme Clembo, responsable du service des ressources humaines du siège social parisien, qui compte à lui seul deux mille collaborateurs : une masse de travail considérable. Ci-joint un contrat de confidentialité. Certaines des informations que vous traiterez seront confidentielles. En cas de diffusion de votre part, des poursuites pénales pourront être engagées. Prenez le temps de lire le contrat avant de le signer.

— D'accord, acquiescé-je, comme une enfant impressionnée.

— Votre souhait a été respecté. Vous travaillerez au sein de l'entité les lundi, mardi et mercredi durant douze mois. Si votre travail

est satisfaisant, il se pourrait que l'on vous propose un poste permanent au sein de l'entreprise. Le *si* signifiant une hypothétique proposition, non une affirmation.

— Si j'obtiens mon master, je compte poursuivre mes études.

— Je vois, se contente-t-il de répondre en jetant un coup d'œil à sa montre. Je ne vous retiens pas plus longtemps, mademoiselle Cage.

Il se lève. En remettant mon manteau, je constate qu'une partie de mon soutien-gorge en dentelle dépasse du décolleté de mon pull. Encore une maladresse. En temps normal, j'aurais pensé que ce petit bout de dentelle apparent donnerait à la situation un aspect sensuel. Dans le cas présent, c'est totalement malvenu. Heureusement pour moi, il ne me l'a pas fait remarquer, pas plus qu'il n'a louché dessus. Quel gentleman !

— Je vous remercie d'avoir pris le temps de me recevoir.

— Pourquoi ne l'aurais-je pas fait ?

— Vous êtes sûrement très occupé.

Son regard est tellement intense que j'en perds mes documents. Il se baisse pour les ramasser. Nous sommes si proches. Je suis enivrée par l'agréable odeur de son parfum. Un parfum élégant, sensuel, racé, aux notes orientales épicées. Mes hormones s'emballent. Son regard bleu si puissant me désarme, il doit faire cet effet-là à toutes les femmes.

« Oh ! » hurle ma petite voix.

— Avez-vous des questions ?

— Non, ça ira. Vous avez été clair.

Il ouvre la porte et me tend la main. Sacrée poigne. Son assistante est déjà partie quand une autre femme fait son apparition. Elle est grande, fine, élancée, élégante, blonde, bien maquillée, tout apprêtée. Un simple coup d'œil me permet d'établir que tout nous oppose.

— Sébastien ! s'exclame-t-elle en s'avançant vers lui pleine d'enthousiasme.

— Adriana.

Ça sent la pétasse arrogante insupportable. Elle s'approche, me pousse comme si de rien n'était et l'embrasse sur les lèvres. Elle marque son territoire. Le fantasme de l'Apollon Junior s'effondre. Toute l'excitation accumulée dans mon corps durant les dernières minutes vient purement et simplement de s'envoler. Qui peut rivaliser avec une femme nommée Adriana ? Adriana Lima, Adriana Karembeu.

Le concept de l'Adriana moche n'existe pas. Celui de la Chloé banale, voire vilaine, lui, est bien réel.

— À bientôt, balbutié-je en m'éloignant sans attendre de réponse.

Je jette un dernier coup d'œil vers eux avant de m'engouffrer dans le couloir. Apollon Junior me contemple mine de rien, tandis qu'Adriana écrase les pruneaux qui lui servent de seins contre lui. Elle n'a aucun souci à se faire. Une jeune femme comme moi n'attire pas un homme comme lui. Une jeune femme comme moi attire les détraqués, balafres à l'appui.

Arrivée à la voiture, je respire enfin. Je ne comprends pas le chamboulement qui s'opère. Est-ce un coup de foudre ? Il m'a fait un effet monstre, c'est indéniable. Son corps a fait réagir le mien, pourtant ça n'ira pas au-delà. Dans deux mois, il sera officiellement mon nouveau patron. Au vu de la superficie du bâtiment, nous ne risquons pas de nous croiser souvent. Tant mieux, je n'aimerais pas m'attirer les foudres d'Adriana. Ce genre de femme serait capable de me déclarer la guerre sans raison valable. Pourquoi fais-je tout un cinéma de rien ? Assurément, il est canon, mais il n'est pas mon type d'homme. Dans deux heures, toute cette histoire sera oubliée. Je n'aurai plus qu'à sabler le champagne pour célébrer la fin de ma course au poste en alternance.

En rentrant dans le petit nid douillet de trois pièces que je partage avec ma mère au sein d'une copropriété au centre de Paris, je la retrouve avec Ariel en pleine session de cuisine intensive. C'est notre rituel du samedi. Nous cuisinons dans la bonne humeur et mangeons ensemble, en nous racontant les derniers potins. Ce midi, je serai sur la première place du podium avec mon embarrassante histoire.

Nous nous apprêtons à passer à table dans la chaleureuse et lumineuse salle à manger récemment redécorée quand quelqu'un sonne.

— Chloé, je pense que c'est pour toi ! s'exclame ma mère depuis l'entrée où un livreur de la très chic pâtisserie *Pour ses beaux yeux* se tient debout, une boîte couleur or et argent à la main.

— Voilà pour vous, madame.

Je la saisis et rentre sous le regard curieux des deux pies qui cessent de jacasser.

— Hmm ! renifle Ariel.

— Ces délicieux desserts vont compléter notre repas, les filles, ajoute ma mère.

— Une carte !

*Je n'ai pas eu le temps de vous dire au revoir convenablement, ce matin.
En espérant que vous ne m'en tiendrez pas rigueur.*

Le message est signé des initiales S.G.

— S et G, SG ? Sophie Graham, elle est folle de toi depuis que tu as débarqué chez Barley&Co.

— Ne dis pas de bêtises. Elle n'aime pas les femmes.

— Mon radar dit que si, clame Ariel. S et G, qui cela peut-il être ? réfléchit-elle à haute voix. Han ! Sébastien Gaune ! Progéniture de Martin Gaune, roi du pétrole.

— C'est plus complexe, rétorqué-je.

— Du pareil au même !

— Sébastien Gaune vient de t'envoyer un cadeau ? lance ma mère sur un ton enjoué.

— Comment le connais-tu ? demandé-je, intriguée.

— Ariel a reconstitué l'arbre généalogique des Gaune ce matin, merci Internet, se réjouit ma mère en hochant la tête.

— J'hallucine... et non ! C'est simplement une manière polie de me montrer que... en fait, je n'en sais rien et je m'en fiche.

— Ce n'est pas courant d'envoyer des gâteaux à une future employée, poursuit ma mère.

— C'est une offrande au sexe, Chloé... Il a craqué pour toi, me susurre Ariel à l'oreille tandis que ma mère tourne les talons. Une manière délicate de te dire que comme les pâtisseries, tu vas bientôt passer à la casserole, poursuit-elle, morte de rire.

Le pauvre homme. Si telle est son intention, il ne sait pas dans quoi il s'engage. S'il y a bien une personne qui passera à la casserole, ce ne sera clairement pas moi. Sauter au cou des hommes, gonfler leur ego, dire amen à tout et à rien, se blottir dans des bras protecteurs, faire dans le sentimental, passer des moments tendres bras dessus, bras dessous, sourire comme une idiote au moindre compliment, servir de femme trophée, dire je t'aime... ce n'est pas mon genre. Sébastien Gaune, tu es prévenu.

Chapitre 6

En ce début de septembre, les journées passent et se ressemblent. Boulot, dodo, métro, école, dodo, métro. Toujours la même rengaine, toujours la même routine, à un changement près : celui du trac qui me gagne à mesure que mon arrivée chez Gaune International Corporation approche. Si j'ai vécu le début de la semaine avec la tranquillité d'un rossignol chantant sur sa branche, le soleil tapant sur ses plumes, avec les derniers jours défilant sur le calendrier c'est le stress de pénétrer un monde inconnu qui m'a submergée. La pression montant, me retrouver seule entourée d'individus qui me sont étrangers et peut-être hostiles déclenche quelques larmes. Pourtant, je ne laisse rien paraître. Il m'est impossible de gommer cette nature anxieuse, la peur de l'échec et la peur de l'autre étant des facteurs capables de me faire échouer aux portes d'une entreprise que beaucoup rêvent d'intégrer.

Le dimanche soir, je prépare enfin mon sac et dispose mes affaires sur la commode pour le lendemain. Ne rien oublier, vérifier les moindres détails, telles sont les missions que je me suis fixées. Autre point à ne pas négliger, les fringues. J'ai décidé d'opter pour une tenue chic et classe. La fameuse première impression, la plus importante. Demain, je serai jaugée par mes nouveaux collègues, je dois réussir à me démarquer avec modération. Si je fais toujours bonne impression aux hommes, ce n'est pas le cas concernant les femmes. Allez savoir pourquoi. Jalousie entre nanas selon ma mère, rivalité féminine de merde d'après Ariel. Avec le temps et l'expérience, je fais la part des choses en me protégeant à l'excès et au prix d'efforts constants et surhumains pour aller vers les gens. Plusieurs années intensives de thérapie ont été nécessaires pour parvenir à ce résultat. Une partie de mon passé me reste en travers de la gorge, je n'arrive pas à l'occulter : d'où ma méfiance envers l'autre et mon manque de confiance en moi. Ma mère me répète sans cesse que je suis

magnifique. Elle n'est pas objective, je suis sa fille, le poussin qu'elle s'obstine à couvrir.

Calée sur mon lit, je bouquine le livret d'accueil, un bloc d'une cinquantaine de pages, reçu en début de semaine. Organigramme, description de la multinationale, listing des différents départements, règles majeures à respecter, valeurs de la société, etc. Littéralement saoulée par le contenu de la brochure au message subliminal tout droit sorti d'un univers utopique, je me faufile sous la couette quand ma porte s'entrouvre.

— Je peux entrer ?

— Oui.

Assise à mes côtés sur le lit, ma mère ne peut s'empêcher de me prendre dans ses bras avec émotion.

— Ton réveil est réglé ? Je prends mon service à sept heures demain matin. Quand tu ouvriras les yeux, je serai partie.

— Ne t'inquiète pas, tout est prêt.

— Oh, ma puce. Je suis si excitée. C'est une telle opportunité qui s'offre à toi. Tu sais, l'idée de te savoir là-bas m'angoisse un peu.

— Un peu ?

— Énormément, avoue ma mère. C'est un monde de requins, tu vas devoir rester sur tes gardes.

— Ne t'en fais pas pour moi.

— Je suis ta mère, il est normal que je me soucie de ton bien-être. Une splendide jeune femme, dans un monde si masculin rongé par la perversité des uns et la fourberie des autres...

— Je suis d'accord avec toi, sauf pour la partie *splendide*.

— Chloé, tu as traversé une épreuve compliquée... Dans notre cocon tu es douce et fragile, mais de l'extérieur, je peux t'affirmer que les gens te perçoivent tel un diamant brut. Ta frimousse ne laisse personne indifférent. Ton regard chocolat appelle à la douceur, cette sublime chevelure noire crie à la féminité, ce corps invoque le désir et ton teint hâlé si délicieux, on en discute ? me dit ma mère en me souriant affectueusement. Tu dois seulement apprendre à être moins sur la défensive quand il n'y a pas lieu de l'être.

Plus facile à dire qu'à faire. Je ne sais plus agir autrement. Lorsque je souris à un interlocuteur, en réalité, je me méfie intérieurement, listant en silence les mille et une façons dont il pourrait me faire souffrir. Je suis consciente que cette mauvaise habitude est un

handicap, qu'elle instaure une distance entre le monde et moi. Mais c'est plus fort que moi. La peur dicte ma ligne de conduite.

Installée dans les bras de maman, je fais un bond dans le passé songeant à des événements que je préférerais oublier. La tristesse ligature mon cœur. Immobile, je fixe le plafond en sachant pertinemment que je dois changer. Il est nécessaire que je parvienne à évoluer malgré tout. Je ne veux pas devenir ce que les autres attendent de moi, mais réussir ma carrière en devenant la personne épanouie que j'ai toujours rêvé d'être.

Bizarrement, ce matin je me suis réveillée guillerette. Contemplative, j'observe depuis mon lit les feuilles des arbres qui commencent à jaunir. Espérons que la journée se poursuive sur une note tout aussi positive.

Mon premier jour chez Gaune International Corporation est à marquer d'une pierre blanche. Exaltée, je pénètre dans la tour. D'après le planning qui m'est remis à l'accueil, la matinée va être calme et dédiée aux stagiaires et nouveaux arrivants. Je ne serai pas la seule à faire mon entrée dans l'entreprise aujourd'hui, d'où une certaine sérénité finalement. Je croise juste les doigts pour ne pas rencontrer Apollon Junior. Suite à notre première entrevue et à l'envoi des pâtisseries, je préfère rester discrète. Je me suis assez fait remarquer.

Il n'est même pas neuf heures que ça fourmille déjà dans le bâtiment. Au stand de bienvenue, je suis accueillie par Mme Clembo qui ne correspond pas à l'idée que je me faisais d'elle. Son visage carré et ses cheveux clairs coupés à la garçonne lui confèrent une allure masculine qu'on ne pourrait soupçonner en entendant sa voix fluette au téléphone. Elle rassemble le flux des nouveaux venus et invite le groupe d'une vingtaine de personnes, dont je fais à présent partie, à la suivre. Nous nous aventurons dans le bâtiment, véritable dédale aux mille et une portes.

Après avoir emprunté les escalators puis l'ascenseur, nous arrivons dans une grande salle de réunion au style moderne et aseptisé. Mme Clembo allume le vidéoprojecteur et nous passe un film d'une vingtaine de minutes sur l'entreprise. Je refrène deux ou trois fois mon envie de bâiller. *Next, next, next*, avant que je ne m'enfonce un stylo arborant la mention « Gaune International Corporation » dans l'œil. Des stylos, j'adore les stylos et ils sont une dizaine à me faire les yeux

doux. Cela tombe bien, j'étais en rupture de stock à la maison. Discrètement, j'en fourre un, deux, trois, puis un quatrième dans mon sac, ni vu ni connu. Voilà comment étoffer ses fournitures personnelles sans dépenser un centime. La gratuité, un concept validé et adopté.

L'interminable film prend fin. Mme Clembo nous distribue nos badges ainsi que des enveloppes individuelles contenant des codes d'accès et de sécurité. J'en profite pour lui rendre mon contrat de confidentialité signé. Comme M. Gaune me l'a conseillé, j'ai lu et relu le document dans les moindres détails. Conclusion, un pet de travers et c'est la porte, voire le procès. D'ailleurs, en parlant de flatulences, il semblerait que mon anxieux voisin n'ait pas réussi à se retenir, une odeur d'œuf pourri flotte dans la pièce. Merveilleux.

« Et merde ! » crie une petite voix dans ma tête.

Avec le nombre d'étages et de bureaux que comporte ce gratte-ciel, il fallait que je me retrouve au même niveau que Sébastien Gaune, c'est bien ma veine. Nous empruntons les escaliers et traversons un long couloir paré de tableaux conceptuels. Sur le chemin, nous passons devant une immense salle vitrée dans laquelle se déroule une réunion. Je lorgne brièvement et croise deux regards qui me sont familiers : celui d'Apollon Senior et de sa sculpturale progéniture – à noter pour demain, prendre une culotte de rechange. Tous deux sont installés en bout de table, entourés d'une dizaine de personnes en costard. Je fais mine de n'avoir rien remarqué et poursuis ma progression avec sérieux.

— Dites-moi, mademoiselle Cage, faites-vous toujours cet effet, plaisante Mme Clembo en souriant.

— Pardonnez-moi ?

— Ce n'est pas un reproche, loin de là. Vous venez d'attirer l'attention de notre brochette de cadres et de responsables de service. Comme partout ailleurs, les hommes sont séduits par la beauté... en général. En cas d'insistance trop importante de la part de certains, surtout n'hésitez pas à venir me voir ou à vous confier directement à Martin... Martin Gaune. Rien ne l'énerve plus que ce type de débordement envers les femmes.

Nous arrivons au bureau que je vais occuper. Il est conséquent et je me dis qu'Eugénie, ma nouvelle collègue, doit s'y trouver drôlement seule. Comment ne pas se sentir isolée dans un bureau faisant

l'équivalent de l'appartement que je partage avec ma mère ?

— Je vous laisse entre de bonnes mains. Eugénie est un excellent élément, elle va tout vous expliquer. En cas de problème, vous trouverez mon numéro et mon mail dans l'annuaire de l'entreprise. À plus tard, mesdemoiselles. Encore bienvenue, mademoiselle Cage.

Eugénie dévoile d'un signe de la main le poste que je vais occuper, situé juste à côté de la baie vitrée. De quoi me donner des nausées toute la journée.

— Enchantée, Chloé !

— De même.

— Pour faire court, j'ai vingt-cinq ans, je suis dans l'entreprise depuis trois ans. J'ai débuté comme stagiaire pour terminer assistante RH. Ensemble nous allons nous occuper d'une partie de la gestion du service, gérer l'intégration administrative et logistique de nouveaux collaborateurs, participer à l'élaboration et au suivi des tableaux de bord pour la direction, faire les recrutements des alternants aux agents de maîtrise, administrer les demandes de changement de poste et gérer les absences et congés de nos collaborateurs, énonce-t-elle sans prendre le temps de respirer.

— Nous sommes seulement deux pour toutes ces missions ?

— Non, au total nous sommes cinq. Le service au complet des ressources humaines est quant à lui composé de vingt-quatre personnes.

— Je ne vais pas m'ennuyer.

— Non, du tout. Il est important que nous soyons rigoureuses dans notre travail. Cela ne nous empêchera pas de papoter.

Elle baisse la tête puis repose un regard hésitant sur moi.

— Si tu en as envie. Je ne te force à rien.

Je souffle enfin. Il semblerait que je partage mon bureau avec une personne fort sympathique et loquace. J'ai intérêt à m'accrocher. Eugénie parle aussi vite qu'une Ferrari lancée à pleine vitesse.

— Les midis je mange avec Sabine, l'assistante du DG. Tu peux te joindre à nous si le cœur t'en dit.

— Avec plaisir. Ce n'est pas facile d'être nouvelle.

— Je sais, je suis passée par là, affirme-t-elle en se rasseyant derrière son poste de travail.

La fin de matinée m'a permis de traiter les dernières formalités

administratives avant ma prise de poste officielle. Eugénie m'a présentée au reste de l'équipe du département des ressources humaines, l'atmosphère conviviale qui y règne est agréablement surprenante. Ensuite, j'ai déjeuné à l'étage de la direction dans une salle dédiée à cet usage. Tabourets, tables, frigo, micro-onde, four, couverts, serviettes, machine à café et à thé. Tout est mis à notre disposition pour que nous ne manquions de rien. Les Gaune chouchoutent leur personnel, c'est appréciable. Cela en dit long sur l'état d'esprit d'une entreprise pourtant cotée en Bourse. Comme quoi, productivité ne rime pas avec dictature et privation. Rosa, prends-en de la graine.

Sabine et Maxime, avec qui j'ai pu faire plus ample connaissance, nous rejoignent durant le repas. Entre nouveaux, il faut se soutenir et nous n'avons pas été déçus. Derrière l'air calme et charmant de Maxime se cache en réalité un redoutable blagueur.

Le reste de la journée, plutôt théorique, m'a permis de découvrir les divers logiciels utilisés par le service RH. Durant la pause de l'après-midi, je suis partie me dégourdir les jambes, histoire de me détendre. Les locaux sont si grands que je m'y suis perdue. Un jeune homme à l'âme charitable et au regard baladeur m'a gentiment réorientée.

De retour à l'étage, devant déposer un parapheur à Sabine comme me l'a demandé Eugénie, je constate que son poste de travail à côté du bureau de Sébastien Gaune est parfaitement rangé et ordonné, écran d'ordinateur éteint. Elle est partie. Je suis sur le point de faire demi-tour lorsque j'entends les portes de l'ascenseur s'ouvrir.

— Mademoiselle Cage.

— Sexy Gaune... zonzieur Gaune, zozoté-je en me rattrapant du mieux que je le peux.

— Votre premier jour au sein de l'entreprise a-t-il été plaisant ?

— Il a été parfait.

— Vous n'avez rembarré personne ? s'amuse-t-il, tandis que je le suis, le détaillant comme un lapin attiré par sa carotte – quoique, dans mon cas la carotte n'est pas le bon exemple, j'y suis allergique – alors qu'il dépose sa veste sur le dos de sa chaise.

— Tenez, un parapheur à signer. Je me permets de vous le transmettre directement, Sabine n'étant pas présente.

Sébastien cesse alors ce qu'il est en train de faire et me considère

intensément.

— À moins qu'il n'y ait une procédure à suivre ? tenté-je de me rattraper.

Quelle idiote, bien sûr qu'il y a une procédure à suivre !

— Irritable au volant, autoritaire au boulot. Peut-être voudriez-vous prendre ma place ?

— Ce n'était pas une directive, précisai-je quelque peu honteuse du ton qu'il semblerait que j'aie employé pour m'adresser à mon patron.

— Je vous taquine. Donnez-moi le parapheur, jeune fille.

« Jeune fille », rien que ça. Quel moyen implacable de me balancer son statut d'autorité et de toute-puissance en ces lieux en me remettant directement à ma place d'employée par la même occasion. Son air taquin m'agace. Je m'apprête à sortir du bureau quand une soudaine envie de lui montrer la femme de caractère que je suis s'éveille en moi. Portée par une force invisible, je me retourne et lui lance :

— En passant, les pâtisseries qui m'ont été livrées samedi étaient succulentes. Veillez à ce qu'elles soient toutes parfumées à la vanille la prochaine fois. Ah oui ! Ajoutez-en une ou deux de plus, tant qu'à faire... Là, voyez-vous, c'est un ordre.

« Cette nana est fêlée, je ne veux plus être sa petite voix. Sortez-moi de là ! »

Face à l'impassibilité de mon boss, je perds mon aplomb jusqu'à en devenir mal à l'aise. Est-il scandalisé par un tel comportement, va-t-il me virer ? Non, non, non. Putain, mais quelle impertinence, Chloé ! Tu ferais mieux de la fermer !

Apollon Junior ne s'attendait visiblement pas à cette réponse. Son air neutre laisse place à un sourire à peine perceptible. Il prend un malin plaisir à me voir m'empêtrer dans mes propres conneries.

— David, une minute, dit-il en prenant un appel sur son portable. Bonne soirée, Chloé, et, s'il vous plaît, auriez-vous l'amabilité de me laisser ma place de parking demain ? J'utiliserai mon véhicule personnel, j'apprécierais de pouvoir me garer... si bien sûr cela ne vous dérange pas. Je ne voudrais pas froisser la patronne.

Le coup de grâce. Je rougis. C'était donc sa place de parking. Comment ai-je pu être aussi bête ? La vision périphérique, Chloé ! La vision périphérique !

Chapitre 7

Il m'attrape fermement par les hanches. La tête appuyée dans le creux de son épaule, je respire l'odeur aphrodisiaque que dégage son parfum. Je pétris son dos de bas en haut pour mieux le serrer contre moi. Il m'entoure de l'un de ses bras forts et protecteurs tandis que de l'autre main il replace délicatement une mèche de cheveux derrière mon oreille. Je suis sur un petit nuage de sérénité. Jamais auparavant je n'avais ressenti cette émotion avec autant de puissance. Son souffle caresse mon visage, ses lèvres humides effleurent ma joue pour y déposer des baisers suaves. Mes mains se baladent dans ses cheveux, puis sur ses hanches et sur ses fesses tandis que je l'embrasse vigoureusement. Cet homme n'est que beauté. Je le désire plus que tout au monde. Mon corps frémit de plaisir sous son poids. Explore-moi, Gaune. La douceur des premiers moments laisse place à un corps à corps endiable. Il me dépose sur le canapé et retire son pull, laissant apparaître un buste musclé aux abdominaux dessinés. Il se rapproche de moi, ses doigts survolent mon ventre. Mes muscles se crispent, c'est exquis. Il se couche, son bassin venant à la rencontre du mien et... BAM !

« Bam » étant le bruit de mon corps rencontrant le sol : bonjour, parquet dur et glacé.

— Aïe !

Je me recouche dans mon lit en jetant un coup d'œil au réveil. Il me reste encore quatre heures de sommeil. Mon corps est bouillant. Dur retour au réel, mon rêve était si intense que j'en suis humide. Déshydratée, je tâtonne dans le noir et engloutis le contenu de ma bouteille d'eau. Je ferme les yeux, mais rien n'y fait, impossible de me rendormir. Depuis quelques nuits déjà, Apollon Junior hante mes rêves.

— Quitte mes foutues pensées ! ordonné-je en enfonçant ma tête sous mon oreiller. Rrr !

Le marchand de sable se fait attendre. L'occasion pour moi de

réfléchir. La semaine qui s'achève a renforcé mes ambitions. Mes trois premiers jours en poste chez les Gaune me confortent dans mes choix de carrière en ressources humaines ou en social. Au magasin, rien d'extraordinaire. Avec Ariel, nous continuons de faire tourner Rosa en bourrique et c'est plutôt drôle. Cette femme n'a aucune patience, c'en est aussi comique qu'absurde. Depuis lundi, je n'ai pas revu Apollon Junior qui était en déplacement quasiment toute la semaine. Parti mardi à Londres pour la signature d'un important contrat, il s'est ensuite envolé pour l'Italie. Sabine ne m'a pas donné plus de détails et pour être honnête je n'ai pas cherché à en obtenir. Ses voyages concernent les affaires. Il a beaucoup de chance. Mis à part un séjour scolaire de découverte en République tchèque et des vacances en Espagne, je n'ai jamais quitté la France. Un jour, j'aimerais découvrir l'Angleterre et ses fameux pubs ou bien un magnifique pays africain pour la beauté de ses paysages et la rareté de ses animaux. Malheureusement, je n'en ai pas les moyens. Je ne me plains pas, le sud de la France ce n'est pas si mal comme destination estivale, avec ma mère nous y avons toutes nos petites habitudes.

Mes envies d'ailleurs m'aident à m'endormir. Je me vois derrière un arbre contemplant une gazelle s'élançant insouciant dans la jungle africaine. Elle gambade et gambade encore pour mon plus grand plaisir. L'image de l'animal en tête, je sombre dans un profond sommeil, paisible cette fois-ci.

La matinée a commencé sur les chapeaux de roues. Le jogging puis le sport en salle m'ont donné toute l'énergie nécessaire pour affronter ce week-end. Rentrée à la maison, je file sous la douche puis rejoins ma mère et Ariel en cuisine qui préparent des crêpes en se déhanchant sur des rythmes de salsa. Leur bonne humeur contagieuse fait plaisir à voir. La poêle dans la main, je danse en faisant sauter une crêpe dans les airs. Maman fouette la pâte dans le saladier en rythme avec la musique et Ariel prépare les garnitures en entonnant la *Macarena*.

Le repas terminé, Ariel et ma mère m'abandonnent. Mon amie doit s'occuper de sa terreur de petit frère et ma mère prendre son service à l'hôpital pour quinze heures. Impossible de m'engager dans quelque activité que ce soit, je me sens d'humeur flemmarde. Je traîne mon corps mou sur le canapé et passe le plus clair de mon après-midi devant la télé. Ce n'est pas nouveau, ma vie est aussi attrayante que

celle d'un escargot. En jetant un coup d'œil à mon portable, je vois des appels en absence, tous provenant d'un numéro privé. Je déteste ces coups de fil inconnus qui résultent le plus souvent de plateformes commerciales, pour proposer une offre de folie, voire m'annoncer que je viens de gagner à une loterie imaginaire. Je ne décroche même plus, ça ne ferait que me mettre en colère.

La sonnerie de l'appartement retentit et m'oblige à sortir de ma léthargie. La technique qui consiste à faire la morte n'a pas fonctionné, me forçant à traverser le salon jusqu'à la porte, le supplice. Je m'arrange devant la glace de l'entrée, le ravalement de façade complet sera pour une prochaine fois. Le visiteur s'impatiente et cette fois-ci toque à la porte, la sonnerie ne l'amuse plus.

— J'arrive, j'accours, je vole vous ouvrir.

Oui, théâtralité et exagération sont deux autres de mes qualités qui arrivent en tête de peloton après la flemmardise et l'irritabilité.

— Ah !

Je referme la porte aussi vite que je l'ai ouverte, définitivement réveillée. Mains tremblantes, bouffées de chaleur, jambes vacillantes, je perds tous mes moyens. Bordel, mauvais réflexe. Je tente de me calmer, en vain. Peut-être qu'en faisant une nouvelle fois la morte, il s'en ira de lui-même ? La langue pendante, je m'immobilise derrière la porte.

— Quel accueil ! Je m'attendais à tout sauf à ça.

Apollon Junior, debout derrière ma porte, une boîte pâtissière à la main. Quelle idiote !

« Réagis ! » s'agite ma voix intérieure.

Le dilemme. Corneille, viens-moi en aide. Je me redresse, rejette mes cheveux dans mon dos, redonne à mes seins un peu plus de hauteur et souffle en me tortillant comme une gosse prise d'une envie pressante d'uriner.

— Chloé, je vous vois m'espionner à travers l'œilleton.

OK. Foutu pour foutu, je peux bien ouvrir..

J'expire et me décide enfin à lui faire face, un sourire forcé aux lèvres.

— Je suis un peu...

— Surprise, ajoute-t-il.

— Oui.

Après la voiture, le coup de la porte. Bravo, Chloé, tu excelles dans

le domaine du comique de situation.

— Vous n’allez pas rester sur le pas de la porte.

— Peut-être pas, non, confirme-t-il sans me quitter du regard.

— Vous souhaitez que je vous invite ?

Encore une question bête. Bien sûr qu’il souhaite que je l’invite à entrer, sinon il ne serait pas là à me dévisager, la moue rieuse.

— Je ne vous force à rien Chloé, me répond-il, impassible.

— Haut les mains, lancé-je pour détendre l’atmosphère.

Mon rire tonitruant m’enfoncé un peu plus dans la « gênance », comme dirait la gamine de la voisine. Sébastien me fixe, stoïque. Le ridicule ne tue pas, le ridicule ne tue pas ! Je me reprends, confuse, en lui faisant signe d’entrer. Après tout, j’aurais dû savoir que l’humour des riches ne coïncidait pas toujours avec celui du petit peuple. Cependant, je suis quasiment certaine qu’au xviie siècle, j’aurais pu officier comme bouffon du roi : je suis marrante – malgré moi – et divertissante. En y réfléchissant bien, ce n’est pas moi qui ne suis pas drôle, c’est lui qui ne doit rire que très rarement : déride-toi, sexy Gaune.

— Je n’aimerais pas vous importuner.

— Non du tout... enfin si, dis-je en l’amenant dans la salle à manger. Je... je... travaillais d’arrache-pied sur un devoir de mathématiques... non, de... bref, je travaillais ! bredouillé-je en fronçant la bouche.

Mensonge, je n’ai plus de cours de mathématiques depuis belle lurette. Il s’en doute, d’où le grand sourire sur ses lèvres.

— Avez-vous soif ? Eau, café, thé... non, le thé ce n’est pas votre truc. Désolée, mais ici je n’ai pas de bouteilles de champagne onéreux, et encore moins un vin millésimé de 1973, palabré-je.

Ma langue s’emporte. Lui tournant le dos, je me pince la bouche comme pour la punir de parler sans mon consentement.

— Je vais opter pour de l’eau, dit-il en posant sa boîte sur la table et en retirant sa veste.

— Ne vous inquiétez pas, je vais faire un effort et vous servir de l’eau en bouteille et non celle du robinet. Vous êtes un hôte d’exception.

Je quitte la salle. Dans le couloir, à l’ombre de son regard, je me fiche une énorme claque. Pourquoi ai-je dit cela ?

— Tout va bien ?

— Oui !

Me servant du journal comme d'un éventail, j'inspire profondément. Visualise la gazelle, visualise la savane africaine. Les tremblements de mes mains cessent. Mes séances chez la psy ont au moins l'utilité de me sortir de mes états d'anxiété soudains. Ma mère a raison, je ne balance pas mon argent par les fenêtres en m'y rendant une fois par mois. Je réapparaiss, bouteille en main, et lui sert son verre d'eau. Je l'invite à s'installer autour de la table de la salle à manger et non sur la banquette du salon comme le ferait une personne normale (ou chaleureuse). Je l'étudie, j'analyse sa gestuelle, mais surtout je garde mes distances. J'ai toujours du mal à croire que Sébastien Gaune est assis là en face de moi, dans mon appartement. C'est irréel. Il essaie de cacher le fait que je l'ai déstabilisé. Je le comprends, je me suis moi-même totalement laissé dépasser par les événements et surtout par mon corps. Peu de gens s'adressent à lui de cette manière. Je m'adoucis au fil de la discussion. Sébastien finit par générer en moi un sentiment de paix qui enveloppe chaleureusement la pièce. L'appréhension des premiers instants s'est évaporée et il est loin de l'image hautaine que l'on prête aux personnages publics. Je perçois qu'il n'est empli que de bonnes intentions – entre ce que je crois et la réalité, il y a parfois un fossé.

— Vous conviendrez que j'ai fait ce que vous m'aviez demandé... ou plutôt ordonné.

Je ne peux m'empêcher d'éclater de rire. Il est à la fois terriblement sexy avec sa barbe de trois jours et en même temps si mignon dans son polo noir et ses Converse assorties. Ça change des costards habituels.

— Vous n'étiez pas obligé de vous déplacer.

— Je le sais.

— Mais, en effet, c'est très gentil de votre part.

Il est sexy, assurément, mais aussi terriblement mystérieux. Il souffle le chaud et le froid et je dois avouer que j'ai du mal à le suivre. L'atmosphère dans la pièce n'est plus la même. L'air s'est réchauffé et de fortes bouffées de chaleur m'envahissent de nouveau. Sa beauté, son charisme naturel et sa bonne éducation me subjuguent. Si je continue d'autant cligner des yeux, il se pourrait que dans moins d'une heure je sois dépourvue de cils.

— Pourquoi l'avoir fait ?

Aucune réponse, il se contente de me fixer d'un regard perçant qui n'a d'autre effet que de me déboussoler un peu plus. Sans m'en rendre compte, je rougis en gigotant sur ma chaise.

— J'avais envie de vous revoir ailleurs que dans les locaux de l'entreprise.

— Vous auriez pu m'inviter à l'extérieur.

— Vous auriez décliné ma proposition.

— Comment pouvez-vous en être sûr ?

— Je vous ai cernée.

— Vous pensez m'avoir cernée ? l'interrogé-je en étouffant un rire. Vous serez toujours loin du compte.

— Je suis à la tête d'une multinationale employant des dizaines de milliers de personnes. Sans un minimum d'observation, de réflexion ainsi que de discernement, je ne serais jamais arrivé là où j'en suis aujourd'hui.

— Vous pouvez surtout remercier votre père de vous avoir placé à un poste aussi important dans l'empire familial.

Bordel, c'est sorti tout seul.

— Selon vous je ne mérite pas ma place ?

— Je ne l'ai pas formulé ainsi.

— Vous l'avez insinué, Chloé.

— Je dis simplement que nous ne naissons pas tous avec les mêmes chances. Je suis certaine que mon appartement doit faire la taille de votre chambre à coucher.

— Sans doute, rétorque-t-il en haussant les épaules. Les fondements de la réussite sont basés sur le travail.

— Et vous travaillez énormément pour faire progresser votre entreprise, bien sûr.

— Je maîtrise parfaitement les sujets que j'aborde, en effet, et je sais faire preuve de logique quoi qu'il advienne.

— Moi non plus, Sébastien, je n'ai pas peur de faire des choix et de prendre des décisions.

— Mon instinct et ma philosophie ne m'ont encore jamais trompé.

— Il y a un début à tout. Moi non plus, mon instinct et ma philosophie ne m'ont encore jamais trompée.

Il soutient mon regard assuré sans ciller.

— Rien n'est dû au hasard, Chloé. Je dirige efficacement sans faire de sentiments. Je m'entoure des meilleurs et mène à bien des projets

plus ambitieux les uns que les autres.

— Quel leadership ! m'exclamé-je, faussement séduite.

Il a la gouaille des meilleurs orateurs.

— Vous pourriez faire de la politique, vous avez tous les atouts pour.

Excepté un, l'ennui. C'est connu, les politiques, malgré leur tchatche et leurs grandes compétences théâtrales, sont rasoir. Tout ce qui sort de la jolie bouche rosée à point de Sébastien est fabuleux ou tout du moins me paraît fabuleux. C'est donc cela le coup de foudre ? Boire les paroles d'un homme parvenu à nous séduire en un battement de cils ? Je ne suis pas convaincue.

« Bien sûr que tu l'es, seulement tu ne le sais pas encore », précise ma petite voix intérieure.

— Vous savez, le leadership est une qualité humaine audacieuse. J'ai été élevé dans cet état d'esprit et je continuerai avec cet état d'esprit. Rassurez-vous, je sais aussi être généreux envers mes collaborateurs et les gens qui m'entourent.

Je reprends mon sérieux.

— La vie sans comptes à rendre doit être merveilleuse, Sébastien.

Il se lève et s'avance vers moi d'un pas déterminé.

— Assez discuté de moi. Je suppose que vous n'avez pas encore dîné ?

— Vous supputez bien, réponds-je en pivotant pour instaurer la distance réglementaire qui me permet de ne pas me sentir oppressée par l'autre.

— Nous pourrions sortir prendre un morceau au restaurant. Qu'en dites-vous ?

— J'aurais trop peur de m'attirer les foudres de votre amie Adriana, assuré-je, pince-sans-rire.

Ses lèvres esquissent un demi-sourire.

— Adriana n'est pas ma petite amie, si c'est ce que vous insinuez.

— Pourtant, j'étais là quand vous avez échangé un baiser.

— Serait-ce une pointe de jalousie que je perçois ?

— Certainement pas ! Seulement, je ne suis pas une grande amatrice des triangles infernaux. Encore moins lorsqu'il s'agit de mon patron.

Il penche la tête sur son épaule tout en passant la main derrière sa nuque. Que pensait-il ? Qu'il allait réussir à donner le change ? Je suis

redoutable, monsieur, je suis piquante et ne me laisse pas faire. La naïveté des jeunes demoiselles en fleur, très peu pour moi. J'ai beau me comparer à la gazelle, je suis en réalité une lionne : j'attaque sans prévenir.

— Pour tout vous dire, Adriana est mon ex-petite amie. Je l'ai quittée en début d'année, nous n'avions pas les mêmes valeurs.

Nous n'avions pas les mêmes valeurs... prétentieux.

— Riche et dédaigneux, j'ai l'impression que ces deux *qualités* vont toujours de pair.

— Ce n'est pas du dédain, Chloé. Elle a des besoins, des envies, auxquels je ne peux ou ne veux tout simplement pas répondre.

— Vous vous êtes embrassés pourtant, j'étais là. Je ne vous juge pas, vous faites ce que bon vous semble de votre bouche.

Sa bouche... et quelle bouche !

— Je ne crée pas d'esclandre en public. Tout ce qui se rapporte au domaine de l'intime doit être réglé dans la sphère privée, l'entreprise n'a rien à y faire.

— Je vous rappelle que je travaille pour vous.

— Je vous rappelle à mon tour que nos liens sont des plus courtois chez Gaune International Corporation.

Pas faux.

— Je ne souhaite pas être vue dehors en votre compagnie pour des raisons évidentes.

— Un petit ami dans les parages ? Je m'en accommoderai.

J'écourte la discussion, ma vie privée ne le regarde pas.

— Je commence à avoir faim, nous pourrions grignoter les pâtisseries.

Il saisit son téléphone dans sa poche et passe un coup de fil. Je profite de ce moment pour mettre les pâtisseries au frigo quelques instants.

— Oui, le menu complet, pour deux personnes. Pavés de rumsteck et petits légumes... à la vanille les crèmes brûlées, entends-je.

Je lui fais de grands signes, lui murmurant « pour trois personnes ! ».

— Pour trois personnes, les menus, ajoute-t-il. Et une bouteille de votre meilleur vin.

— Je n'aime pas le vin.

Monsieur veut me saouler. Qu'il s'accroche, j'ai de la bouteille : on

ne me pelote pas, même pas après quatre verres de vodka.

— Non, plutôt de votre meilleur champagne.

Je m'éloigne dans le salon pour envoyer un message à Ariel, elle ne va jamais croire ce qui est en train de se produire : M. Stoïque, alias Apollon Junior aka Sébastien Gaune est dans ma cuisine et il nous commande de quoi manger ! Improbable, trop beau pour être vrai.

— Nous n'avons plus qu'à patienter, mon chauffeur nous apportera le repas d'ici une demi-heure.

— Il ne fallait pas vous donner tant de mal. Une force supérieure nous a munis de jambes avec lesquelles nous aurions pu nous déplacer.

— Je le fais avec grand plaisir, Chloé.

Mon prénom glisse sur ses lèvres, oh, redis-le, Gaune. Il s'approche.

— Pour trois personnes ? s'informe-t-il.

— Ma mère rentrera de son service vers minuit, elle n'aura pas à cuisiner grâce à vous.

Je le sens rassuré. Ne vous inquiétez pas, audacieux M. Gaune, personne ne va interrompre notre premier dîner improvisé en tête à tête.

— Est-ce un remerciement ?

— Ça se pourrait, conclus-je en quittant la pièce.

Chapitre 8

Apollon Junior prend le temps d'observer silencieusement le salon où sont accrochées des photos aux murs. On peut y voir ma mère, ma tante Lucie, quelques autres personnes de notre entourage et moi-même souriant gaiement, vaquant à des occupations fort plaisantes. Pendant qu'il découvre une infime partie de mon univers, je prépare la table qui accueillera notre dîner. Je suis flattée, même si j'ai encore du mal à intégrer que Sébastien Gaune puisse s'intéresser à moi. Ce premier dîner ne l'engage à rien et moi non plus. Je ne sais pas ce qu'il attend réellement. Je suis une jeune femme terre à terre qui n'a que faire des belles paroles. Je suis de la vieille école. À ce sujet, pour moi, les actes valent plus que de simples mots, aussi beaux soient-ils. Et pour briser cette barrière qui me protège, il faut des actes, encore et encore. Je ne suis pas certaine d'être capable de pouvoir me livrer totalement. Il risque d'être déçu s'il pense tirer son coup avec moi ce soir.

— C'est culotté de votre part d'être passé à l'improviste, non ? demandé-je tout en rangeant le bloc à couteaux dans son placard.

— Je dirais audacieux. J'ai tenté ma chance en vous appelant deux fois auparavant, mais vous n'avez pas daigné répondre.

— Je ne réponds pas aux appels masqués, rétorqué-je, en passant inconsciemment ma langue sur mes lèvres.

— J'avais cru comprendre. Je m'en souviendrai.

— Je n'en doute pas.

— Vous comptez parler boulot ?

— Vous aimeriez que je vous parle boulot ?

— Parler travail ne m'intéresse pas.

Un pas devant l'autre, il s'avance lentement vers moi, tapotant le plan de travail. Nous pourrions nous occuper de mille et une autres façons. Par exemple en jouant au puzzle. S'il ose faire un pas de plus et pénétrer dans ma bulle, l'espace vital minimum dont j'ai besoin

pour rester à l'aise en société... plus tard, ses proches s'amuseront à reconstituer les morceaux de son corps.

Constatant que je m'éloigne du plan de travail, Sébastien cesse d'avancer.

— Tout va bien ?

— À merveille.

Interrompue par la sonnerie, je me précipite pour ouvrir. Le chauffeur de Sébastien, un homme au crâne lustré et à l'expression solennelle se présente à moi.

— Mademoiselle Cage, je vous apporte le repas qui a été commandé.

Sébastien nous rejoint.

— Amaury.

Sébastien saisit les sacs que son employé lui tend.

— Monsieur Gaune, le salue-t-il d'un signe de tête.

— Je vous remercie. Vous pouvez prendre congé et poser la journée de demain.

— Bien, monsieur Gaune. Bonne soirée.

— À vous aussi.

— Bonne soirée, ajouté-je avant qu'Amaury ne disparaisse dans le couloir de l'immeuble.

Il est temps de passer à table. Mon estomac crie famine, ce qui n'a pas échappé à l'œil avisé de mon invité qui en réalité n'est pas vraiment mon invité, puisqu'il m'invite sous mon propre toit. Sébastien extrait nos repas impeccablement emballés des sacs isothermes. À vue d'œil, tout cela provient des cuisines d'un restaurant gastronomique. Sébastien nous sert, puis verse le champagne dans des flûtes.

— Santé, sourit-il en levant sa coupe.

— Santé, monsieur Gaune, répons-je en exécutant un geste identique au sien.

Nous commençons à dîner. Sébastien galère avec son couteau mal aiguisé.

L'entrée, une bruschetta italienne, est délicieuse. La viande du plat principal est tendre à souhait et les petits légumes sont croquants. J'adore. C'est autre chose que les plats préparés achetés au supermarché. Je ne peux m'empêcher de pousser de petits gémissements à chacune de mes bouchées, soulignant le plaisir que je

prends à déguster ces aliments frais et exquis. Le repas se termine sur une note sucrée, les crèmes brûlées sont un régal et quelques bouchées plus tard mon dessert a disparu sous les yeux amusés d'Apollon Junior.

— Un repas divin.

— Heureux que cela vous ait plu, me confie-t-il en pressant mon bras de sa main chaude.

Étrangement, je n'ai pas le réflexe de le repousser. Un intense frisson partant des extrémités de mes doigts parcourt mon corps qui se raidit lorsque je relève la tête. Avec lui, tout est une question de regard. Ses superbes yeux bleus me scrutent et m'hypnotisent. Je n'ai pas seulement envie de le toucher, je le veux tout entier en moi. Je veux connaître le goût de ses lèvres, sentir sa salive s'entremêler à la mienne. J'ai du mal à résister et brise enfin la barrière physique que j'ai instaurée depuis son arrivée. Inéluctablement, nous nous attirons comme deux aimants. Je me lève, il se lève. Je vais vers lui, il vient vers moi. Je pose mes mains sur sa poitrine, il pose les siennes autour de ma taille. Comme il a deux bonnes têtes de plus que moi, je me hisse sur la pointe des pieds alors qu'il se penche pour que nos visages soient au même niveau. Nos nez se frôlent, nos lèvres se cherchent. D'une main, il attrape délicatement mes cheveux qu'il repousse derrière mes épaules. Mes lèvres s'entrouvrent, les siennes aussi. Je ferme les yeux tandis que nos bouches se rencontrent. C'est un moment tendre, doux et acidulé. Emportée par une pointe de frivolité, je malaxe son fessier musclé entre mes doigts, tout en savourant ce corps à corps inattendu. Pressant sa poitrine contre la mienne, Apollon Junior en redemande. Les dernières fortifications érigées autour de moi pour me protéger tombent une à une. Je me fais plus pressante et insistante, j'ai envie de lui. Nous calant dans un coin de la pièce, il me ralentit. Ses prunelles se posent sur moi.

— Prenons notre temps.

Première nouvelle. Habituellement, les rôles sont inversés. Ce sera quoi la prochaine fois, la simulation d'une migraine ? Sur ma faim, je l'observe me baiser la main. Gentleman aguicheur, je rêve.

— Ce n'est pas ce que tu veux ?

Son portable qui sonne et vibre nous interrompt. Il le sort de sa poche. La photo de son ex apparaît sur l'écran. Le nom de l'appelant qui s'y inscrit dissipe mes doutes, Adriana tente de le joindre. À croire

qu'il avait anticipé l'appel. L'ombre de son ex planerait-elle encore au-dessus de sa tête ? Je contourne Sébastien, déçue.

— Une simple amie, fais-je remarquer.

Sébastien me rattrape.

— Rien ne *vous* empêche de décrocher, lui lancé-je en quittant la salle, espérant qu'il ne décroche pas. Ce qu'il fait, évidemment.

Sa conversation terminée, il me retrouve dans la cuisine.

— Je...

— Vous feriez mieux d'y aller.

— Chloé...

— Merci pour le repas et votre compagnie, mais il est temps que vous partiez maintenant.

Je lui rends sa veste à contrecœur et le raccompagne jusqu'à la sortie. Je détourne les yeux pour ne pas changer d'avis. Il ferme brièvement les siens et passe sa main dans ses cheveux ébouriffés.

— Laisse-moi au moins t'expliquer...

— Bonne nuit, monsieur Gaune, conclus-je d'un ton morne.

Je ferme la porte, le cœur lourd. Lui, moi... tout va trop vite ! Je ne le connais même pas ! J'ai été dépassée par un désir animal et des pulsions primaires. Il est vrai que j'agis et qu'ensuite je réfléchis, d'où mon coup de chaud et le renvoi immédiat de Sébastien. Mes doutes à propos de la vie et des hommes en général me rendent instable. Je ne cours pas après les difficultés, j'aspire à une relation simple, sans complications et sans douleur, surtout lors de ses prémices. Je sais, je suis une idéaliste exigeante. C'est pour cette raison que j'ai cessé d'espérer depuis longtemps et que j'avance seule, sans personne à mes côtés.

Mon corps s'emballe, mon esprit essaie de me ramener à la réalité. C'est mon patron, bordel ! j'ai franchi la limite à ne pas dépasser. Perdue, énervée contre moi-même, je me laisse glisser jusqu'au sol, la tête entre les mains. La journée avait pourtant si bien commencé.

Chapitre 9

La nuit a été pénible. J'ai reçu un message de Sébastien auquel je n'ai pas répondu. Ma mère m'a trouvé irascible, impossible de me dire la moindre chose sans que je ne montre ma contrariété. Plutôt que de me rendre au marché et au brunch auquel nous étions conviées, j'ai préféré passer mon temps à lire seule dans ma chambre. Ariel m'ensevelit littéralement sous les messages pour se tenir informée de la situation. Malheureusement pour sa curiosité poussée, je n'ai pas l'envie ni le temps de parler. Enfin, ce n'est pas tout à fait vrai : j'ai le temps, mais pas envie de le prendre. J'ai décrété qu'aujourd'hui serait ma journée de déprime. Crème glacée, boissons gazeuses, chips, pâtisseries apportées par Apollon Junior, tout y passe.

Je ne parviens pas à expliquer les fondements de mon mécontentement. Certes, je lui en veux, mais pour quelles raisons ? Il a été honnête avec moi, sauf si c'est un menteur pathologique. Il a fait preuve de transparence en avouant qu'Adriana était son ex. Ce qui me gêne le plus est qu'elle a l'air omniprésente dans sa vie. Elle se balade dans les locaux de son entreprise, passe à son domicile – merci pour l'information, Sabine –, et se permet de le contacter très souvent, plus qu'une relation amicale ne le voudrait – Sabine est une mine d'or. Il affirme qu'il n'y a plus rien entre eux, j'ai un gros doute. En aucun cas, je n'ai l'intention de m'immiscer dans leur relation bancal. Premièrement, parce que l'amour est la dernière de mes préoccupations et deuxièmement, parce que personne n'aime faire office de cinquième roue du carrosse. Je ne serai pas la potiche qui subit, encore moins l'ingénue soumise.

Mon problème avec les hommes ne date pas d'hier, il me ronge. Comment ne pas être méfiante ? Comment leur accorder ma confiance ? Ce sont des questions auxquelles je ne parviens pas à trouver de réponse. Ils jouent avec nous, se servent de nous, nous font miroiter un bel avenir, tout cela pour quoi ? Des joies éphémères et une peine immense. J'imagine la douleur qu'a ressentie ma mère

durant sa grossesse. Elle a beau me répéter que ma naissance a été la plus belle chose qui lui soit arrivée, je sais que l'absence de mon géniteur l'a profondément blessée. Ma tante a laissé échapper qu'il était question d'une deuxième femme. Rien n'est moins sûr. J'aimerais pouvoir le rencontrer juste une fois, afin qu'il sache tout le mal que son absence m'a fait. J'aimerais qu'il comprenne qu'en m'abandonnant il est parti avec tout un pan de mon cœur. Et j'aimerais lui dire, pour finir, qu'il y a quatre ans c'était de lui que j'avais besoin et non d'une psychiatre-psychothérapeute. Tant de non-dits et de rancune qui m'empêchent d'avancer.

Le lendemain, au bureau, je donne le change. Je fais mon travail et ris avec mes collègues comme si de rien n'était. J'ai tellement cogité la veille que mon cerveau a fini par boguer. Le semblant de neurones qu'il me reste crie au désespoir.

— Tout va bien ? me questionne Eugénie.

— J'ai mal dormi cette nuit, d'où ma sale tête.

— Ne dis pas de bêtises. Si je me levais avec une tête identique, je peux te certifier que je serais la femme la plus heureuse du monde.

« Mais non, Eugénie. Avec tes sourcils broussailleux, les loupes qui te servent de lunettes et les poils qui te font office de moustache, cela aurait pu être pire », me chuchote la petite voix dans ma tête.

— Je vais m'acheter un chocolat chaud, je te rapporte quelque chose ?

— Oui, un déca, s'il te plaît.

Je descends chercher les boissons au distributeur où je trouve Maxime. Nous engageons une conversation des plus triviales et finissons par remonter chacun à nos étages respectifs avec nos boissons. Il m'a proposé de me ramener ce soir. J'ai accepté.

Je tombe sur un petit groupe discutant dans le hall de l'étage de la direction en sortant de l'ascenseur. Apollon et Apollon Junior sont de la partie. Je me presse de retourner à mon bureau. En fermant la porte, je pousse un cri de soulagement.

— Que t'arrive-t-il ? m'interroge Eugénie en plein travail.

— Rien. Je me suis dépêchée pour que les boissons ne refroidissent pas.

À peine ai-je le temps de m'asseoir qu'une personne frappe à la porte et entre.

— Monsieur Gaune, lance Eugénie étonnée.

D'après ce que j'ai compris, il n'a pas pour habitude de se déplacer jusqu'ici : l'inspecteur Chloé a mené son enquête.

— Bonjour, mesdemoiselles.

— Bonjour, répondons-nous.

— Je vous rapporte les parapheurs concernant les contrats d'embauche des agents de maîtrise. Tous les documents sont signés.

Eugénie hoche la tête, guillerette. La voyant se tortiller sur sa chaise, j'en déduis qu'elle n'est pas insensible à son charme. Je les laisse à leur discussion pour m'occuper de mes dossiers. Leur conversation sur les nouvelles embauches me paraissant interminable, je m'éclipse, histoire d'aller me rafraîchir aux toilettes. En revenant, je tombe nez à nez avec Apollon Junior tout juste sorti du bureau. Il le fait exprès, ce n'est pas possible ! Son outrageuse beauté, ce ton charmeur, ses yeux enchanteurs ne me feront pas changer d'avis. Il est préférable pour lui comme pour moi que je campe sur mes positions. Mais Apollon Junior clenche une porte tout en me saisissant par le bras. C'est à peine si mes pieds touchent le sol. Il nous isole dans une salle inoccupée.

— Chloé, tu ne m'as pas laissé le temps de m'expliquer.

— On se tutoie maintenant ? Moi qui pensais que le vouvoiement était de nouveau de rigueur, affirmé-je, le visage plissé.

— Chloé.

— Nous avons fait une erreur, restons-en là. Point.

— L'appel d'Adriana t'a froissée ?

— Pas du tout !

— Pourquoi cette réaction ? Si cela concerne le sexe, je m'en excuse. Je ne voulais pas précipiter les choses.

Je reste silencieuse tout en faisant mine d'observer la plante morte au coin du mur, ce qui semble profondément l'irriter. Il a intérêt à s'y habituer, les silences sont ma meilleure tactique de défense pour faire abdiquer mes adversaires.

— Tu te rends compte que ton attitude est des plus puériles ?

Je soupire en levant les yeux au plafond. Il me saisit par le menton et le soulève pour que nos regards se croisent enfin.

— Ce criant manque de maturité.

— Ma maturité s'arrête là où commence la tienne. Tu devrais être heureux, rétorqué-je, âpre. La moindre des choses, samedi, aurait été

d'avoir un minimum de respect à mon égard.

— Je te respecte, rétorque-t-il en montant d'un ton. Je te l'ai montré ! Ce n'était pas te faire honneur que de m'imposer chez toi et de tirer un coup !

— Tu as préféré répondre à ton ex plutôt que de... de... Tu étais chez moi !

— Plutôt que de quoi, Chloé ? demande-t-il, inébranlable, le regard perçant.

— Ça n'a plus d'importance, annoncé-je en poussant brusquement son bras.

Il me rattrape.

— C'est le seul et unique pas que je fais vers toi.

— Très bien, garde-toi d'en faire d'autres.

— Si tu...

— Il y a encore un mois, nous ne nous connaissions pas. Il n'y a rien entre nous à part une incompatibilité complète. Tu pensais que j'allais te courir après comme la plupart des minettes de ton entourage ? Je n'ai pas fait de grande école, mais je suis certaine que mon QI à lui seul est plus élevé que celui de toutes tes compagnes réunies... Il n'y a qu'à voir Adriana.

« Tu penses que sortir de ma vie va gravement m'impacter ? J'ai vécu vingt-trois ans sans toi, quelques années de plus ou de moins ne vont pas me tuer. Je suis puérile et immature ? Parfait ! Grand bien me fasse ! Je fuis les hommes tels que toi comme la peste. Derrière vos airs angéliques et mystérieux se cachent des gens immondes, pourris jusqu'à la moelle, aux penchants dégueulasses.

« Tu imagines être différent ? Tu as tout faux ! Je te souhaite une heureuse et merveilleuse vie avec Adriana ou une autre. Tu pourras dépenser tout ton fric avec elle ou pour elle, dans des choses futiles, lui payer des centaines de pâtisseries qu'elle s'empressera de balancer par la fenêtre pour garder sa taille trente-deux ! »

Les yeux écarquillés, il me dévisage, soudain muet, les mots lui manquent. Il doit penser que je suis hystérique. Je fais volte-face et referme la porte derrière moi. Je regrette déjà les phrases prononcées. Pourtant, aucun retour en arrière n'est possible. Prendre l'ascendant, démolir pour ne pas souffrir, tels sont mes mots d'ordre.

Chapitre 10

Que m'arrive-t-il ? J'ai l'impression d'être déconnectée de mon corps. Je passe mon temps à me battre contre moi-même et contre les autres. Dans quel but ? Cette manière de toujours être sur la défensive me fatigue, mais je ne sais pas comment vivre autrement. Les autres n'ont pas le choix, ils subissent mon fort tempérament, mes accès de colère ou mes fous rires. Je souffle le chaud et le froid sur mon entourage qui ne parvient jamais à anticiper mes réactions.

Maxime me rejoint dans mon bureau, me sortant subitement de mes pensées.

— Il est dix-huit heures, l'heure de rentrer.

Je referme mes dossiers, éteins mon ordinateur et prends mes affaires. En partant, je salue Sabine toujours à son poste, elle ne compte pas ses heures supplémentaires. Dans l'ascenseur, Maxime fait le pitre. Il réussit à me faire rire, un rire forcé. Nous traversons le parking du sous-sol.

— Après toi, dit-il en ouvrant la portière de sa voiture.

Je m'apprête à me glisser dans le véhicule quand mon attention est attirée par une porte qui claque. Sébastien, impassible, s'engouffre dans sa voiture et démarre.

Maxime me raccompagne jusque chez moi. Son physique et son humour cathartique ne me laissent pas indifférente. Si je m'écoutais, je sauterais sur tous les hommes bruns que je rencontre. Je ne sais pas pourquoi ils m'attirent. Déjà à la maternelle, mon chéri de l'époque était un joli brun aux yeux clairs. Je l'admets, la maternelle, ça ne compte pas. Au collège et au lycée, je n'ai côtoyé que ce type de garçons. Ils ont un truc en plus, à mes yeux. Question de goût, sans nul doute.

L'espace d'un instant, je ressens une énergie qui n'a rien d'amical émaner de Maxime. Une énergie qui tiendrait plus de la pulsion sexuelle que du copinage entre collègues. Je dois rêver, car tous les hommes qui me côtoient n'ont pas forcément envie de me séduire ou

de me baiser sur la banquette arrière d'une voiture. Je l'embrasse innocemment sur la joue et quitte son véhicule. En rentrant, je retrouve ma mère confortablement installée sur le canapé, éclairée à la faible lueur des bougies, bouquinant une œuvre de Romain Gary, son auteur préféré.

— La journée a été bonne ?

— Oui.

— Le docteur Goesman vient d'appeler. Elle souhaiterait avancer d'une heure ton rendez-vous de demain. Je lui ai dit que ce serait bon. Si ce n'est pas le cas, tu peux la rappeler.

— Pas de problème, acquiescé-je en grignotant des gâteaux posés sur la table basse.

Le boudoir, le biscuit de mon enfance. Un péché mignon innocent et calorique que je boulotte sans avoir faim.

— Tu m'as l'air calme. Trop calme. Tout va bien ? s'inquiète-t-elle.

— Nickel.

— Chloé, je t'ai mise au monde. Quand ça ne va pas, je le vois au premier coup d'œil.

Ma mère pose son livre pour se rapprocher de moi.

— Dis-moi tout, chuchote-t-elle en collant sa joue contre la mienne.

— Il n'y a rien à dire, tout va très bien dans le meilleur des mondes.

— Ah ! Cette phrase... Crache le morceau, ma chérie.

— Mais...

Son besoin de me serrer dans ses bras est plus fort qu'elle.

— Et si je n'ai pas envie de le cracher ? !

— OK, OK. Tu m'en parleras quand tu en ressentiras le besoin, pas la peine de t'énerver.

Déposant tout de même un baiser sur mon front, ma mère file préparer le dîner.

— Ce soir, c'est salade composée et escalope à la crème !

— Parfait ! J'ai une faim de loup.

— Dans ce cas, cesse de grignoter ! Nous allons bientôt passer à table !

Je dépose mes affaires dans ma chambre quand mon regard s'attarde sur le calendrier accroché au mur. J'inscris chaque jour une

croix à côté de la mention Médoc, puis barre la case correspondant à la journée qui vient de s'écouler. J'ouvre le tiroir de ma table de chevet. Comme tous les soirs, je prends mon traitement contre l'anxiété. Bien sûr, j'ai toujours deux à trois gélules dans mon sac, on ne sait jamais à quelle situation la vie va me confronter. Ce geste qui peut paraître anodin en apparence est devenu un rituel vital. Il fait partie de ma routine depuis maintenant plus de trois ans. Sans lui, je perdrais pied.

*
* *

Noël est ma période préférée de l'année. Dans un mois, nous aurons tous l'occasion d'ouvrir nos cadeaux, de passer des moments conviviaux et chaleureux en famille. Cette période apaise les âmes et les égaie. L'ambiance est tout autre.

Je regarde les flocons s'évader du ciel derrière les baies vitrées de mon bureau. Les températures ont dégringolé en ce début de soirée. Ce spectacle fabuleux me laisse songeuse, surtout à la tombée de la nuit lorsque les lumières multicolores des décorations de Noël se mêlent à la pureté de la neige. Le paysage devient féérique.

Chez Gaune International Corporation, un sapin orné avec élégance a été installé à l'accueil général du bâtiment. À l'étage de la direction, nous faisons dans la sobriété. Sauf dans le bureau que nous partageons avec Eugénie. Là c'est autre chose ! Comme nous n'accueillons aucun public extérieur, nous avons décidé de vivre pleinement l'esprit de Noël. Des décorations sont fixées sur les baies vitrées et deux sapins miniatures clignotant non-stop sont installés sur nos bureaux respectifs. Une chaussette où ranger les cadeaux est accrochée au mur et les calendriers de l'avent ainsi que les boîtes de chocolats ont envahi les lieux.

— J'adore, j'adore, j'adore ! C'est trop bon ! braille Eugénie, euphorique, en commençant à ouvrir son calendrier avec quelques jours d'avance.

— Tu réinventes le principe du calendrier de l'avent. Tu n'es pas censée l'ouvrir à partir du 1^{er} décembre ?

— Niveau crise de foie, je ne suis pas à une semaine près, rétorque-t-elle en s'empiffrant.

Sabine frappe à la porte et entre, un plateau à la main.

— C'est l'heure de la pause. Je vous ai servi des boissons chaudes.

Après ce court interlude où Maxime nous a rejointes ainsi que Martin Gaune qui passait par là, nous retournons à nos postes. À dix-sept heures trente, je finis ma journée et, munie de mes affaires, dont mon super bonnet, je quitte le bâtiment à pied pour me rendre à mon rendez-vous hebdomadaire. Le cabinet du psy se trouve à une dizaine de minutes seulement de mon lieu de travail. Je profite de mon avance pour admirer les vitrines en chemin, toutes plus belles et plus animées les unes que les autres. L'émerveillement est au rendez-vous. Je me détache avec difficulté du train mécanique qui tourne autour du village étincelant du père Noël.

— Le docteur Goesman va te recevoir. Je te laisse patienter dans la salle d'attente, me dit Catia, l'assistante du docteur Goesman, lorsque j'arrive.

Depuis le temps que je me rends au cabinet, il est devenu une deuxième maison. Plusieurs sièges confortables y sont installés et des magazines sur les thèmes de la santé et de la psychologie sont à la disposition des patients. Des tableaux dénués de beauté par leur neutralité y sont exposés et des citations très profondes décorent les murs : « Une rose d'automne est plus qu'une autre exquise », d'Agrippa d'Aubigné. Cette citation en particulier me laisse de marbre. J'ai beau la lire et la relire, elle n'a aucun sens. J'en déduis simplement que les psys ne sont pas des êtres psychologiquement supérieurs, mais supérieurement dérangés, nuance – Chloé, PSYlosophe.

— Bonjour Chloé.

— Docteur.

Grande, blonde, la trentaine aux yeux clairs et à l'image lisse, le docteur Goesman me voit une heure tous les mois, parfois plus souvent. Tout dépend de la période dans laquelle je me trouve. C'est elle qui m'a sorti du gouffre psychologique dans lequel je m'enfonçais. C'est aussi elle, avec l'aide de l'inspecteur Dante, qui m'a soutenue et redonné le goût de vivre, de m'amuser, de sourire. Elle m'a permis de reprendre le cours de ma vie. Entrer en salle de consultation est un apaisement, c'est un endroit où chaque muscle de mon corps peut se relâcher. La pièce comporte un bureau, de grands

rideaux clairs, des fauteuils blancs, une table basse et une étagère murale où sont exposés l'ensemble de ses diplômes. Le tout agrémenté d'une cheminée, l'endroit est vraiment charmant. L'ordre et la sérénité y règnent. La lumière tamisée me permet de me livrer sans retenue et me donne l'impression d'être dans ma chambre plutôt que dans un cabinet médical. Lui parler m'est bénéfique. Je me sens écoutée, soutenue, en aucun cas jugée. Elle n'a rien de l'image de la psy traditionnelle. Elle ne passe pas son temps à gribouiller sur un calepin pendant nos séances ni à hocher la tête mécaniquement.

— Comment s'est déroulée votre semaine, Chloé ?

La question habituelle. Celle qu'elle prononce à chaque début de séance et qui me tranquillise. J'ai mes habitudes, nous avons nos habitudes avec le docteur Goesman.

— Elle n'a été ni bonne ni mauvaise.

— Et vos nuits ?

— Je n'ai fait aucun cauchemar, pourtant mes nuits sont agitées. Il m'arrive d'avoir de fortes bouffées de chaleur.

— Vous prenez toujours votre traitement ?

— Oui.

— Certaines choses ont évolué dans votre environnement ces derniers jours qui pourraient expliquer cette agitation ?

— Non pas vraiment, je... et... je...

— J'entends que vous vous sentez confuse et gênée, Chloé. Subissez-vous une pression quelconque ?

— Non ! Mes collègues sont vraiment sympathiques, mais... je... j'ai...

— Prenez votre temps, rien ne presse.

Après un long silence, je lui réponds enfin, les idées claires.

— J'ai rencontré quelqu'un il y a quelques mois.

— Oui ?...

— Une rencontre d'ordre... Enfin ce n'est pas simplement charnel, pas purement sexuel.

— Parlez-moi de cette rencontre. Que vous inspire-t-elle ?

— Tout s'est terminé avant même d'avoir commencé, soupirez-je.

— Pourquoi ?

— Parce que j'ai tout fait pour l'éloigner de moi. Qui voudrait d'une femme sur la défensive, qui montre les crocs sans cesse ?

— Continuez.

— Soyons honnêtes, quel homme voudrait d'une fille comme moi à son bras ? Personne n'a envie de côtoyer une écorchée vive. J'ai peur de tout et de rien. Durant mes périodes d'anxiété, je vérifie que les portes sont verrouillées au moins trois fois voire dix. Je sursaute au moindre bruit. Je peux passer de la joie à la colère en un claquement de doigts. Il m'arrive d'être lunatique et autoritaire quand je suis contredite. Une minute je ne supporte pas que l'on pénètre dans ma bulle, la seconde d'après je perds toute inhibition.

— Estimez-vous être toujours aussi spontanée ? Vous dites vivre dans l'instant présent, y trouvez-vous votre compte ?

— Non. Et du coup, je sais que je l'ai effrayé. Je ne voulais pas l'effrayer. Je suis encore un monstre.

— Vous continuez à vous considérer comme un bourreau, mais la seule personne que vous effrayez, n'est-ce pas vous, Chloé ? Vous continuez à vous juger, or vous ne pouvez pas vous punir éternellement.

— Je sais. Mais si cela recommençait ? Si sans le savoir je venais encore de tomber sur... une bête féroce ?

— Estimez-vous que vous avez ouvert votre cœur et une porte à une personne qui pourrait vous nuire ? Vous étiez la victime, Chloé, mais quatre années plus tard, ne pensez-vous pas être aussi une battante ?

— Si, un peu.

— Un jour, vous pourrez dire que vous êtes une femme heureuse et complètement accomplie.

J'ai approuvé, peu sûre de moi.

— Chloé, vous avez parcouru un chemin immense. Vous avez encore besoin de temps pour contrôler vos émotions et vos peurs, c'est tout à fait normal. Il y a quelques années en arrière, auriez-vous pensé pouvoir de nouveau vous tenir sur vos deux jambes et gambader ?

— Non.

— Auriez-vous imaginé être capable de vous retrouver au milieu d'une foule ?

— Jamais.

— Pourtant vous y êtes parvenue. Vous le faites au quotidien. Ne pressez pas les choses. Un pas à la fois, il faut laisser le temps au temps. Faites-vous confiance.

— Je l'apprécie beaucoup, vous savez, confié-je à mi-voix. Même

s'il a le don de... rrrrr... m'énerver fortement, expliqué-je en serrant le poing. Physiquement, il me plaît. Il est carré dans sa tête. Il paraît parfait. Trop parfait pour être honnête, à vrai dire.

— Pensez-vous pouvoir lui laisser le bénéfice du doute ? En avez-vous envie ?

— ...

— Ne fermez aucune porte. S'il est patient et compréhensif, tant mieux. Vous verrez avec le temps si vous estimez qu'il vous mérite ou non. Même si entre nous, je peux vous le dire, c'est vous qui avez les rênes en mains, Chloé.

— Ne dites pas ça pour me faire plaisir.

— Mon travail n'est pas de vous faire plaisir, vous le savez, mais de vous permettre de reprendre le cours de votre vie malgré le trauma que vous avez vécu. Vous n'oublierez jamais, certes, et c'est tout l'enjeu de la résilience et le travail que nous menons porte déjà ses fruits. Apprendre à vivre avec vos blessures, les accepter vous permet d'avancer.

— Vous avez raison. Je dois sublimer toute cette rage que j'ai en moi !

— Ce sont vos mots, Chloé. Si vous le sentez comme cela, alors oui, allez-y, sublimez cette rage, finit-elle avec un doux sourire.

Je secoue la tête en réalisant qu'elle a raison. La séance terminée, je me sens temporairement délestée d'un poids.

Sur une impulsion, je bifurque vers un salon de tatouage. Cela fait un moment que j'y songe, il est temps de passer à l'acte. Je dois accepter mon passé, vivre avec.

Pour cette raison et des dizaines d'autres, je décide de me faire tatouer le nombre 6 sur l'annulaire de la main gauche, au niveau inférieur du doigt destiné – dans l'esprit commun – à la bague de fiançailles.

6, comme le nombre de coups de couteau qui m'ont été donnés par une froide soirée d'hiver d'un mois de décembre, il y a quatre ans.

Chapitre 11

Accoudée contre le garde-corps de mon balcon, j'admire le paysage et me laisse bercer par le silence de la ville. Il est tard, il n'y a plus personne dans les rues. Les sols sont recouverts d'un fin manteau blanc. Décembre débute dans les règles de l'art et j'adore cela. Le temps est froid, le bout de mes doigts rougit. Frigorifiée, je rentre et me prépare à filer sous la douche. Un vrai bonheur de rester sous le jet d'eau chaude à se tortiller en oubliant le reste du monde et ses tracasseries. Je m'en extirpe difficilement, le massage de l'eau dans mon dos est tellement agréable que je pourrais y passer des heures si ma mère ne hurlait pas à chaque facture d'eau chaude. Décrassée, je plonge sous la couette où d'intensives heures de travail m'attendent. Drôlement inspirée, j'ai enfin terminé le plan général de mon mémoire. Cela devrait me ravir, pourtant une sensation étrange ne me quitte plus ces derniers jours. Je n'ai pas eu de nouvelles d'Apollon Junior. Certes, il a enchaîné les rendez-vous d'affaires, mais m'envoyer un simple message pour prendre la température ne l'aurait pas tué. En même temps, avec la crise que j'ai piquée, rien d'étonnant à ce qu'il ne pointe pas le bout de son nez. En plus d'avoir une bonne mémoire, monsieur semble aussi têtu et obstiné que moi, ça promet. Je l'appelle ou pas ? Telle est la question.

Nous nous sommes croisés ces dernières semaines, observés, effleurés, sans jamais prononcer un mot si ce n'est bonjour, au revoir, s'il te plaît, merci. J'ai humé son odeur, tandis qu'il caressait le bas de mon dos lors d'un événement organisé par l'entreprise. L'attraction sexuelle entre nous deux est indéniable. Je me sens proche de lui plus que de quiconque.

Mon esprit cogite.

« Fais un effort, appelle-le », souffle ma petite voix.

Je ne peux pas rester sur ce goût d'inachèvement. Je ne veux pas passer à côté de ce qui pourrait être une belle relation, qu'elle soit amicale ou autre, peu importe ! Je ne comprends pas ce qui me pousse

à agir, je ne sais pas, je ne sais plus.

Je suis perdue dans les méandres de mes pensées contradictoires, pourtant j'attrape mon téléphone.

« Non, ne l'appelle pas », rouscaille une deuxième petite voix intérieure.

Je lance l'objet de la discorde au bout du lit.

— Aaaarg ! Et puis merde !

Je m'empare de nouveau du téléphone, recherche le numéro d'Apollon Junior dans mon répertoire et l'appelle. Au bout de quelques secondes, il décroche. Je raccroche. Je pose mon téléphone sur ma table de chevet et me laisse tomber sur le lit. C'était quoi, ce réflexe pourri ? Il semblerait que tu aies laissé passer ta chance, ma petite Chloé, soliloqué-je à haute voix en me mettant une claque. J'éteins la lumière et me glisse de nouveau dans mon lit. C'est l'anarchie dans ma tête. Entre l'hémisphère droit qui pète un câble, mes neurones qui se battent les uns avec les autres et mes multiples voix intérieures qui crient au scandale, je me sens devenir schizo. L'écran du portable s'illumine. Au bout du rouleau, je le laisse vibrer. Je n'ai plus le courage de décrocher. Il s'arrête. Il vibre encore. Tâtonnant dans le noir, je finis par attraper le téléphone et l'éteindre sans même regarder le nom de l'appelant. Si c'est Sébastien, tant pis pour lui, il n'avait qu'à décrocher dès la première fois – parade parfaite pour ne pas assumer ses actes puisque au bout du compte c'est moi qui lui ai raccroché au nez.

Je m'assoupis un peu. Je m'agite, me tourne et me retourne, me couvre et me découvre. J'ai subitement si chaud, mon cœur palpite, heurtant sauvagement ma cage thoracique. Mes mains se crispent, mon ventre se noue. Je suis coincée dans un cauchemar.

— *Je t'en supplie ne fais pas ça ! Dan, par pitié !*

Il m'empoigne violemment par les cheveux. J'ai mal à la tête, aux bras, à la poitrine, au ventre, aux jambes : partout.

— *Tu vas finir par crever !*

Ses mains cramponnent mon cou. J'ai du mal à respirer, je suffoque. Le sang ne circule plus vers mon cerveau. Mon système nerveux mis à mal, je suis au bord de l'évanouissement.

— *Crève, bordel ! Crève ! s'enflamme-t-il quand ses doigts patinent sur mon cou ensanglanté.*

Je m'accroche à la vie. Avec le peu de force qu'il me reste, j'agrippe ses avant-bras tandis qu'il continue de m'étrangler. Les larmes coulent sur mon visage. Je ne contrôle plus rien. Je ne suis plus qu'une marionnette en chiffon, démembrée entre ses mains.

J'ai peur. Je souffre. Je vais mourir. Maman !

— Je t'en supplie !

Les mots ne sortent plus, bloqués dans ma gorge, je suis à l'agonie. Mes forces s'amenuisent.

Je perds du sang, beaucoup de sang. Il s'écoule là. Sur moi. Autour de moi. En moi. Je m'étouffe presque avec. Il pénètre le plancher, éclabousse les murs et s'imprègne dans les vêtements de mon assaillant.

— Va chercher un couteau ! gueule Dan à son ami qui s'exécute.

— Jules ! imploré-je avant qu'il n'entre dans la cuisine.

Voyant la fin arriver, je griffe Dan. Je me débats. Je gesticule tant bien que mal.

— Ne rends pas les choses plus difficiles !

Il me cogne la tête contre le sol et perd tout contrôle de lui-même. Il n'est plus un homme doué de raison, il est devenu une bête violente, indomptée. Il se déchaîne. Je suis secouée, bousculée. Je perds toute notion du temps et de l'espace. Mes yeux sont grands ouverts et pourtant tout autour de moi s'assombrit. Je ne vois plus que des ombres et des formes grossières. L'une est accroupie sur moi, faisant de grands gestes avec les bras de haut en bas, et une seconde, dans un coin de la pièce, reste inerte, sourde à ma souffrance.

— Dan, murmuré-je.

Il s'acharne encore et encore. Il incise ma peau. Le froid m'envahit. C'est la lame glacée qui transperce mon corps et qui déchiquette ma chair. Je me crispe, je me raidis, je perds mon souffle, je me vide, je rampe pendant que les deux ombres s'enfuient. J'ai froid, très froid. Mon corps me lâche. J'abandonne.

Je me réveille en nage, le souffle coupé. Un flot incontrôlable de larmes coule sur mes joues. Ce n'était qu'un mauvais rêve. Il se répète et pourtant, j'ai l'impression qu'avec le temps il ne cesse d'empirer, mettant à mal tout le travail réalisé avec la psy. La tête entre les mains, j'essaie de trouver la paix intérieure. Pourquoi ? Je nous revois amoureux, main dans la main, lui me souriant, tellement affable, moi, espiègle et si fleur bleue. Pourquoi n'ai-je rien vu venir ? Me

pardonnerai-je un jour ? Je n'étais pas préparée à voir exploser cette colère inconsciente qu'il canalisait au plus profond de lui depuis plusieurs années. J'ai perdu le contrôle, a-t-il dit au procès. Moi, j'ai failli perdre la vie.

Tant de questions qui depuis si longtemps restent en suspens. Ou bien des réponses apportées qui ne me satisfont pas.

Je suis sur le point de me lever pour aller me recoucher au frais dans la chambre d'amis quand le réveil sonne. Il est déjà sept heures du matin. J'ai mal dormi, je suis exténuée : la journée va être longue.

Chapitre 12

— Chloé, cet après-midi, en mon absence, tu t'occuperas...

— ... de la tribune de paiement et ferai les comptes en fin de journée. Ce n'est que la cinquième fois que tu me le répètes depuis ce matin, rétorqué-je à Rosa. La DRH te cherche, tu dois immédiatement te rendre dans son bureau.

Prise de court, Rosa chicane. Elle perd son temps à ergoter, j'ai d'autres chats à fouetter. Pour ne pas changer, nous avons droit à son habituel pincement de lèvres ainsi qu'à son croisement de bras légendaire. Je n'y prête plus attention.

— Très bien, baragouine-t-elle en s'éloignant. Sache que même quand je ne suis pas là, je te surveille.

— Au revoir, Rosa, bon après-midi, Rosa. Merci, Chloé, à toi aussi, pesté-je, agacée.

— Tu parles seule ? se renseigne Ariel, enjouée.

— Rosa me gonfle. Comment fais-tu pour la supporter aussi bien ?

— Il faut lui retirer le balai qu'elle a dans le cul ! Ou au contraire, peut-être faudrait-il le lui enfoncer plus profondément, pour la décoincer un bon coup, lâche Ariel très sérieusement.

— Beurk, ajoute en souriant l'une de nos collègues qui nous entend, alors qu'Ariel, tout en rangeant des vêtements en rayon, se met à imiter Rosa. Prise d'une crise de fou rire, je m'effondre sur la tribune de paiement où j'attends Ariel avant de l'emmener déjeuner. Décidément, ma rousse incendiaire a raté sa vocation d'humoriste. Reprenant mon sérieux, je la regarde accomplir tous ces gestes que j'espère ne plus avoir à faire d'ici quelques semaines. Elle range les tickets de caisse dans le tiroir dédié et sécurisé puis laisse des instructions à ma remplaçante du midi.

— Ma petite dame il est l'heure de s'alimenter, informé-je Ariel qui joue à l'équilibriste sur un tabouret pour replacer correctement des besaces exposées en hauteur.

— Tout à fait ! répond-elle enthousiaste. J'ai une faim de loup en

plus. Nous ne reprenons que dans deux heures trente, on a un peu de temps devant nous.

La rue est noire de monde. Ariel et moi nous nous arrêtons devant chaque menu en vitrine que nous analysons attentivement. Pour l'instant, aucun ne satisfait les ambitions de nos papilles : avaler des produits frais à un prix raisonnable n'est pas chose aisée dans le quartier.

— Et celui-ci ? me demande-t-elle en pointant du doigt une jolie façade de l'autre côté de la rue.

Nous nous fauflons entre les voitures à l'arrêt. La lecture de la carte nous ravit malgré les prix élevés. Un serveur posté devant le restaurant flaire les bonnes clientes.

— Une table pour deux, mesdemoiselles ?

— Oui, s'empresse de répondre Ariel voyant arriver plusieurs couples.

Sans plus attendre, il nous mène à une table installée au premier étage près d'une fenêtre dans un coin tranquille. Puis il apporte les menus.

— Le lieu est un peu prout prout, tout de même, lancé-je à Ariel.

— Oui, mais c'est ce qui lui confère tout son charme. J'apprécie. C'est mon côté duchesse qui parle, m'explique-t-elle en dépliant et plaçant délicatement la serviette sur ses genoux.

Je sonde les alentours. L'endroit est en effet plutôt classe, décoré avec goût. Des peintures de la Renaissance ornent les murs et l'ambiance y est plutôt sympathique bien que la musique en fond soit un chouia trop classique. La plupart des personnes attablées portent des tenues aux matières délicates, les femmes sont tendance, les hommes en costard. Tous doivent travailler ou étudier aux alentours. Le rez-de-chaussée est plein tandis que des tables sont encore disponibles à l'étage.

— Je coupe mes cheveux ou pas ?

— Ils sont beaux, Ariel. La couleur est sublime et leur taille est top. Pourquoi veux-tu encore retourner chez le coiffeur ?

— Je suis transparente.

Des cheveux étincelants, une crinière incendiaire, comment peut-elle penser être transparente ? S'il y a une personne que l'on remarque à travers une foule de têtes majoritairement brunes et blondes, c'est bien Ariel.

— J'ai l'impression que Théophile ne me regarde plus comme avant. Je t'assure. La flamme des premiers jours a disparu. Ça ne pétillait plus quand il me voit. On est passés du stade champagne avec bulles à champagne sans bulles. Je ne l'excite pas.

— Tu penses qu'une coiffure pourrait arranger la situation ?

— Je n'en sais rien, sinon je ne te poserais pas la question, réplique Ariel en grimaçant.

— Ah.

— Ah ? Ce n'est pas une réponse, Chloé.

Un serveur nous interrompt.

— Puis-je vous proposer un apéritif pour commencer ?

— Non merci, nous allons nous contenter d'eau plate, répond Ariel.

— Bien. Avez-vous choisi vos plats ?

— Oui ! Je voudrais les Saint-Jacques poêlées à l'indienne et mon amie va prendre les tagliatelles de gambas rôties, lui notifie Ariel.

Le serveur reprend les menus et s'éloigne.

— Je te connais comme si je t'avais faite !

Toute mon attention va à Ariel qui gratte la table. Elle se tord sur son siège, secoue ses cheveux et grommelle des phrases à peine audibles. Avec le temps, nous avons développé un langage que seules nous deux comprenons. Dans le cas présent, j'ai beau fixer ses lèvres ou m'avancer sur mon siège, je ne capte rien.

— Chloé, j'ai envie de baiser, lance-t-elle sans prévenir. De me faire bouffer la chouquette ! De serrer une belle queue juteuse !

Peu étonnée par son changement de comportement, j'acquiesce, les mains serrées sur la table.

Le couple bourgeois placé non loin de nous semble, quant à lui, choqué par ce qu'il vient d'ouïr. Bon, c'est vrai que c'est plutôt inattendu dans un lieu comme celui-ci. Moi, cela ne m'étonne plus. Plus rien ne m'étonne avec Ariel. C'est elle, c'est moi, c'est nous. Nous pouvons passer d'un sujet à un autre en un claquement de doigts. Causer du beau temps et ensuite de sex-toys tout naturellement. Aucune gêne, aucun tabou.

— Tu sais que Nymphomane est ton deuxième prénom ? Bon, ce n'est pas seulement une histoire de coiffure, donc.

— Non, rétorque-t-elle en exagérant. Nous sommes ensemble depuis deux mois et il n'est toujours pas venu ramoner ma cheminée,

Chloé. Qui refuserait de venir goûter un tel chef-d'œuvre de la nature ? Ma chatte est douce, parfumée, sans un poil ! Bordel de crotte de merde !

Je ne peux me retenir de sourire face à la mine défaite de nos voisins de tablée.

— Franchement, qu'est-ce qu'il attend pour venir la bouffer ? Quoi ? finit pas s'emporter Ariel en s'adressant directement au couple, cette fois. Vous n'avez rien à vous dire pour écouter notre conversation ?

— Zen, Ariel, zen.

— Non, mais sérieusement, je fais quoi moi ?

— Tu te trouves un autre copain ou alors tu utilises tes gadgets. Il y a bien un truc dans ta panoplie qui fera l'affaire.

Le serveur revient enfin avec de l'eau et deux coupes de champagne.

— Excusez-moi, nous n'avons pas commandé de champagne, lui notifié-je.

— Monsieur a dû avoir pitié de ma chouquette desséchée, affirme Ariel en attrapant une flûte.

— Excusez-moi. Ce monsieur assis au bout de la salle l'a fait pour vous, nous répond-il en nous le montrant.

Ariel se penche tandis que je me retourne.

— Hmm, pas mal. Pas mal du tout, balance-t-elle en levant sa coupe dans sa direction.

Faisant mine de garder un air calme et naturel, je me rassois correctement sur ma chaise. Je ne dois rien laisser paraître du bouleversement qui s'opère en moi. Mais comme me le fait remarquer Ariel, mon regard s'éclaircit, mon cœur palpite, gonflant et dégonflant ma poitrine, et mes joues rougissent.

— Un trio, il doit aimer les trios.

Elle ne croit pas si bien dire.

— Tous les trois au lit, ça pourrait être sympa.

— C'est Apollon Junior ! chuchoté-je.

Ariel se penche de nouveau.

— Comment ça ? Sébastien Gaune, ton patron ? Je ne l'avais pas reconnu. Pourtant, ce n'est pas faute de l'avoir googlé. Haaaaan, il est craquant Sébounet.

— Sois plus discrète, Ariel.

— Froid d'apparence, mais craquant.

— Ariel !

— Tu fais ta difficile, Chloé.

Surprise, je la dévisage.

— Tu l'as bien regardé, le mec ? Il t'envoie des pâtisseries, il te fait livrer un repas gastronomique, il te paie un verre... il est beau comme un dieu, multimillionnaire, poli. Que veux-tu de plus ? Un salopard qui te rabaisse, qui te fasse souffrir comme l'autre enflure...

À l'évocation du *salopard*, Ariel secoue la tête ; elle n'a jamais connu Dan et lui porte évidemment une haine sans limites.

— Premièrement, l'habit ne fait pas le moine. Et...

— Non, non, pas de et, Chloé. Il y a bien longtemps qu'on aurait fait grincer mon lit si j'étais à ta place.

— Je sais, déglutis-je. Ce n'est pas faute de lui avoir sauté dessus, mais j'ai tout fait foirer.

Compatissante, Ariel pose sa main sur la mienne avant d'enchaîner.

— Une fois. Seulement une fois. Les hommes comme lui aiment qu'on les relance, tu le sais bien. Mords-le, ça fera son petit effet.

— Il a une bonne tête...

— Il a la tête d'un mec qui aime jouer à l'hélicoptère avec sa queue.

Je me redresse, faussement outrée.

— Je vais aux toilettes. Je reviens, la conversation n'est pas terminée. N'en profite pas pour te barrer, me prévient-elle en me menaçant de son index.

Le serveur apporte les plats. J'en profite pour me tourner discrètement vers Apollon Junior. Il a disparu, je ne le vois plus.

— Seb ! Euh, Sébastien, sursauté-je en le voyant debout derrière moi, les mains dans les poches.

— Mon intention n'était pas de t'effrayer, me certifie-t-il.

— Je... je faisais mon lacet.

— Tu as des bottes sans lacets.

Il a l'art et la manière de me mettre dans des situations délicates.

— C'est vrai, avoué-je déconcertée en me levant.

Ne sachant pas quoi faire de mes mains, je les croise derrière mon dos en gigotant comme une potiche.

— J'ai essayé de t'appeler il y a quelques jours. Tu sais, au sujet

de la dernière fois, pour te...

— Bonjour ! s'exclame Ariel qui n'a vraisemblablement jamais été aux toilettes.

— Je te présente Ariel.

— Sa meilleure amie et collègue chez Barley & Co, surenchérissante en lui serrant la main. Merci pour les coupes. Sympa de votre part, s'empresse-t-elle d'ajouter. Chloé m'a beaucoup parlé de vous.

Je lui écrase le pied pour qu'elle la boucle.

— En bien, j'espère ? lui sourit-il.

J'acquiesce sans plus savoir où me mettre.

— Je suis enchanté d'avoir fait votre connaissance, Ariel. Je vous laisse, je ne peux pas faire attendre mon ami plus longtemps. Je t'appelle en fin de journée, Chloé.

Et l'air de rien, piquant un bretzel sur notre table, il me susurre à l'oreille un « tu es magnifique » puis, un sourire en coin, s'éloigne en nous saluant d'un geste de la tête tandis que je me rassois.

— C'était moins deux. Tu allais dire quoi entre tes « je... je... je...vvvvv...vvvv » ? Tu allais t'excuser, Chloé ! La honte intersidérale. Si tu t'excuses maintenant, ton Apollon Junior va penser que tout est gagné. Un homme de cette stature, si tu lui manges dans la main dès le début, il va te bouffer tout cru, et pas que le minou. Sur ce coup, tu as eu raison de tout faire foirer, comme tu le dis. Non, en fait tu t'en sors très bien ! Tu te rends compte que tu as réussi à instaurer le jeu de la séduction : suis-moi, je ne te suis pas... et si tu ne me suis pas... ça va mal se passer pour ta fraise.

— Ariel. Il faut vraiment que tu arrêtes de revoir les dictons à ta sauce !

Je me retourne subrepticement sur mon siège pour espionner Apollon Junior en pleine discussion avec un blondinet aussi craquant que lui.

— J'ai quand même été très dur avec lui la dernière fois.

— Et alors ? D'une manière ou d'une autre il l'avait mérité, non ? Faut pas lui lâcher la bride, Chloé. Continue comme ça. Les hommes aiment les femmes de caractère. La preuve en est ! Sois dure, sans cœur et mène-le à la baguette. Il va en redemander. OK, dernièrement tu as enchaîné les histoires courtes et bizarres, mais je crois que ça y est, tu t'es remise dans le bain. Adieu, vieux mecs, bonjour jeunesse !

Elle n'a pas tort et cela me met du baume au cœur. La psy a raison,

j'ai peut-être enfin repris le dessus ! Je n'ai connu que des histoires éphémères ces deux dernières années. Pas de sentiment ni d'attachement, seulement des échanges charnels qui, jusqu'à présent, semblaient me convenir. Un nouveau départ dans le domaine affectif pourrait m'être bénéfique. Réapprendre à aimer les hommes ; cesser de les mettre tous dans le même panier ; essayer de me mettre à leur niveau sans vouloir prendre l'ascendant pour me protéger sont les aspects sur lesquels je m'évertue à travailler chaque jour. Ces choses sont plus faciles à dire qu'à faire. Néanmoins, je suis déterminée à revenir dans la normalité : une relation saine pour une vie saine.

Le repas terminé, Ariel hèle un serveur.

— Pourrions-nous avoir l'addition, per favore ?

— Elle a déjà été réglée.

— Par qui ?

— À la demande de M. Gaune, madame. Votre repas est inclus sur sa note. Bonne journée, mesdemoiselles.

— Tu vois ! me lance Ariel. Aujourd'hui, il marche. Demain, il court. Après-demain, il galope !

Nous quittons le restaurant en riant et je raccompagne Ariel tranquillement sur notre lieu de travail. Réjouie par ma rencontre fortuite avec Apollon Junior, je me sens pousser des ailes. Et si Sébastien était vraiment un gentleman, galant et respectueux ? Et si sa gentillesse n'était pas qu'une façade pour éblouir la galerie ? Et si je lui plaisais réellement ? Avec tous mes « et si », je pourrais refaire le monde. Dans le cas présent, ces fameux « et si » sont peut-être bel et bien une réalité.

Les gens se sont donnés le mot cet après-midi. Le département « homme » ne désemplit pas. Entre ceux qui ont besoin de simples renseignements, ceux qui ne trouvent pas les bonnes tailles et les clients privilégiés qui arrivent à l'imprévu, l'équipe ne sait plus où donner de la tête. En l'espace de quatre heures, j'ai dû perdre au moins deux kilos si ce n'est trois.

Je me laisse tomber sur l'un des bancs du vestiaire et ferme les yeux, repensant à midi. Je reviens vite à la réalité en sentant mon téléphone vibrer. « 1 nouveau message de Apollon Junior » s'affiche sur l'écran.

Je l'ouvre :

Je sors d'une vidéoconférence.
Si tu es libre, retrouvons-nous à 20 h.

SG.

Prise d'une soudaine excitation, je tombe du banc. Il ne faut pas qu'il pense que je lui mange dans la main.

Ok. Où ?

Message court et concis. Mince, j'aurais dû attendre dix minutes avant de lui répondre, histoire qu'il ne croie pas que je passe mon temps à flemmarder.

Il répond tout aussi rapidement :

Hôtel Évasion Paris 1^{er} arrondissement.
Je t'envoie un chauffeur ?

Han ! Un hôtel. La subtilité lui échappe.

Je ne couche pas le deuxième soir.

Tac, prends ça !

« Vouloir coucher avec lui le premier soir est plus logique », me rappelle ma petite voix intérieure.

Je ne suis pas un homme facile.

Je n'en attendais pas moins de sa part. Je réfléchis un instant.

Je ne suis pas très loin.
Je vais prendre le métro. Je ne traînerai pas.
Journée fatigante.

À tout à l'heure, belle brune.

— Aaaaaaah ! crié-je en effectuant la danse de la victoire.

— Que se passe-t-il ? Nos numéros sont sortis au loto ?
m'interroge Ariel en entrant dans la pièce.

— Apollon Junior m'a invitée à le rejoindre à vingt heures.

— Encore quatre euros foutus en l'air, siffle Ariel.

Je jette un rapide coup d'œil à ma montre. Vite ! Je me rafraîchis, change de vêtements et récupère mes affaires en moins de deux, sous l'œil d'Ariel qui se transforme en inspectrice des travaux finis.

— Soutien-gorge ?

— C'est bon.

— Culotte ?

— Je l'ai mise.

— Deo ? s'inquiète Ariel en reniflant mon aisselle. Parfait ! Que la force soit avec toi, m'encourage-t-elle en m'embrassant sur la joue. Attends ! Attends !

Elle me rattrape par les épaules.

— Ne brusque pas les choses. Vas-y mollo, dans un état d'esprit positif. Pas de méfiance apparente ni d'ironie ! Vous allez passer un agréable moment, ne prends pas peur s'il est plein de bonnes intentions. Tu ne flippes pas et tu ne t'enfuis pas en courant ! Suis-je claire ?

Je hoche la tête.

— Il t'intéresse au-delà de sa beauté ?

— Oui, je crois.

— Alors tu gardes les cuisses fermées quoi qu'il advienne. On ne couche pas au premier rendez-vous.

— Deuxième. Tu le fais, toi, pourtant.

— Tututu. Répète après moi : pas de sexe au premier rendez-vous.

— Pas de sexe au premier rendez-vous, répété-je, absolument pas convaincue.

— Je blague, Chloé ! Pompe-lui toute sa semence !

— J'ai eu peur.

— On n'attend déjà pas le premier, pouffe Ariel.

Les mains toujours posées sur mes épaules, ma rousse incendiaire me pousse vers la sortie.

— Ce soir, tu mènes la danse. Tu es une femme forte, bien dans ses baskets. Compris ?

— Euh... oui.

— Tu aurais pu être plus convaincante, mais c'est un bon début !
Go, go, go !

J'arrive devant l'hôtel situé dans la très chic rue du Faubourg-Saint-Honoré non loin de la place Vendôme. Bâtisses de renom, hôtels de luxe, restaurants gastronomiques, musées et boutiques hors de prix se mêlent les uns aux autres pour le plaisir des gens aisés. La façade du palace à l'architecture Art déco est remarquable. Je finis par entrer. Le portier qui attend devant le bâtiment m'adresse un sourire poli. L'ensemble lumineux à la décoration orientale me laisse rêveuse. Je remarque immédiatement le raffinement des détails et des matériaux.

Lustres en cristal, hauts plafonds dorés sans doute à la feuille d'or, bois précieux. Apollon Junior me sort le grand jeu.

Un homme à l'apparence soignée me fait signe d'approcher.

— Bonsoir, madame.

— Bonsoir. J'ai rendez-vous avec M. Gaune.

— Vous devez être madame Cage.

Il fait un signe de tête à l'une de ses collègues.

— Sabrina va vous conduire jusqu'à M. Gaune, arrivé il y a quelques minutes.

J'opine du chef. Sabrina me débarrasse de mes affaires et nous prenons l'ascenseur, aussi majestueux que le reste du lieu, pour arriver devant une immense sphère nacrée. Là, nous empruntons des escaliers et finissons par nous retrouver à l'intérieur d'une vaste suite comportant des vestiaires, une douche-hammam, une imposante baignoire et deux tables de massage disposées au centre. Les matériaux sont superbes, les finitions admirables. Le sens du détail est absolu. Une musique relaxante se fait entendre. Il n'y a vraiment rien à redire, tout est parfait.

— L'éclairage est à votre convenance ? Je peux l'augmenter ou le diminuer.

— Ne changez rien, merci, réponds-je timidement.

— Votre soirée romantique peut débuter...

Je tique.

— ... M. Gaune se trouve dans la piscine du spa.

Sabrina se dirige vers l'une des tables de massage où sont disposés un maillot de bain et un peignoir.

— Vous trouverez un maillot de bain neuf si besoin. S'il n'est pas à votre goût, nous pouvons vous en faire apporter un second.

Devant mon air hébété, la jeune femme poursuit.

— Je vous laisse vous préparer et vous attends à la sortie de la suite, madame Cage.

— Auriez-vous un pansement résistant à l'eau ? demandé-je en montrant mon annulaire.

— Je m'en occupe tout de suite.

Madame Cage par-ci, madame Cage par-là. Je n'en reviens pas. Si j'avais su que notre rendez-vous me mènerait à un spa, j'aurais réfléchi à deux fois avant de l'accepter. Ne pouvions-nous pas nous contenter d'un café dans un bar branché de la capitale ? Plus possible

de reculer. C'est la première fois que l'on me traite ainsi. Émerveillée, je troque mes vêtements pour le maillot une pièce de couleur bleue. Il soutient étonnamment bien ma poitrine car il se noue sur ma nuque, rehaussant mes seins pour un effet glamour et pigeonnant. Inquiète de ce que Sébastien pourrait penser à la vision de mon corps, je m'examine dans une glace. De fines traces brunes sont perceptibles sur mon cou, mais celles de mon ventre et du haut de la cuisse sont cachées. Même si elles ne sont en rien comparables aux cicatrices que j'affichais il y a encore deux ans – merci, mon ami le laser –, je suis heureuse de pouvoir les masquer.

— Voici pour vous, madame Cage, me dit Sabrina, d'une voix qui se veut toujours aussi douce, en me tendant un pansement. Je l'enroule autour de mon doigt alors qu'elle me mène à la piscine où je retrouve Sébastien qui fait des allers-retours dans le bassin orné d'alcôves. Ambiance feutrée, bougies, l'endroit est un appel évident à la passion et plus si affinités.

« Pas si vite ! » me reprend ma petite voix intérieure.

Sébastien sort la tête de l'eau.

— Tu me rejoins ?

Je dépose mon peignoir dans l'une des alcôves, attache mes cheveux et descends progressivement dans l'eau. Sébastien ne me quitte pas du regard, je dois lui faire mon petit effet dans mon maillot de bain.

— Je m'attendais à tout sauf à cela.

— J'essaie de vous étonner, belle brune.

Sympa, sociable, souriante. Sympa, sociable, souriante, me répète-je en m'enfonçant dans l'eau où Sébastien m'attrape par la taille. À peine réconciliés et déjà dans ses bras. Il est tactile et ne s'en cache pas. Nous avons brûlé des étapes sans les brûler, les prémices de notre relation ne ressemblent à aucunes autres. D'ailleurs, existe-t-il réellement des étapes à respecter et des délais à imposer pour être certain de voir fonctionner une liaison sur le long terme ? Pas si sûre.

Je l'entoure comme un singe sa branche pendant qu'il nous balade dans l'eau. En quatre ans, c'est la première fois que je me sens libre et sereine de m'ouvrir à un homme sans ressentir un fond de dégoût amer. Je n'ai pas non plus peur de ce qu'il serait capable de faire. Je n'éprouve pas non plus l'envie d'assouvir des plaisirs honteux qui me font me sentir plus forte que les hommes que je fréquente. Des

semaines que j'en rêve. La caresse de l'eau est relaxante, la présence de Sébastien rassurante. Je finis par me détacher de lui et plonge la tête sous l'eau pour reprendre mes esprits. J'émerge, il m'éclabousse. C'est un instant drôle et complice à la fois, jusqu'au moment où je me retrouve prisonnière dans un coin de la piscine. Il est là, à quelques centimètres de moi. Impossible de le contourner.

— Reprenons où nous nous sommes arrêtés il y a quelques mois de cela.

Nous nous observons mutuellement pendant un court moment. Il essaie de m'embrasser, je détourne la tête. Notre jeu de séduction me plaît. Avant qu'il n'ait le temps d'ouvrir la bouche et avant que mon cerveau ne m'en empêche, je l'attrape par le cou. Je réfléchis fort, si fort que j'en viens à trembler. Je doute, mais l'envie est plus forte que tout. Mes lèvres sont en demande des siennes, comme mon corps n'attend qu'une chose : sentir sa virilité se déployer au plus profond de moi. Les signaux sont au vert. Sébastien se redresse, se colle à moi et m'embrasse fougueusement.

Chapitre 13

Une irrésistible envie de lui retirer son maillot me traverse l'esprit. Je réprime mes pulsions. Cette situation aquatique est des plus sensuelles : on ne voit rien sous l'eau, cependant les sensations sont décuplées. Sa main malicieuse descend le long de mon dos. Sur son chemin, elle défait le nœud de mon haut de maillot qui libère en partie ma poitrine. Puis, elle descend le long de mes hanches pour s'immobiliser sur mes fesses. Il est bouillant, je suis électrisée. Mes mains se déplacent sur son corps, j'en explore quasiment chaque parcelle. Ses épaules carrées, ses bras musclés, ses fesses bombées que j'attrape fermement et ses cheveux ébouriffés... On en parle ? Mes doigts sillonnent ses cuisses avec insistance. Sa respiration se fait plus pressante et ses baisers dans mon cou font se dresser les pointes de mes seins. Sans prévenir, il plaque sa main contre mon bas de maillot, juste à l'entre cuisse. Je lui assène une petite claque.

— Je ne préfère pas, confessé-je en le saisissant par le menton. Tu l'as dit toi-même, rien ne presse.

Il pose un fugace baiser sur mes lèvres. Son regard taquin me donne une nouvelle fois l'envie de le corriger avec malice. Il embrasse ma poitrine dévoilée.

— Ne te crois pas en terrain conquis, plaisanté-je, en passant ma langue sur mes lèvres.

Sans répondre, il continue de déposer des baisers au creux de mon épaule et partout sur mes seins. Je me laisse faire.

— Tu es surprenante, déclare-t-il en embrassant le bout de mon nez. À midi, c'était la première fois que je t'entendais rire aux éclats. Je ne t'avais encore jamais vue d'aussi bonne humeur.

— Nos débuts ont été compliqués. Je t'ai un peu malmené depuis notre première rencontre, mais tu m'as parfois rendu la pareille en me rappelant que je n'étais qu'une jeune fille. Ensuite, je me suis emportée, bref... Je ne veux pas m'immiscer entre Adriana et toi.

— Chloé, il n'y a plus rien entre Adriana et moi, je ne peux pas

être plus clair.

Mon regard s'adoucit.

— Vous me plaisez, mademoiselle Cage. Dois-je m'en excuser ?

— Ah oui ? Je te plais maintenant. Si l'on continue de se fréquenter, tu vas me découvrir, Sébastien. Moi, ma vie, mon environnement, mes goûts. Tu n'apprécieras peut-être pas les choses auxquelles tu seras confronté, il faut que tu le saches.

Je semble avoir piqué sa curiosité à vif.

— Il y a des choses qui pourraient me déplaire ?

— Te déplaire, je ne sais pas. T'étonner, certainement.

— Tu attises ma curiosité. Je te percerai à jour, conclut-il en raccrochant mon haut de maillot.

Sébastien me propose de dîner au restaurant de l'hôtel. Je décline son offre. Mieux vaut abréger le rendez-vous sur une note parfaite plutôt que de commettre une erreur qui me ferait chuter dans son estime. Acceptant ma décision, il me raccompagne dans son 4 × 4 gris métallisé. Ce n'est pas vraiment tape-à-l'œil, néanmoins pour garer un engin pareil il faut soit être le roi du créneau, soit être doté de patience, à moins d'utiliser l'assistance automatique, ce dont Sébastien se passe allègrement. Il semblerait qu'il ait au moins ces deux qualités contrairement à moi qui ai passé mon permis deux fois – OK, je l'ai raté une fois, mais ne pensez pas que c'était de mon fait. C'était plutôt celui d'un inspecteur intolérant... et je n'avais pas une voiture à vingt plaques qui m'indiquait comment me garer, moi !

— À samedi.

Je m'immobilise.

— À samedi ? Il ne t'est pas venu à l'esprit que je puisse être occupée ?

— Chloé, es-tu disponible samedi ? demande-t-il en coupant le contact de son véhicule garé devant mon immeuble.

Remarquant qu'aucune réponse claire ne parvient à sortir de ma bouche, Sébastien redresse mon menton.

— Tu as le droit de refuser.

Mon regard s'éveille.

— J'ai quelques courses à faire, dis-je en sortant de la voiture, mais je devrais pouvoir me libérer dans l'après-midi.

Comme Ariel et les magazines féminins le soulignent, il faut

toujours jouer le rôle de la fille overbookée. Concrètement, ça ne sert à rien. Toutefois, c'est une tactique comme une autre et vu que je suis d'une médiocrité sans limites en technique de drague, je me fie aux idées et avis extérieurs qui ont déjà fait leurs preuves. Rame, mon petit Sébastien, rame.

Il contourne le véhicule et m'embrasse une dernière fois pour conclure notre soirée en beauté.

Des oiseaux volent au-dessus de ma tête et des papillons me chatouillent le ventre pendant que mes lèvres se posent de nouveau sur les siennes avec un sentiment désarmant d'enivrement.

— À samedi, mademoiselle Cage, me salue-t-il en claquant la porte du 4 × 4 derrière moi.

— Sébastien, est-ce qu'on pourrait faire dans la simplicité ?

— Explique-toi.

— Par exemple, regarder un film chez moi ou chez toi. Une activité sans extravagance, tu vois ?

— Ce n'est pas le genre de choses que je fais habituellement.

— Je vois...

Percevant mon trouble, il tente habilement de le faire disparaître.

— Je suis votre chevalier servant, damoiselle : film vous voulez, film vous aurez, assure-t-il en remontant dans sa voiture sous mon regard satisfait.

S'endormir des étoiles plein les yeux, se lever des étoiles plein les yeux, manger des étoiles plein les yeux et travailler des étoiles plein les yeux, voilà à quoi a ressemblé mon vendredi. Les plaintes de Rosa, les clients rabat-joie, mes collègues qui radotent : aujourd'hui tout n'était qu'une douce mélodie au creux de mes oreilles. Une sensation nouvelle et plaisante. En temps normal, je prends mes jambes à mon cou au moindre rapprochement avec un homme. Je ne parviens pas à me positionner, à trouver naturellement le comportement à adopter. Cette fois, Sébastien a réussi à me mettre à l'aise. Je vais m'efforcer de ne pas me refermer comme une huître et d'éclipser toute l'agressivité dont je pourrais faire preuve. Il faut que je prenne sur moi comme je l'ai fait en acceptant le rendez-vous au spa hier et que je fasse des efforts pour enfin avancer. J'ai envie d'évoluer, besoin de me libérer de mes doutes, des angoisses qui me hantent et des cordes qui m'entravent. J'en suis capable et je dois persévérer dans ce sens.

Pour finir la journée de la meilleure des façons et entamer le week-end du bon pied, nous décidons avec Ariel de sortir faire la fête jusqu'au bout de la nuit. Robe sexy, talons hauts, cheveux lâchés pour hypnotiser la gent masculine et touche de parfum aux notes vanillées. Une fois prêtes, nous nous rendons à l'Authentika, l'une des boîtes de nuit les plus sympas du 6^e arrondissement. Boire des cocktails et se lâcher sur le *dance floor* sont les impératifs que nous nous sommes fixés pour une super soirée. Les jeux de regards appuyés débutent et les rapprochements sur la piste de danse bondée ne se font pas attendre. Seule, à l'écart, je me déhanche sensuellement pour évacuer la pression d'une semaine forte en premières fois, quand une main se pose sur mon épaule.

— Maxime !

— Je ne pensais pas que tu fréquentais ce genre d'endroit, s'égosille-t-il.

Je n'ai rien compris, mais j'acquiesce en souriant. C'est la technique à utiliser en boîte. Avec la musique à fond, impossible de communiquer. Dans ce genre de lieu, tout n'est qu'œillades aguicheuses et gestuelle. Maxime se joint à moi, il bouge en rythme sur la musique, Mick Jagger, sors de ce corps. Repérant un beau jeune homme assis au bar, Ariel part à la chasse tel un félin ayant trouvé sa proie. Même si nous ne passons pas toute la soirée ensemble, nous gardons toujours un œil l'une sur l'autre. Nous arrivons à deux donc nous repartons à deux.

Danse, fous rires, musique, la nuit est endiablée.

Au petit matin, le sobre Maxime propose de nous raccompagner. Il dépose Ariel puis me reconduit chez moi. J'ai bu quelques coupes et je ne ressemble plus à rien. Cernes jusqu'aux oreilles, maquillage disparate et tignasse de tigresse ne l'ont pas repoussé, bien au contraire. Je m'apprête à lui faire une bise sur la joue quand sa bouche dérape sur mes lèvres. Je ne sais pas vraiment ce qui se passe dans mon esprit embrumé. Il est cinq heures du matin, je n'ai plus les yeux en face des trous et j'ai dû perdre entre soixante-dix et quatre-vingts pour cent de mon bon sens. Maxime brûle les étapes à tous les niveaux, sa langue tentant de s'insinuer dans ma bouche. Je le repousse vivement. Il semble surpris. Il prend tout juste conscience de la situation quand je claque la portière puis m'évapore dans le hall de

mon immeuble.

Mon reflet dans le miroir de la salle de bain me désarçonne : c'est pire que ce que je pensais. Des yeux rouges et éclatés, une tête de monstre décoiffé, cela faisait un moment que je n'étais pas rentrée dans cet état. La question qui me vient immédiatement à l'esprit est la suivante : Comment ai-je laissé croire à Maxime qu'il pouvait m'embrasser ? Ou plutôt, comment a-t-il eu envie de le faire en me voyant comme ça ? Mystère et boule de gomme. En y repensant, je n'ai jamais été claire avec lui. J'aurais dû dès le départ le recadrer. Je n'ai pas posé de limites suffisantes et l'ai laissé donner libre cours à son imagination à propos de notre relation que je considère comme purement amicale. Oh, et puis, non, justement je n'ai rien fait. Et puis quoi encore ? Il me rappelle une personne que j'ai côtoyée par le passé. Un jeune homme fort charmant avec de grands et beaux yeux verts. À ses côtés, j'ai vécu des moments drôles, parfois cocasses. C'est lui qui m'a initiée à des pratiques singulières et m'a permis, en partie, de sortir de mon trauma. « Chloé, fais-moi mal », me disait-il. « Fouette-moi à m'en faire perdre la raison, utilise la raquette de ping-pong. » Ah, cette fameuse raquette. Elle lui laissait des marques terribles dans le dos et sur les fesses, mais peu importait, il adorait ça. C'était quand même très *soft* avec lui, voire mignon certaines fois, contrairement à d'autres *disciplinés* adeptes de la soumission absolue. Cette partie de ma vie, secrète, je ne l'ai partagée qu'avec une personne : Ariel. C'est intime et parfois trop honteux pour que je le raconte à d'autres. Honteux vu de l'extérieur, toutefois en réalité il n'en est rien. Mais j'ai la certitude que la majorité des gens de mon entourage ne pourrait pas comprendre, quand bien même c'était dans un but thérapeutique. Entre éclats de rire et consternation, mon cœur chavire toujours. Je ne regrette rien, j'ai beaucoup appris sur moi-même. C'est aussi ce qui m'a sauvée, même si tout n'est pas encore gagné, j'en suis consciente.

Chapitre 14

— Chloé, gazouille une voix mélodieuse.

Une caresse sur ma joue me tire de mon sommeil.

— On est samedi.

— Oui. Et il est quatorze heures.

— Quoi ? Déjà ? J'ai l'impression de m'être couchée il y a à peine dix minutes, baragouiné-je, en me frottant les yeux.

— Je dois être à l'hôpital pour dix-neuf heures. Tu vas devoir mettre le turbo, je te rappelle que tu m'as promis que nous commencerions à acheter les cadeaux de Noël aujourd'hui.

— Laisse-moi trente minutes, le temps de me préparer.

Tout excitée à l'idée de cet après-midi shopping mère-fille, ma mère ouvre les stores et quitte la chambre en se déhanchant. Ce n'est pas comme si nous ne sortions jamais ensemble. Post-scriptum pour plus tard : ne plus rien promettre pour les week-ends suivants.

Je suis lessivée. Maman m'a fait courir partout. Entre les magasins de vêtements, les magasins de déco et les boutiques de cosmétiques, j'ai dû gagner vingt pour cent de masse musculaire dans les jambes en l'espace d'un après-midi. Sortir avec elle est toujours très distrayant, mais s'apparente à une épreuve sportive de haut niveau. On se raconte nos vies, les derniers potins, des trucs de nanas. Ce sont des instants de bonheur purs et simples comme je les aime. Cette relation privilégiée est une chance. Toutes les jeunes femmes ne sont pas aussi proches de leur mère. Les événements passés y sont pour beaucoup, évidemment, car cela a renforcé le lien qui existait déjà entre nous. La chose qui nous oppose le plus et parfois nous brouille de temps à autre reste le caractère de chacune. Ma mère est aussi calme et réfléchie que je suis explosive, malgré quelques phases beaucoup plus tempérées. Je suis insaisissable, fuyante face aux obstacles. Je cache mon manque de confiance en moi derrière une autorité pouvant se révéler excessive. Qui oserait s'en prendre à une personne qui paraît forte et sûre d'elle ?

En fin de journée, je rentre sans ma mère, mais avec une tonne de sacs : nous ne sommes pas des femmes pour rien ! Je sors mes achats, les admire et les essaie lorsqu'on toque à la porte. Je m'empresse d'aller ouvrir.

— Bonjour, mademoiselle Cage.

Amaury, surpris, détourne le regard. À cet instant précis je me souviens n'être qu'en sous-vêtements. Encore un réflexe douteux, celui d'ouvrir la porte en petite tenue. Enfin, c'est surtout parce que neuf fois sur dix c'est Ariel qui se trouve derrière. Le concierge s'est déjà rincé l'œil à plusieurs reprises, tout comme l'installateur du câble ou le facteur qui, depuis, nous apporte notre courrier à domicile dès qu'on en a, espérant me voir lui ouvrir pour m'apercevoir légèrement vêtue. Depuis, j'ai pris le pli. Pourtant il m'arrive encore de me faire avoir pour le plus grand plaisir des gens se trouvant devant ma porte.

Dans le cas présent, Amaury semble tout sauf à l'aise.

— Oh, pardon ! Un instant.

Je pousse la porte et m'enroule vite fait dans le plaid du canapé.

— Bonjour, Amaury, dis-je tout sourire en réapparaissant, l'air de rien. Si vous le voulez bien, nous allons garder pour nous ce qui vient de se produire. Je préférerais que Sébastien Gaune ne l'apprenne pas. Nous n'en sommes qu'à la phase de découverte.

— Votre secret sera bien gardé, mademoiselle Cage.

— Sans vouloir vous paraître offensante, je peux savoir ce que vous faites ici ?

— M. Gaune m'a demandé de venir vous chercher.

— Me chercher ?

— Oui, mademoiselle.

Tout me revient. Je devais voir Sébastien aujourd'hui sauf que cela m'était complètement sorti de la tête.

— Vous savez quoi ? Je vais me débrouiller, je ne vais tout de même pas vous faire attendre.

— Ce n'est pas un problème, je vais patienter dans la voiture qui est garée devant l'immeuble. Une berline noire, me notifie-t-il.

— Je vais me débrouiller. J'insiste.

— J'insiste à mon tour, mademoiselle Cage.

— Je vois. Sébastien dictateur, gloussé-je.

Amaury reste stoïque face à ma blague. Petit malaise.

— À tout de suite, mademoiselle Cage.

Je referme la porte et cours me préparer. Je trébuche deux ou trois fois sur les sacs qui jonchent le sol – sans quoi, Chloé ne serait pas Chloé. Je ramasse ma carcasse et m'évertue à me dépêcher. S'habiller en se brossant les cheveux, se brosser les dents en se mettant du mascara. Comment dire ? Je suis limite devenue une experte. Je cours sans cesse après le temps. Au bout de vingt-trois ans, cela commence à devenir flippant. Le temps va-t-il me filer entre les doigts toute la vie ? La procrastination va-t-elle continuer à être ma meilleure alliée ? Telles sont les questions que je me pose devant le miroir de la salle de bain et bien sûr je perds du temps, *encore*.

Ma veste sur le bras, je quitte les lieux. Je reviens en soufflant sur mes pas, rouvre la porte, enfile mes bottes et ressorts de l'appartement. Un esprit tordu dans un corps torturé, j'ai gagné le gros lot à moi toute seule. Dans la voiture, je médite. Ça fait donc cet effet d'être assise dans une berline aux sièges chauffants, intérieur tout cuir, et conduite par un chauffeur privé ? Tandis que je suis installée bien au chaud, Amaury jette plusieurs coups d'œil dans le rétro intérieur afin de s'assurer que tout va pour le mieux. Il me donne l'impression d'être une femme importante. Dans ces circonstances, je comprends mieux que le pouvoir puisse monter à la tête de certains. Amaury me conduit au cœur du 16^e arrondissement. Le véhicule s'engouffre dans le sous-sol d'un immeuble haussmannien de standing qui abrite plusieurs voitures toutes plus belles et luxueuses les unes que les autres. Je repère rapidement le 4×4 d'Apollon Junior. J'espère que je n'aurai jamais à me garer ici. Si cela devait être le cas, je suppose qu'avec ma conduite *maladroite*, je défoncerais plus d'un rétroviseur et je ne parle pas des carrosseries que je rayerais involontairement.

Amaury m'ouvre la portière puis m'accompagne jusqu'à l'ascenseur. L'immeuble étant ultra sécurisé, nous ne faisons pas un pas sans qu'il ne passe son badge sur des boîtiers accrochés au mur.

— Le code est 8945*. Sans lui il vous sera impossible d'activer l'ascenseur, me précise-t-il en me tendant un badge qu'il extirpe de sa poche. Votre badge pour accéder à l'immeuble et ouvrir les différentes portes. En cas de problème, deux concierges et des agents de sécurité se relaient toutes les huit heures. Pour contacter le personnel, vous pourrez vous servir des interphones placés dans chaque pièce.

— Rien que ça ?

Amaury appuie sur le bouton de l'étage numéro six.

— Les gens qui vivent ici doivent être très riches, souligné-je.

— L'immeuble appartient à M. Gaune, mademoiselle Cage.

— À Sébastien ? Tout entier ?

— En effet.

Amaury amorce un imperceptible sourire à la vue de l'expression ahurie naissante sur mon visage. En sortant de l'ascenseur, nous arrivons dans un vestibule où une caméra de vidéosurveillance est installée en évidence. Amaury passe de nouveau son badge sur un boîtier noir. Une porte coulisse. Quelle surprise ! Ce n'est pas un simple appartement, mais un penthouse décroissant sur environ trois étages aux allures de loft new-yorkais. Les espaces lumineux aux proportions généreuses allient modernité et élégance. Parquet au sol, murs en pierres apparentes, couleur brique à certains endroits et œuvres d'art contemporain mettent en valeur des volumes hors normes. Qui aurait cru qu'une pépite pareille se cachait dans un immeuble parisien ?

— Je vous fais patienter quelques instants. M. Gaune va venir vous accueillir.

Apollon Junior n'est pas loin, je distingue le son de sa voix. « Il ne faut pas être mauvais perdant ! Nous sommes meilleurs un point c'est tout », entends-je. Puis plus rien. J'étudie les lieux sans savoir que je suis moi-même observée par Sébastien. Une œuvre m'interpelle, dans le hall, on ne voit qu'elle. C'est une abomination artistique. Un peu comme du boudin dans une assiette en cristal... dégueulasse. Je penche la tête à droite, à gauche, un peu comme le personnage de Monk le ferait, pour en saisir toutes les subtilités. Rien n'y fait. Elle est indescriptiblement merdique.

— Quelle horreur.

— Apprécies-tu ?

Dans un soubresaut, je sors de ma torpeur artistique.

— Sébastien ! Oui. C'est carrément... magnifique et... très, très original. J'adore. Je ne sais pas qui est le peintre derrière ce tableau... j'en reste bouche bée.

— Cette œuvre est d'une grande beauté n'est-ce pas ?

— Oui, vraiment, je... Ah non, je suis désolée, Sébastien, mais je ne peux pas, ce n'est pas moi. Non, en réalité je trouve que c'est une horreur. Je suis vraiment désolée. Ce mélange de trucs et de machins

ici et là...

— Mon petit frère l'a peinte. Il vient d'avoir cinq ans, me signale Sébastien tout sourire.

— Ah ! Je comprends mieux ce style un peu brouillon. Je... Pardon. Pardon. Tu dois être fier de ton petit frère, mais... Les goûts et les couleurs, tu sais.

« Tais-toi, Chloé, tais-toi », me somme ma petite voix intérieure.

— Tu es drôle, Chloé. J'aime ta franchise, tu sais. Tu as raison, cette œuvre d'art n'est là que pour me jouer des autres.

— Ah. OK.

— Tu n'imagines pas le nombre de personnes prêtes à raconter n'importe quoi sur une œuvre pour me plaire et seulement pour me plaire. Parfois, certes, en pensant obtenir plus.

Le port de tête extrêmement droit, Sébastien s'approche avec cette incroyable confiance en lui qui lui fait déplacer des montagnes. M'accueillant dans les règles de l'art, il m'embrasse avec douceur. Son geste me paraît si naturel que j'en reste scotchée.

— Je te laisse passer au salon, je te rejoins dans un instant, déclare-t-il en me montrant le chemin d'un geste de la main. Le temps de dire au revoir à ces messieurs.

Le lieu est immense. Il comporte un salon délimité en trois espaces différents. L'architecte qui a réalisé cet ouvrage doit se trouver sur une île ensoleillée les doigts de pied en éventail, sirotant un cocktail à mille euros. Un peu nerveuse, je m'assois sur l'un des canapés noirs au centre de la pièce pour y attendre Sébastien. Ai-je bien fait de venir ?

— Bonjour ! me fait sursauter un jeune homme blond.

Par où est-il entré ? Je souffle en reprenant mes esprits, détestant que des personnes arrivent sans prévenir.

— Bonjour, réponds-je, hésitante.

— Mattéo. La plupart des gens m'appellent Matt, révèle le jeune homme avec jovialité. Enchanté.

— Et moi c'est...

— ... Chloé. Je sais. Sébastien m'a parlé de toi.

Matt ! C'était donc lui le jeune blond qui déjeunait avec Sébastien lors de notre rencontre fortuite au restaurant. Rencontre qui a amorcé notre réconciliation.

— Ah, lui lancé-je, ne sachant que répondre.

— Oh, pas énormément, je te rassure. Il n'est pas du genre à s'épancher.

— Vous êtes... son frère ?

— Non. C'est mon meilleur ami, répond Sébastien en nous rejoignant. On se supporte mutuellement depuis trente longues années. Mon père est aussi le meilleur ami du sien.

— Content d'avoir fait ta connaissance, assure-t-il. Elle est vraiment très charmante, chuchote Matt à Sébastien.

Un deuxième jeune homme s'apprête à pénétrer dans la salle quand Sébastien tente de l'en empêcher.

— Je te connais, Hugo. Si tu entres dans cette pièce, tu ne voudras plus t'en aller ! s'exclame-t-il.

— Laisse-moi entrer, juste pour voir à quoi elle ressemble.

— Une prochaine fois.

— J'en connais un qui n'est pas partageur, entends-je entre deux éclats de rire.

Pendant que les garçons se charrient dans le hall, je fais le tour du salon. Pas de photos de famille ou d'objets personnels, mais un énorme aquarium encastré dans le mur. Poissons rouges, jaunes, verts, bleus et multicolores tournoient pour mon plus grand plaisir. Il doit y en avoir une quinzaine si ce n'est plus. Ces petites bêtes vivent dans l'opulence. C'est la fête dans l'océan du 16e.

Je regarde à travers les vitres qui donnent sur une terrasse. La vue dégagée est à couper le souffle. Je peux y voir la tour Eiffel briller de mille feux et les toits qui abritent les propriétés parisiennes. Quelle splendeur !

Une petite boule de poils blancs à taches grises apparaît tout à coup, se frottant à mes pieds.

— Qu'est-ce que... Oh, mais qui es-tu ?

Le chaton court se cacher sous la table basse. Joueur, il m'observe.

— Mili, siffle Sébastien.

La chatte cavale puis se frotte à son maître en ronronnant. Conquis par cette adorable bouille, il la soulève et la câline.

— Elle est timide parce qu'elle ne te connaît pas encore. Tu verras, dans une heure elle ne te quittera plus, annonce Sébastien en entrant dans la pièce. Tu ne fais pas d'allergie ?

— Pas que je sache.

Il repose le chaton qui s'éclipse dans l'appartement.

— Il n'y a pas de télévision dans ton salon ?

Il saisit une télécommande sur la table basse puis un grand écran plat sort d'un meuble blanc.

— Un procédé high-tech.

Apollon Junior hausse les épaules en sortant du salon pour se rendre dans la cuisine. Il revient avec un plateau de nourriture bien garni.

— Pop-corn, chips, boissons, madame est servie.

Le voir se plier en quatre pour moi me fait encore plus craquer. Ami des bêtes, bachelor aux petits soins, il ne cesse de me surprendre.

— Tu apportes ton plateau toi-même ? Où se trouve le personnel ? le questionné-je, l'air peut-être un peu trop narquois.

— La gouvernante, le cuisinier et le reste de l'équipe sont en congés aujourd'hui. Ils ont une vie eux aussi, appuie-t-il.

L'air de rien, Sébastien m'a chapitrée. Je déteste que l'on s'adresse à moi de cette manière, avec cette intonation prétentieuse. Je m'assois silencieusement sur le canapé d'angle. Ce n'est pas que je sois susceptible – si je le suis –, mais...

— Souhaites-tu visionner un programme spécifique ? Mets ce qui te fait envie.

« Ne te braque pas ! Ne te braque pas ! » braille la petite voix dans ma tête.

Froissée, je prends mes distances quand il tente de passer son bras autour de mon cou en s'installant à mes côtés sur le canapé.

— Chloé, ne te formalise pas. J'ai compris ta réticence face à un monde que tu ne côtoies pas au quotidien. Il est mon mode de vie. Je gère d'importantes sommes d'argent, je suis à la tête d'une multinationale qui me confère des responsabilités. J'ai plusieurs propriétés et par conséquent des employés pour s'en occuper. Des employés heureux de travailler pour moi. Si ce n'était pas le cas, ils seraient partis depuis longtemps. Le monde n'est pas blanc ou noir. Ce n'est pas le pauvre contre le riche comme tu le conçois. Tout est plus complexe. Penses-tu pouvoir t'y habituer ou cela va-t-il être un frein à notre relation ?

— Je n'ai pas d'employés, bien au contraire, j'ai tendance à être la personne que l'on exploite. À chaque fin de mois, je fais mes comptes histoire de mettre une petite somme de côté pour les loisirs et me faire plaisir. Je n'ai pas de grandes responsabilités et je ne suis pas à la tête

d'une grosse boîte de pétrole, d'hydrocarbure ou de je ne sais quelle denrée. Donc dis-moi comment on procède.

— Exploitée ! Tu te sens donc exploitée ?

— J'imagine que c'est déjà tout vu pour toi, lui réponds-je sans relever sa question. Tu as de l'argent alors tu décides ? Tu as du pouvoir donc tu peux me dire les choses sur les tons qui te conviennent et moi me contenter d'acquiescer ? Oui, je suis sarcastique, voire ironique et piquante, ce n'est pas sans raison.

— Tes craintes ne sont pas justifiées, Chloé.

— C'est l'inconnu total pour moi, Sébastien. J'arrive dans un endroit que je ne connais pas et où je ne suis pas à l'aise. J'ai besoin de temps pour m'y faire.

Je me lève. Il me rattrape par le bras et me tire sur le canapé.

— Je ne me permettrais pas de te juger. J'admire ta vivacité d'esprit et ta force de caractère. Tu iras loin. Je t'expliquais seulement la situation.

Il me saisit par les joues.

— Arrête de faire ta mauvaise tête.

— Mais...

Il m'embrasse avec fougue pour me bâillonner.

— Tu arrêtes de boudier et de t'emporter. Je ne te veux que du bien, dit-il en poursuivant son geste.

— Beau parleur, répliqué-je en lui mordillant la lèvre.

Il lève les yeux au ciel.

— Tu entends ? Mili miaule. Elle appuie mon propos.

Sébastien affiche un demi-sourire. Un sourire qui me fait fondre.

— Action, horreur, drame, comédie, fresque historique ?

— Action !

Une fois installés devant le film, Sébastien entreprend un nouveau rapprochement et je ne bouge pas. Sans crier gare, il passe son bras autour de mon cou et avant que sa main n'ait le temps d'atteindre mon épaule, je me penche pour m'emparer de biscuits apéritifs. Du coin de l'œil, il me guette. Sa main vient se balader sur mon dos et je me délecte de la situation avant de m'enfouir de nouveau dans le fond du divan.

Apollon Junior me tire contre lui. Je cède enfin. Les fesses calées dans l'angle du canapé, la tête posée contre sa poitrine, je suis confortablement installée. Ma chevelure l'a envoûté. Il la caresse, la

tire et y enroule ses doigts. Moi qui pensais me forcer à faire semblant d'apprécier ses gestes tendres, je me suis trompée. Sentir les bras de cet homme m'entourer est une sensation lénitive. Savoir qu'il n'a d'yeux que pour moi est envoûtant. Ces gestes délicats que j'avais mis au placard depuis ma relation avec Dan me font beaucoup de bien. Peut-être ne suis-je pas devenue la femme anti-douceur que je laisse paraître.

Des bruits de pas se font entendre dans le hall. Ce sont des foulées féminines, reconnaissables au bruit des talons qui s'écrasent sur le sol. La lumière se rallume dans la salle.

— Sébi, piaille une voix aiguë.

Elle. Encore elle. Toujours elle. À croire qu'en plus de passer son temps dans l'entreprise, elle le passe aussi chez Sébastien.

— Je vous interromps peut-être ? nous dérange Adriana faussement désolée.

— Adriana...

Sébastien n'a pas le temps de finir sa phrase, il est aussitôt coupé par le monstre au sac Lancel.

— Je dois te parler, c'est important, stipule-t-elle en me défiant du regard.

— Ce n'est pas le moment.

— C'est urgent et important !

— Attends-moi dans le bureau, j'arrive, lui répond Sébastien.

Me fusillant du regard, elle quitte la pièce.

— Je reviens, me susurre-t-il à l'oreille en déposant un rapide mais tendre baiser sur mes lèvres.

— Tu vas vraiment la rejoindre ?

— Je n'en ai que pour cinq minutes. Je reviens rapidement, simplement le temps de lui faire quitter les lieux, me garantit Sébastien.

— Ça va être ça à chaque fois ? Elle se pointe et toi tu accours ? Ce n'est pas la peine de répondre, je connais la réponse. Vas-y. Vas-y, je te dis !

Il sort à son tour de la pièce. La lassitude m'envahit.

Ne le voyant pas réintégrer le salon, je me rhabille et me dirige vers le hall pour récupérer mon sac. Je m'arrête net en entendant prononcer mon prénom. Non loin de la porte entrouverte d'où proviennent les voix, je ne peux m'empêcher d'écouter leur

conversation.

— Tu n'es pas sérieux ? Tu es à la recherche d'une cause perdue ?

— Adriana, tu vas trop loin. J'en ai assez de ton comportement intrusif.

— Je te l'accorde, elle est mignonne. Tu as envie de coucher avec elle, c'est ça ? Mais tu sais quoi d'elle ? Ce n'est personne, Sebi. Ah si ! Excuse-moi, c'est une fille bizarre et infréquentable, soutient Adriana.

— On ne juge pas les gens lorsqu'on ne les connaît pas, Adriana.

— Elle n'a aucun titre, son nom est quelconque. Une fille comme les autres, banale et sans intérêt. Peut-être qu'elle est simplement intéressée par ton argent. Tu comptes me remplacer avec ça ? Tu imagines la tête de ta mère en apprenant la nouvelle ?

— Mêle-toi de ce qui te regarde. Nous ne sommes plus ensemble depuis près de sept mois. J'ai été patient et tolérant avec toi. Ne dépasse pas les limites.

— Tu m'aimes encore ! Ouvre les yeux !

— Adriana, dit-il d'un ton las, mon intention n'est pas de te blesser. Toutefois, tu dois comprendre que je n'ai plus de sentiments à ton égard depuis longtemps.

— Ce n'est pas vrai, Sébi.

Elle ne doit pas avoir tout à fait tort, sinon pourquoi aurait-elle encore les badges et les codes de la propriété ? Sa réflexion n'enlève rien au fait qu'avec ses Sébi par-ci, Sébi par-là, elle me tape sérieusement sur le système.

— J'ai fait des recherches sur elle, tu sais.

Une onde de choc désagréable s'étend dans mon corps. Que sait-elle à mon sujet et d'où s'est-elle permis de fouiller dans ma vie privée ? L'envie d'entrer et de lui faire avaler son sac à main me démange – aussi beau soit-il.

— Des recherches ? l'interroge Sébastien.

Je me rapproche assez pour entrevoir Adriana extraire un dossier de son sac qu'elle secoue sous le nez de son ex.

— Tu sais que ta petite Chloé consulte une psychologue ? Non, excuse-moi. Une psychiatre-psychothérapeute.

— Adriana ! Tout cela relève de sa vie privée. Ce sont des informations confidentielles !

— Elle consulte une fois par semaine depuis plus de trois ans. Ah non ! Pardon ! Une fois par mois à présent. Mais il y a tout de même

certaines zones d'ombre dans son passé. Elle a eu affaire à la justice, mais pour quelles raisons ? Impossible à déterminer. Ne te fais pas de soucis, mon détective est sur le coup ! Nous allons faire sortir cette garce de ta vie aussi vite qu'elle y est entrée.

— Adriana !

Mon sang ne fait qu'un tour. Elle a fouillé dans mon passé ! Les nerfs à vif, pour ne pas massacrer la poule au sac Lancel, je m'enfuis de l'appartement. Je ne sais pas comment quitter le bâtiment alors j'ouvre la première porte qui se trouve sur mon chemin avec mon badge. Elle donne accès à un escalier et, avec l'énervement et la précipitation, je descends les marches sans même les regarder, ratant l'une d'entre elles. Je réalise une glissade spectaculaire durant laquelle ma tête heurte le sol. La luminosité s'estompe, je vois flou.

C'est le trou noir.

Chapitre 15

J'ouvre difficilement les yeux. La lumière du jour m'agresse, je les referme aussitôt. Je me sens mal. Ma tête est lourde et douloureuse. Mon genou gauche me lance, je ne peux plus le bouger. Il est emprisonné dans une attelle. Ma langue est pâteuse, un goût amer a colonisé ma bouche. Ma lèvre inférieure est gonflée, je peux voir en baissant les yeux qu'elle a doublé de volume. Courbaturée, je tâtonne difficilement autour de moi. Je suis dans un lit qui n'est pas le mien. Il est dur et l'odeur qu'il dégage m'est insupportable. Le stress m'envahit lorsque je me décide à ouvrir les paupières. Je tire sur le bandage qui entoure mon front pour atténuer cette impression que ma tête compressée est sur le point d'exploser. La lumière est violente et me fait prendre conscience de la migraine qui cogne dans mon crâne. J'essaie de m'asseoir, le mouvement est impossible, je me renfonce dans le lit en serrant les dents. L'environnement est confus. Je plisse les yeux. L'endroit ne m'est pas inconnu, ce n'est pas la première fois que je me réveille ici. Des souvenirs insoutenables resurgissent, dont celui de ma mère pleurant à chaudes larmes ; des médecins penchés au-dessus de ma tête, soulevant mes paupières afin d'observer une quelconque réaction de mes pupilles. Et des infirmières me perçant la peau de nombreuses aiguilles. Quatre ans après, je me souviens de tous ces supplices. Je suis à l'hôpital. Cette odeur particulière de mort, de maladie et de désinfectant est reconnaissable entre mille. Mon estomac se contracte, je sens que je vais vomir. Une main généreuse me tend une bassine.

— Je la tiens, me dit Ariel.

Une infirmière surgit. Les soins requièrent que mon amie quitte la chambre. Le médecin en blouse blanche entre à son tour. Il ouvre mon dossier médical puis m'examine.

— Aïe ! m'exclamé-je, lorsqu'il vérifie mes réflexes rotuliens avec son marteau.

— Tout fonctionne de ce côté.

Ses yeux s'agitent derrière ses lunettes.

— Nous sommes dimanche matin, vous êtes restée inconsciente plus d'une nuit. Vous avez un léger traumatisme crânien, une entorse au genou gauche et quelques ecchymoses dues à la chute. Vous n'avez pas fait semblant. Une sacrée maladroite !

Heureusement pour lui, je suis encore dans une autre dimension et incapable de réagir du tac au tac, sinon je n'aurais pas non plus fait semblant de lui clouer le bec.

— En attendant, ne bougez plus. Je vous garde en observation jusqu'à demain. Si tout va bien, vous pourrez rentrer chez vous.

— Je travaille demain.

— Je ne pense pas, jeune dame. Je vous arrête pour trois semaines, me répond-il en sortant de la chambre, accompagné par l'infirmière.

Trois semaines ! Non, pas possible, autant se tirer une balle en pleine tête. J'essaie de me lever, mais Ariel et ma mère font irruption.

— Tutututu... Tu ne bouges pas de ce lit. Tu m'as fait tellement peur, s'alarme ma mère.

— Le principal est que tu te rétablisses vite, assure Ariel en disposant des fleurs dans un vase.

— Vous avez acheté des roses ? Vous êtes adorables.

— Nous t'avons apporté les peluches et les chocolats. Les fleurs viennent de Sébastien. Il a eu la peur de sa vie en te retrouvant inconsciente, avoue ma mère.

— Tu veux qu'on le laisse entrer ? me demande Ariel.

— Non.

— Il attend, inquiet, dans le couloir, poursuit-elle.

— Peu importe. Il est hors de question qu'il me voie ainsi.

— Il t'a vue dans un état plus critique : inconsciente, ensanglantée et pleine de bave en bas d'un escalier. Il n'est plus à un détail trash près, rétorque-t-elle.

— Il s'est passé quelque chose ?... Il t'a poussée ? interroge ma mère. Il assure que c'était un accident. Je veux l'entendre de ta bouche.

Je me repasse le film de la scène précédant ma chute. La tête que j'ai actuellement n'est pas la seule raison de mon refus de le voir. Le vrai motif s'appelle Adriana. Je le concède, je suis maladroite, mais sans elle je n'aurais sans doute pas emprunté l'escalier et par

conséquent, je ne me serais jamais retrouvée la tête la première en bas des marches. Je choisis de garder tout cela pour moi, pas la peine de mettre de l'huile sur le feu, ça ne ferait que donner de l'importance à une situation qui de toute évidence va prochainement prendre fin.

— Non, il ne m'a pas fait de mal. Dites-lui de ne pas s'inquiéter et de rentrer chez lui.

— D'accord, mon cœur. Repose-toi maintenant, conclut ma mère en serrant ma main.

Le lendemain, je peux rentrer chez moi, le médecin n'y a vu aucune objection. Ma mère m'a installée dans mon lit. En son absence, je décide de jouer au casse-cou et d'aller me reposer sur le canapé du salon. Avec difficulté – moi utiliser mes béquilles ? Jamais –, je m'extirpe de sous ma couette et arrive à la vitesse d'un escargot à l'autre bout de ma chambre qui me semble être à des années-lumière de mon point de départ. J'évalue l'ampleur des dégâts dans le miroir : attelle, bandages, pansements sur le front, je ressemble à une momie. Prenant mon courage à deux mains, je me mets en route, direction le salon. Sur le chemin, je bifurque vers la cuisine : je suis affamée.

L'interphone sonne. J'hésite et finalement me décide à aller ouvrir. Devant la porte, je suis littéralement exténuée. Pantelante, j'appuie sur le bouton sans même regarder qui me rend visite. Au bout de quelques secondes, Apollon Junior se manifeste. Il ne parvient pas à cacher son air soucieux.

— Chloé...

— Je ne veux rien entendre, assuré-je en reculant pour ne pas ressentir l'air froid du palier.

Il me dévisage.

— Il ne t'aura pas échappé que je suis complètement cassée, précisé-je. Entre et ferme la porte.

Il essaie de m'embrasser sur le front, je recule de nouveau.

Essoufflée, je m'aide du mur et des meubles pour progresser vers le salon, le laissant derrière moi.

— Où est ta mère ?

— Au travail. L'endroit où toi aussi tu devrais te trouver actuellement, le sermonné-je en reprenant mon souffle.

— Tu es seule ?

— C'est bon Sébi, tu ne vas pas t'y mettre toi aussi. Je peux

parfaitement gérer la situation.

Je manque de trébucher, Sébastien me rattrape.

— Attends.

Il jette plus qu'il ne pose ses affaires dans l'entrée et décide de me porter jusqu'au salon. Je l'en empêche. Sous son regard réprobateur, j'entreprends de doucement atteindre le canapé.

— Tu as mangé ? me demande-t-il en voyant la porte du frigo ouverte.

— J'allais le faire, mais tu es arrivé... Télécommande ! ordonné-je en lui montrant l'objet sur la table.

Les yeux plissés, il se fige. Vient-elle de me donner un ordre, doit-il se demander, encore un ? Le choc passé, il m'apporte cette satanée télécommande.

— Adorable.

Je grogne.

— J'en déduis que tu n'as pas déjeuné non plus. Une préférence ? m'interroge-t-il en inspectant le frigo.

L'horloge accrochée au mur affiche quatorze heures.

— Ça peut attendre, affirmé-je froidement.

— Tu as besoin de te nourrir, Chloé. Tu es fébrile. T'alimenter contribuera à ton rétablissement.

— Tu n'as rien de plus important à faire que de m'enquiquiner ?

— Rien de plus important que toi, riposte-t-il.

Bien sûr qu'il a des centaines de choses plus importantes à faire. Pourtant, il est là, dans ma cuisine, en train de me préparer un sandwich. C'est presque mignon. Je dis bien presque. Malheureusement pour lui, la rancune est l'un des pires traits de ma personnalité après l'énervement, l'entêtement, la passivité et le mutisme. Autant dire qu'il n'est pas sorti de l'auberge.

— Tu sais ce qui me ferait réellement plaisir ?

Je retiens toute son attention.

— Non, dis-le-moi.

— Un bon verre d'alcool, histoire d'atténuer la douleur.

— Même pas en rêve, Chloé.

— J'aurai essayé, ronchonné-je.

Il m'apporte un sandwich au thon qu'il vient de me préparer et qu'il a disposé dans une assiette, accompagné d'un grand verre d'eau. Monsieur a eu la main lourde avec la tomate.

— Merci. Tu peux y aller maintenant, je ne te retiens pas, lui notifié-je en fixant la télévision.

Il sort de la pièce sans dire un mot. Part-il réellement ? Ce serait bien la première fois qu'il m'obéirait. La porte d'entrée claque. Il me quitte sans même me dire au revoir ! Quelle éducation pour un gosse de riche, directeur d'une multinationale ! Peu importe, j'entame mon sandwich.

— C'est ça, barre-toi, pesté-je entre deux bouchées.

La porte claque de nouveau.

— Rooooo...

Sébastien réapparaît, son ordinateur portable et des dossiers sous le bras. Il dépose son matériel sur le bureau en bois de maman, installé dans un coin du salon, puis revient s'asseoir à mes côtés.

— Tu te souviens que je suis encore chez moi ? lancé-je.

— Comment l'oublier ? Je ne vais pas te laisser seule dans cet état. Tu es maladroite et imprudente, tu aurais pu te briser la nuque. Tu n'en fais qu'à ta tête. Donc, je veille sur toi comme sur une enfant.

— Je te rappelle que c'est de ta faute et de celle de ton Adriana si je me retrouve bloquée entre quatre murs... Et pour ta gouverne, je ne suis plus une enfant.

— Tout comme, rétorque-t-il très sérieusement.

— Arrête, Sébastien. Ne joue pas à ça avec moi. Ça t'arrange de rejeter les torts sur les autres ! C'est bien une attitude de petit-bourgeois coincé et nombriliste.

— Mange ton sandwich.

— Je n'obéis qu'à moi-même !

— Mange, Chloé.

Boudeuse, je finis par m'exécuter. Je me redresse avec difficulté en tirant l'oreiller derrière son dos pour le placer derrière le mien.

— Je ne te permets pas de me donner des ordres. Je mange parce que j'en ai envie et non parce que tu me l'ordonnes.

Esprit de contradiction quand tu nous tiens.

— Je me passerai de tes approbations. Tu as besoin d'être cadrée.

Exaspérée, je soupire en tentant de gratter le pied qui me démange avec la télécommande.

— Ton impétuosité a besoin de limites. Tu ne peux pas faire ce que tu veux quand tu le veux.

— Je rêve ! Regarde-moi bien, Sébastien : tu n'es pas mon père.

Je n'ai pas d'ordres à recevoir de toi ni de quiconque d'ailleurs. Je te rappelle qu'en l'occurrence tu es sous mon toit et qu'ici, l'impératrice des lieux, c'est moi !

— Mange et ensuite nous discuterons, me sourit-il en s'appliquant à me gratter la plante du pied.

J'en reste bouche bée. Je découvre cette autorité naturelle qui fait de lui ce qu'il est : un homme horriblement captivant et séduisant. Je fais mine de ne pas le regarder se lever pour rejoindre la table faisant office de bureau.

Je le laisse s'installer. Agacée par l'le cliquetis de son clavier sur lequel il tape à vive allure et qui dérange mes oreilles délicates, j'augmente fortement le son de la télévision.

Sébastien se lève, me prend la télécommande des mains et éteint le seul objet qui jusqu'à présent réussissait à me divertir.

— Bondioussse ! Rends-la-moi ! ordonné-je.

— Pourquoi me parles-tu sur ce ton ? Te comportes-tu de cette manière à cause d'Adriana ?

— Si elle pense que je veux lui prendre sa vie, tu peux la rassurer, ce n'est pas le cas.

— Je te le répète une nouvelle fois. Il n'y a plus rien entre elle et moi.

— Elle est chez toi comme chez elle, Sébastien. Elle a les codes, elle possède un badge, se pointe inopportunément. Si te côtoyer signifie devoir se la coltiner elle... il en est hors de question ! Ce n'est pas contre toi, Sébastien. Et après tout je n'ai... n'avais ! rien contre elle. Vous faites ce que vous voulez, je m'en contrefiche. À partir du moment où tu me laisses en dehors de tout ça. Je n'ai rien demandé au départ. Aujourd'hui, la situation est compliquée et risque de continuer à l'être si nous persévérons dans ce sens. Dis-moi véritablement ce qu'il en est. Si tu tiens un tant soit peu à moi, sois franc. J'ai besoin de savoir où l'on va, d'être rassurée. Je me sens piégée, Sébastien. J'avance à l'aveugle et je n'aime pas cela. Je ne sais peut-être pas ce que je veux dans les moindres détails, mais je sais très clairement ce que je ne veux pas. Et je ne veux pas d'un homme indécis. Je te rappelle que si Adriana n'avait pas pu entrer chez toi comme dans un moulin, je ne serais peut-être pas dans cet état.

— Personne ne t'a poussée, Chloé.

— Quoi ? m'excité-je sous le poids de l'incompréhension.

— Je t'avais dit de m'attendre. Qu'as-tu fait ? Tu es partie ! Si tu étais restée...

— ... restée pour quoi faire, Sébastien ? Pour vous écouter déblatérer sur mon passé ? Tu pensais sincèrement que je ne vous avais pas entendus ? Je sais qu'Adriana t'a apporté un dossier sur moi. Je sais aussi que tu n'as quasiment pas pris ma défense pendant votre conversation !

— Tu écoutes derrière les portes ?

— Tu es drôlement culotté ! Je n'ai pas à me justifier. Que crois-tu ? Que je vais accepter que l'on fouille dans mon passé sans rien dire ? Encore une fois, je n'ai rien demandé à personne ! C'est toi qui te focalises sur moi !

Je me lève brusquement. Titubant, j'ai l'impression d'avoir la tête serrée dans un étau. Je me rassois instantanément. Tout tourne autour de moi et le sol me paraît instable.

— Ne fais pas de gestes brusques.

— Ne me touche pas ! Tu es content ? Tu me gonfles !

La Chloé bouillante et excessive est de retour. C'est perdu d'avance pour lui, je me suis repliée sur moi-même comme un fœtus dans le ventre de sa mère.

— Chloé. Je n'ai pas pris son dossier. Habituellement, je fais faire des recherches sur les gens qui entrent dans ma vie, c'est vrai mais pas cette fois. Je ne prête aucun intérêt aux allégations qui sortent de la bouche d'Adriana. Calme-toi, me dit-il avec douceur.

— Je ne veux pas me calmer. Je me suis laissé berné par ta belle gueule, on ne m'y reprendra plus !

— Laisse-moi terminer, continue-t-il sur le même ton. Je ne cherche pas à te diriger ni à t'énervé, encore moins à t'offusquer. Tu es entrée dans ma vie il y a peu de temps et pourtant je ne peux plus me passer de toi. Ce que je te dis là, Chloé, je ne l'ai pas dit à d'autres. Je ne peux l'expliquer, c'est comme ça et moi aussi cela me perturbe. J'ai rencontré Adriana il y a trois ans, à la fin de mon cursus universitaire à Londres. Nous sommes rentrés en France ensemble, mais notre relation n'a pas marché.

— Pas dans son esprit !

— Il n'y a plus rien depuis belle lurette entre elle et moi, je t'assure. Il n'y a rien de comparable entre la relation que je vis avec toi et celle que j'ai vécue avec elle.

— Pourtant elle s'accroche !

— Elle n'a plus accès à l'appartement et pour entrer dans l'entreprise elle devra faire comme chaque personne extérieure : se signaler à l'accueil, me certifie-t-il.

— Elle ne va pas laisser tomber, Sébastien, tu le sais.

— Elle y sera contrainte. Elle n'aura pas le choix.

— Je ne veux t'obliger à rien, Sébastien. Ce sont tes décisions, pas les miennes.

— Je le fais pour moi, Chloé, mais je le fais aussi pour toi.

— Et si je ne suis que de passage dans ta vie ? soufflé-je.

— Je suis certain du contraire.

Ses paroles éteignent le feu qui grandissait en moi. Front contre front, il prend ma tête entre ses mains. Là, c'est certain, je suis complètement désarmée.

Nous restons comme cela quelques instants sans bouger, sans rien dire, jusqu'à ce qu'il dépose un premier baiser sur mes lèvres.

— Tu vas te briser les ailes à mes côtés, tu le sais ?

— Je prends le risque, me susurre-t-il.

— Sébastien, je... je...

« Lance-toi ! Un pas vers toi, un pas vers lui. C'est comme cela que fonctionnent les relations humaines », s'exalte la petite voix dans ma tête.

— Tu dois savoir dans quoi tu t'engages avec moi, c'est juste ce que je veux dire.

Je souffle longuement puis me lance.

— Je vois une psychiatre-psychothérapeute depuis plus de trois ans. Je n'ai pas de troubles mentaux du genre bipolarité, sociopathie ou je ne sais quoi d'autre. Je consulte pour une autre raison. Le motif, je ne te le donnerai que lorsque je serai prête. Si tu fouilles dans mon passé ou si tu essaies de t'informer à mon sujet sans mon assentiment, tout sera terminé avant même d'avoir commencé et il n'y aura pas la moindre possibilité d'un retour en arrière, confié-je, la voix tremblante.

— Aucune pression ne pèse sur toi. Adriana ne t'approchera plus, j'y veillerai. Quand tu te sentiras prête pour en parler, je serai là. Pour l'instant, tu as besoin de repos.

Mon monologue m'a épuisée, ma tension a doublé. Je n'aime pas me sentir attaquée et je ne supporte pas que l'on empiète sur mon

territoire, mon jardin secret. Si j'ai effectivement fait certaines choses discrètement, ce n'est pas pour les voir déballées sournoisement dans un dossier à la moindre occasion. La vie m'a appris qu'aucun homme ne valait la peine de souffrir, AUCUN ! Si un jour je devais choisir entre ma quiétude et Sébastien, le choix serait vite fait et il doit le comprendre.

— J'ai besoin d'aller me coucher. Peux-tu m'accompagner jusqu'à ma chambre ?

Sébastien me prend délicatement dans ses bras et m'amène jusqu'à mon lit. Il ferme les rideaux. Je tends la main dans le vide en tentant désespérément de l'atteindre. Il se rapproche puis s'assoit à mes côtés.

— Tu vas rester ?

— As-tu vraiment envie que je reste ?

J'approuve d'un faible mouvement de tête.

— Je vais travailler dans le salon. Je dois terminer des dossiers et passer quelques coups de fil. Dors un peu, ma belle, dit-il en m'embrassant dans le cou.

J'aimerais plus de baisers. Ils me font oublier les douleurs aux quatre coins de mon corps.

— Non, ne t'arrête pas.

Je sens le bout de sa langue se promener le long de ma nuque. Il remonte vers mes lèvres, me les mordille et finit par me donner un véritable baiser. Ses mains baladeuses caressent ma poitrine à travers mon débardeur qu'il remonte peu à peu. Je le laisse faire, le cœur battant. Il embrasse langoureusement les rondeurs de mes seins. Sa bouche tiède réchauffe les parties de mon corps qu'elle explore. Il descend doucement le long de mon ventre puis s'interrompt.

— C'était un avant-goût, se justifie-t-il en me rhabillant.

— Mais ?

— Je me défends bien. Plus sérieusement, repose-toi.

— Non ! Reviens jouer au médecin avec moi. Ausculte-moi !

— Dors un peu, rit-il.

Il sort de la chambre, me laissant sur ma faim.

Cela fait six mois, six jours et environ huit heures que personne n'est descendu dans « ma cave ». Terme peu élogieux, je suis d'accord, et toutefois si représentatif de l'état de mon vagin. Peut-être même qu'une araignée a fini par y tisser sa toile ou que mon hymen s'est reconstitué, allez savoir ? Bon OK, j'exagère. Le précieux jouet qui

loge dans le premier tiroir de ma table de chevet me permet de me délasser lorsque j'en ai besoin. Certes, il n'est pas comparable à la chaleur, à la texture, au moelleux mélangé de dureté et aux sensations que procure le sexe d'un homme lors des corps à corps endiablés, passionnés ou tendres. Mais il fait le job, il le fait même très bien. En y repensant, au cours de ces trois dernières années, le sexe n'a pas été lié au romantisme, ni dans mon cœur ni dans mon esprit. C'est plutôt une activité qui, en plus de me faire beaucoup de bien, m'a permis d'assouvir des penchants particuliers m'aidant à reprendre le contrôle d'une partie de ma vie. Durant mes pratiques sexuelles, que beaucoup diraient inavouables, j'ai réussi à combler mon manque de contrôle par une autorité excessive. Ou plutôt par reprendre la place que j'aurais toujours dû avoir, celle d'une femme égale à l'autre. Il est certain que même si je leur expliquais, plusieurs personnes autour de moi ne comprendraient pas ma situation, mon tempérament ou ma façon d'agir. Pas grave, je suis cohérente et logique à ma manière et tant pis si les autres ne l'assimilent pas. J'espère seulement, même si je ne suis pas prête à me l'avouer, que Sébastien ne fera pas partie de ces gens-là, me dis-je en m'endormant.

Mon sommeil est agité.

— Ne fais pas ça !

Mon rêve me projette au soir de mon agression. Je revois Dan, couteau en main. Son visage est taché d'éclaboussures de sang, ses dents blanches sont recouvertes d'un rouge repoussant qui coule le long de son menton.

— Par pitié, Dan ! Arrête ! hurlé-je, en étant tirée de mon sommeil par une présence extérieure.

Je me débats de toutes mes forces, jusqu'au moment où je réalise que ce n'est que Sébastien.

— Chloé, je suis là, calme-toi.

Comme souvent, le cauchemar fait ressurgir de vieilles blessures l'espace de quelques secondes et je ne parviens plus à m'exprimer. Je balbutie quelques mots tout au plus.

Sébastien se fige à quelques centimètres de moi, me dévisageant comme une petite chose fragile que je refuse d'être à présent.

— Ce n'était qu'un mauvais rêve. Ce n'est qu'un mauvais rêve, lui dis-je, reprenant mes esprits et plus durement que je ne le voudrais.

Puis un flot de larmes incontrôlable s'écoule de mes yeux.

Attendri, plein de compassion, Sébastien essuie les gouttes sur mon visage. L'image de la femme forte vient de s'effriter. Non, je ne suis pas aussi dure que je peux le laisser paraître et c'est justement ce qui me permet de pleurer devant lui, de me laisser aller. Je sais à présent que je ne me comporte pas ainsi sans raison.

Chapitre 16

Cela fait maintenant quatre jours que j'erre dans l'appartement. Je le connais dans ses moindres recoins et si en temps normal traîner mon corps ramolli n'est pas forcément un plaisir, avec une jambe défaillante cela devient un véritable supplice. Interdiction de mettre le nez dehors ou même d'aller sur mon balcon. Impossible de me rendre à quelque rendez-vous que ce soit et, bien sûr, privée de sport quel qu'il soit, yoga compris.

Je décide que ça suffit ! Je peux marcher, me déplacer. Certes, j'ai le genou un chouia boursoufflé, mais les antidouleurs font effet, alors pourquoi ne pas s'évader une petite heure, ni vu ni connu ? Voire deux ? J'étouffe, j'ai besoin de prendre l'air. Nous sommes en décembre, qui me reconnaîtra à travers une foule de touristes venue effectuer ses achats de Noël ? Personne.

En fin de matinée, une fois ma mère partie au travail, je me prépare à sortir. Une heure pour mettre un pull, une autre pour enfiler un pantalon et remettre mon attelle, une nouvelle pour chausser mes chaussures et une dernière pour essayer de me rendre présentable. J'inspecte les pansements sur mon front et les cache sous un bonnet. Je suis prête pour sortir, il était temps.

Dans la rue, je marche à mon rythme, me faisant doubler par les badauds, les enfants en bas âge et même les personnes âgées. J'ai tenté de faire la course avec certaines d'entre elles, peine perdue : c'est encourageant pour la suite. Essoufflée, je m'octroie une pause, histoire de reprendre mon souffle. Il fait frais, mais pas froid. Cela fait maintenant quelques jours que la neige a cessé de tomber. Pas de risque d'une nouvelle glissade en perspective. Quoique, avec moi l'impossible est toujours réalisable.

Sur le chemin du retour, je constate que je me suis surestimée. Je ne tiens plus debout et les deux, trois courses que j'ai faites me semblent peser deux tonnes dans mon sac à dos. Je m'arrête de

nouveau et m'assois sur un banc où traîne un journal gratuit. Mon genou me lance, la douleur reste supportable, par contre mon corps tire la sonnette d'alarme. Il fatigue au point que je n'arrive même pas à lire le premier article du torchon que j'ai décidé de parcourir en attendant de reprendre des forces.

— Mademoiselle Cage.

N'osant pas lever la tête pour me retrouver face à Amaury dont j'ai reconnu la voix, je lève légèrement les yeux dans sa direction par automatisme.

Ça va chauffer pour mes fesses si Sébastien et ma mère apprennent que je suis sortie. Je tente le tout pour le tout, le ridicule ne tue pas. Peut-être que sa présence n'est qu'une coïncidence – peu probable. N'écoutant que ma bêtise, je me planque encore plus derrière le journal.

— Mademoiselle Cage, insiste-t-il.

— Vous devez vous tromper de personne, désolée, dis-je d'une voix nasillarde sans même prendre le temps de le regarder.

— Mademoiselle Cage, je vous ai reconnue.

Zéro crédibilité.

— Amaury ! m'exclamé-je faussement étonnée.

Boulet, boulet, boulet !

— Bonjour, mademoiselle.

— Vous vous promenez ?

— Pas tout à fait. Je dois vous ramener.

— Me ramener ? Je ne comprends pas.

— M. Gaune l'exige, sur ordre de votre mère qui s'inquiète de votre silence.

— Euh... pardonnez mon indiscretion, Amaury, mais comment m'avez-vous trouvée ?

— J'ai géolocalisé votre portable, admet-il sans une once de culpabilité.

— Ce n'est pas contre vous, mais si je ne veux pas vous suivre...

— Je m'installerai à vos côtés jusqu'à ce que vous changiez d'avis.

— Je vous mets au défi.

Amaury est sur le point de s'asseoir, je capitule.

— Vous avez gagné, je vous suis seulement parce que je suis souffrante. J'aurais pu rester là des heures. Je suis tenace en général, lui assuré-je le poing serré.

En effet, il a gagné. De toute manière, je n'ai plus la force de rentrer chez moi à pied, autant dire que cela m'arrange. Amaury s'encombre de mon sac puis ouvre le pas à grandes foulées. J'ai du mal à le suivre.

— Pardonnez-moi, s'excuse-t-il en ralentissant. Avez-vous besoin d'aide ?

Amaury me tend son bras, auquel je m'accroche sans broncher jusqu'à la voiture garée non loin.

— Dites-moi, Amaury, pourrait-on passer sous silence l'épisode du journal ?

— C'est déjà oublié, mademoiselle.

Un individu à l'écoute de mes besoins, une mémoire sélective : nous sommes faits pour nous entendre. Sur le chemin, il accepte de s'arrêter dans une chocolaterie. C'est bien connu, le chocolat apaise les cœurs et dans le cas présent, les douleurs. Amaury, je l'adore déjà ! Il n'est pas loquace, mais n'en est pas moins affable. Il me dépose chez Apollon Junior et m'accompagne jusque dans le hall afin d'être certain que je ne m'enfuis pas. Qu'il n'ait crainte, je n'irais pas loin dans mon état. Un homme disparaît, un autre apparaît. Rasé de près, cheveux plaqués en arrière, tenue irréprochable, Alford, comme l'indique le nom cousu sur sa veste à hauteur de poitrine, est la définition même des mots ordre et raffinement. Comment pourrait-il en être autrement avec un prénom pareil ?

— Mademoiselle Cage, bonjour. Je me présente, Alford, le maître d'hôtel de M. Gaune. L'équipe que je dirige est composée de huit personnes que vous retrouverez dans l'ensemble de l'immeuble. N'hésitez pas à faire appel à nous, nous sommes à votre service. Souhaitez-vous faire quelque chose en particulier dans l'attente de vous sustenter en compagnie de M. Gaune ?

— Je voudrais me reposer, si cela ne vous dérange pas.

— Suivez-moi, je vous prie.

Nous empruntons l'escalier métallique aux marches boisées qui s'ouvre sur un vaste coin détente. Poufs, billard et télévision y sont habilement disposés. Nous traversons un couloir pour arriver dans une très belle chambre design et moderne dont la couleur dominante est le blanc. Le tableau au-dessus du lit et quelques autres éléments décoratifs de couleurs vives apportent de la passion à la pièce.

— Voici la chambre de M. Gaune.

Troisième rendez-vous et déjà dans son lit, il ne perd pas de temps. Voyons voir. Rien ne traîne, pas de poussière, carreaux propres, meubles onéreux : je suis bel et bien dans la chambre de Sébastien. Par contre, Alford s'est trompé dans la terminologie. Ma chambre est une chambre, mais là, je pourrais entreposer l'ensemble du mobilier de mon appartement qu'il y aurait encore de la place dans cette suite. Le majordome s'éclipse. Je me perds dans l'immense lit accolé au mur au bout de la pièce. Je me couche sur les draps de soie en priant pour ne pas glisser et m'endors en contemplant le panorama que m'offre l'endroit. Réveillée par une sensation désagréable dans la jambe, j'entreprends de visiter les lieux pour ne plus rester immobile à me focaliser sur la douleur.

— Aurais-tu besoin d'aide ? demande Sébastien en montant l'escalier.

À peine le temps de répondre que je suis dans ses bras.

— Viens là, dit-il en m'embrassant. Mademoiselle désobéit aux instructions du médecin ?

Je grimace. Il ne sert à rien de mentir, j'ai été prise la main dans le sac.

— Tu m'espionnes, rétorqué-je avec un aplomb monstre.

Il plisse les yeux.

— J'ai une bonne mémoire. Tu paieras ta témérité et ta désobéissance quand tu iras mieux.

Je me damnerais pour avoir des prunelles aussi belles et intenses que les siennes. Même lorsque j'entends que je dois payer pour avoir désobéi. Pas étonnant que le monde soit à ses pieds. Non, il faut que j'arrête avec mes remarques stupides. Qu'est-ce que je fais, là ? Je l'idéalise, non ?

Sébastien m'escorte jusqu'à la salle à manger où deux couverts non loin l'un de l'autre accompagnés de plats disposés sur une immense table en verre n'attendent que nous. Le repas est délicieux et mes papilles conquises par ce déjeuner imprévu.

— Les affaires m'appellent, me dit-il dans un baiser. Je te rejoins plus tard.

Tout est si beau, si précieux et protocolaire en ces lieux que je me sens obligée d'avoir une autorisation pour faire le moindre mouvement. Mais Mili, le chaton divertissant, m'enjoint de la rejoindre à force de miaulements. Je pars m'isoler dans la bibliothèque

d'Apollon Junior où l'effervescence numérique est dissipée par des centaines de livres au format papier. L'endroit regorge de pépites littéraires. Étant un rat de bibliothèque comme ma mère, je ne quitte pas la pièce de l'après-midi. Plus tard, je clenche la porte du bureau de Sébastien quand je suis stoppée dans mon geste par Laure, l'une des employées.

— Madame, m'interpelle-t-elle gentiment. M. Gaune déteste être dérangé quand il est dans son bureau. Sauf cas d'extrême urgence.

— Tu peux m'appeler par mon prénom, Laure.

Je lâche la clenche en lui souriant. J'ai eu l'occasion de discuter avec elle un instant dans l'après-midi alors qu'elle entrait dépoussiérer la bibliothèque déjà nickel.

La jeune femme, dodue, marche vers moi de sa petite foulée rapide et drôle à voir. Je ne saurais expliquer pourquoi ni comment, mais une sorte de connexion s'est établie dès la première seconde entre nous. Elle est simple, naturelle et souriante malgré les aléas de la vie. Ce travail est une nouvelle chance pour elle. Sébastien lui a proposé ce poste de femme de ménage il y a un an exactement. Sans lui elle serait sans doute à la rue. Ils se sont rencontrés lors d'une visite de Sébastien dans un centre de réinsertion pour jeunes femmes mineures au sein duquel elle ne pouvait plus rester du fait de sa récente majorité. Même si je n'en sais pas plus, car Laure est restée évasive, savoir Apollon Junior dans un lieu de réinsertion m'interpelle.

Je suis sur le point de faire demi-tour quand Sébastien ouvre la porte de son bureau, le téléphone à l'oreille.

— Un instant, signale-t-il à son interlocuteur. Oui ?

Les sourcils froncés, il attend une réponse. Son expression laisse clairement entrevoir que je lui fais perdre son temps.

— Tu es occupé, je ne te dérange pas plus longtemps.

Ouvrant grand la porte, il recule.

— Entre.

Je pénètre dans la pièce d'un gris immaculé où quelques objets conceptuels se battent en duel. Un imposant bureau noir trône au centre tandis que quatre fauteuils en cuir sont disposés en arc de cercle non loin d'une baie vitrée.

Il m'invite à m'asseoir d'un signe de la main, me montrant les fauteuils.

Apollon Junior s'installe derrière son bureau et scrute l'écran de

son ordinateur tout en continuant sa conversation téléphonique comme si je n'étais déjà plus là.

— Tu me les réunis tous pour mardi prochain, quinze heures, au siège de La Défense. Précise-leur que je ne tolérerai aucune absence.

Je constate que son bureau est impeccablement ordonné comme le reste de l'étage. Rien ne traîne inutilement, même pas un stylo Gaune International Corporation en dehors de son pot. Tout a une place bien précise. C'est assez effrayant pour une personne désordonnée. Qu'a-t-il pensé en entrant dans ma chambre ?

— Je veux les tableaux de bord du mois de novembre ainsi que les chiffres prévisionnels de décembre. Chaque tableau incomplet entraînera une sanction, énonce-t-il en raccrochant.

Je m'assois face à lui, il est imperturbable.

Son portable vibre de nouveau. Il décroche. Je me lève et me dirige vers la fenêtre, ne voulant pas trop prêter attention à la discussion que Sébastien semble entretenir avec son père à propos de l'éviction d'un haut cadre de l'entreprise. Il ne m'oublie pas pour autant et cette fois-ci vient m'enlacer tout en continuant à discuter. Je suis plutôt avare d'étreintes pourtant j'adore le sentir contre moi. Je goûte au plaisir d'inhaler l'odeur de son parfum et je me rends compte que j'apprécie l'attention qu'il me porte. Je me sens unique, désirée et valorisée, sentiments que je n'avais jamais ressentis depuis Dan, du moins pas avec autant d'intensité. Il me traite avec gentillesse, respect et par-dessus tout d'égal à égal. Malgré les dernières réticences qui subsistent en moi, j'ai envie qu'il m'appartienne.

— Que vas-tu faire de ta soirée ? l'interrogé-je lorsqu'il raccroche.

— J'ai un dîner d'affaires à vingt heures trente.

— Je vais y aller pour que tu aies le temps de te préparer.

— Tu peux rester ici, si tu le souhaites, m'assure-t-il.

— Vraiment ?

— Bien sûr.

— Ici... chez toi ?

— En effet.

— Euh... ça voudrait dire dormir...

Il acquiesce.

— Toi et moi dans le même lit ?

— Sauf si tu préfères dormir seule.

Je ne réponds pas.

— Je vais demander à Alford de te faire préparer à dîner. Ensuite, tu vaqueras à tes occupations. Tant que tu ne te blesses pas une nouvelle fois.

— Très drôle, répliqué-je en l'embrassant. Allez, file !

Vers vingt heures, il descend dans la cuisine où je m'entretiens avec Laure qui termine son service. Il est splendide dans son costard noir. Sa grosse montre grise brille de mille feux. Une lueur illumine ses magnifiques billes bleues. Malgré cette moue placide qui le caractérise si bien, il est à croquer. Très sérieux, il s'en va, suivi d'Amaury.

Cette nuit, je saute le pas, je dors avec Sébastien. Naturellement, je me déshabille dans la chambre de ce dernier pour prendre une douche directement dans sa salle de bain. Les murs et le sol allient blancheur et teintes cuivrées. La baignoire en îlot surélevée révèle tout le charme de la pièce. Le summum du confort reste la splendide douche italienne où je me glisse, équipée de robinets en cascade. Après cette soirée en solitaire dans la salle de projection xxl du cinquième étage, je fais le vide dans ma tête et me laisse bercer par le bruit de l'eau qui coule. Chaque goutte qui atterrit sur mon corps me fait un bien fou. Malgré mon traitement, j'ai encore mal dormi ces dernières nuits. Pour couronner le tout, je n'ai pas vu le docteur Goesman ce mois-ci, de quoi amplifier ma nervosité. Mon passé qui me hante avec Dan, mon présent compliqué avec Adriana et un futur qui m'effraie avec Sébastien, amplifient mon besoin de lui parler, de me confier à elle. Je m'adosse contre le mur, restant immobile sous la pression de l'eau qui augmente. Je sursaute, réprimant un cri, en sentant un corps se coller au mien. Pas besoin d'ouvrir les yeux pour deviner que l'homme qui s'approprie mon corps n'est autre que Sébastien.

— Je ne voulais pas t'effrayer, chuchote-t-il en recouvrant ma nuque de baisers.

— Tu es rentré tôt.

— Il est presque minuit.

Troublée par sa présence inattendue, je cache ma poitrine et mes cicatrices malgré ma position de dos.

— Si tu préfères que je sorte de la douche, je n'y verrais aucun inconvénient.

— Tu peux rester. Seulement, à l'avenir, évite d'arriver sans

prévenir, déclaré-je le poing posé sur le cœur.

Dos à lui, je me relaxe. Ses baisers le long de mes épaules me bercent. Ses mains, posées sur mes avant-bras, vont et viennent, me caressant de bas en haut. Sa douceur m'emporte dans un monde ouaté. Son souffle chaud glisse sur mon cou. Je savoure notre rapprochement, tout en ressentant son sexe durcir contre mes fesses. Il est tendre, très tendre. Je me tourne. Nous nous observons, nous cherchons du regard jusqu'au moment où je me décide à l'embrasser. Il suit le mouvement. Bientôt, son corps se fait lourd contre le mien et me bloque, dos à la paroi carrelée de la douche. Fébrile, je perds l'équilibre, mais il me rattrape. Ses mains et ses bras m'emprisonnent. J'ai violemment envie de lui à présent. Je n'ai jamais connu pareille passion physique. La tendresse s'estompe peu à peu pour laisser place à une Chloé plus sauvage égale à Sébastien. Mon corps empli de désir répond à la moindre de ses caresses et avec la même fougue que lui. Nous nous agrippons l'un à l'autre quand une douleur aiguë dans le genou me foudroie. Ma jambe me lance, mais le plaisir que m'apporte Apollon Junior me pousse à poursuivre ce qui pourrait être la partie de jambes en l'air de l'année.

— Tu ne veux plus attendre ?

Sébastien m'enlace avec vigueur. Le bout de ses doigts sillonne ma poitrine jusqu'à atteindre mes cuisses avant de remonter au plus proche de mon intimité. Ma respiration s'accélère, son souffle tiède continue de cogner contre ma peau, alternant petits baisers, enlacement de langues, mordillement des lèvres puis de nouveau reprise de souffle. Je baisse les yeux et suis fière de constater tout l'effet que j'ai sur lui. Une érection monstre s'est emparée de son pénis que je prends en main avec ferveur. Je lui enjoins de faire pareil avec moi et de glisser ses doigts plus en profondeur. À jouer avec mon clitoris en même temps. L'excitation grimpe. Je meurs d'envie de le sentir en moi. Pourquoi attendre plus longtemps ? Trois mois que je me languis de lui, qu'il anime mes fantasmes et mes jouissances en solitaire. À tâtons, Sébastien fait coulisser la paroi de la douche sans que nos lèvres ne se quittent. Il s'écarte et ouvre un tiroir du meuble à serviettes d'où il retire un préservatif. La paroi qui coulisse brusquement sous ses gestes aguerris me fait sortir de l'envoûtement auquel j'étais en proie quelques secondes auparavant, posant les yeux sur son fessier : je suis faible. Il se tourne vers moi, le regard brûlant

de désir, et déchire l'emballage pour enfiler la capote d'un geste sûr. D'une main il m'attrape par la hanche, de l'autre il soulève délicatement ma jambe valide. Au bout de longues secondes à s'étudier du regard, nous sourions niaisement. Maintenant est le bon moment. Bien qu'il n'en ait pas besoin, je le guide doucement. Il est en moi, profondément en moi et nous regardons ensemble son membre aller et venir en moi. J'accompagne le mouvement de caresses appuyées sur mon clitoris. Nous nous dévisageons une nouvelle fois et je succombe à la flamme dans ses yeux.

Rapidement, nous trouvons le rythme parfait. L'instant est si intense que j'en plante mes ongles dans sa peau. Il en redemande. J'enfonce mes doigts dans la chair de son fessier que je palpe ardemment. Les grognements de Sébastien me rendent folle d'excitation, les anges commencent à chanter. Son ventre tape contre le mien. Je lui mordille les tétons, je le suçote, je le dévore. Je sens le désir prêt à exploser. Mon corps tremble. J'enfouis ma tête au creux de son épaule, mon souffle s'approchant du râle pendant que mes mains se perdent dans ses cheveux, c'est tellement bon. Sa langue est coquine, elle vient s'enfoncer dans ma bouche avec ferveur. Poussant un gémissement guttural, Sébastien jouit dans un soubresaut qui me colle au mur et fait tomber les shampoings.

— Oh !

Son souffle cadencé flirte contre ma peau quand il se retire très lentement. Je presse une dernière fois son sexe entre mes doigts avant qu'il ne sorte de la douche. Appuyée contre le mur, j'ai encore du mal à réaliser ce qui vient de se produire. Les sentiments contradictoires que j'avais à l'égard d'Apollon Junior s'évanouissent et laissent place à une affirmation : cet homme me plaît plus que de raison. Émotionnellement, je suis chamboulée : j'ai ressenti des émotions fortes et indescriptibles. Ce n'était pas seulement du sexe, c'était beaucoup plus, tant pour moi que pour lui, c'est indéniable.

Me rhabillant, je reviens vite à la réalité lorsqu'une douleur me saisit au genou. Je m'effondre. Alerté par mon cri, Sébastien se précipite à mes côtés. Contrarié de n'avoir pas pensé à m'aider en sortant, il me relève.

— Non, non, je peux atteindre le lit toute seule.

Il n'a que faire de ma déclaration et m'accompagne jusqu'au lit. Saisissant le tee-shirt qu'il me tend, je me faufile sous la couette.

— J'ai été brusque, affirme-t-il en glissant ses longs doigts entre les miens.

— Ah ah ! Tu ne m'as fait que du bien, rassure-toi.

« Brusque ? Si tu savais mon joli », chantonne une petite voix dans ma tête.

— Tant mieux, avoue-t-il en enfouissant son visage dans ma chevelure. Que cache ce pansement ? me questionne-t-il en effleurant mon annulaire.

— Un tatouage.

— Il doit être récent pour que tu conserves un pansement aussi longtemps.

Observateur.

— Dernièrement, il s'est infecté.

Le tatouage censé m'aider à accepter mon passé qui s'infecte : un signe du destin, la prédiction d'un malheur ?

— Que représente-t-il ?

— Le chiffre 6.

Sébastien secoue sensiblement la tête en caressant mon visage.

— Ce chiffre a une symbolique particulière pour toi ?

— On peut dire ça.

— A-t-il un rapport avec les marques sur ton corps ?

Il les a vues. Je me raidis. Je suis bête. Comment aurait-il pu les rater sous les spots puissants de sa salle de bain ?

Un silence s'installe. Il n'insiste pas, pourtant je sais qu'il meurt d'envie d'avoir plus d'informations. Je me redresse contre mon oreiller en prenant soin de regarder dans la direction opposée à la sienne, instaurant inconsciemment une barrière physique entre nous. Je me décide à briser le silence pesant qui s'est installé dans la pièce.

— J'ai besoin de savoir que tu ne me jugeras pas.

Sébastien effleure ma peau du bout des doigts.

— Je n'aurai jamais la prétention de porter un jugement sur ta vie.

Je serre sa main contre ma joue.

— Peu de personnes connaissent cet événement de mon passé, soufflé-je la boule au ventre en remontant un peu plus la couette vers moi.

J'ai froid, anormalement froid.

— Depuis quatre ans maintenant, ma vie oscille entre hauts et

bas. J'ai traversé des périodes compliquées. Ma mère, ma tante, Ariel et le docteur Goesman m'ont toujours soutenue.

Je me fige. Mon esprit se laisse emporter par les lumières extérieures qui se réfléchissent dans la chambre. Je prends une profonde inspiration. Sébastien ressent la tension qui émane de mon corps. Pour me rassurer, il pose sa main sur la mienne.

— Dans une semaine, jour pour jour, cela fera quatre ans que je suis une sorte de miraculée... c'est ce que pensent les médecins et mon entourage proche qui, comme tu t'en doutes, est assez réduit.

Nerveusement, je fais craquer mon poignet qui grince au gré de mes envies depuis que Dan l'a démolì.

— Sébastien. Sois honnête avec moi. Est-ce que tu as lu le dossier ?

Il se redresse à son tour.

— Je te promets que non, m'assure-t-il en glissant une mèche de cheveux derrière mon oreille. Le dossier est dans l'un des tiroirs de mon bureau. Je peux le jeter immédiatement.

Je sens son regard sur moi, je n'ose pas le soutenir. J'ai la sensation d'être si fragile et si sensible à cet instant qu'il m'est impossible d'établir un contact visuel.

— Fais-moi la promesse que tu ne changeras pas de comportement et que tu ne divulgueras pas ce que je vais te confier. En soi, je n'ai pas honte de ce qui m'est arrivé, absolument pas, mais je n'ai pas envie que la terre entière soit mise au courant... même si elle s'en contrefiche. Ce que je ne souhaite surtout pas c'est que tu me prennes en pitié.

— Je te le promets, Chloé.

Mon corps se raidit un peu plus. Des promesses, on m'en a déjà fait qui n'ont pas été tenues. Mon regard se pose sur Sébastien et immédiatement la douceur de son visage me conforte dans l'idée de lui confier mon secret. Je comprends alors qu'il est grand temps d'évoluer, de ne plus tout rapporter à Dan. Je veux parler, mais n'y parviens pas. Je respire profondément, comme me l'a appris le docteur Goesman, puis ferme de nouveau les yeux. Mes muscles se relâchent. Ce n'est pas le calme absolu en moi, toutefois je sens peu à peu ma gorge se dénouer et les frissons sur ma peau s'estomper.

— 6, comme six coups de couteau.

Je sens Sébastien stupéfait à mes côtés qui réprime un spasme.

L'annonce est choquante, mais je décide de continuer.

— J'ai pris six coups de couteau par Daniel, mon ancien petit ami, qui un jour est entré chez moi – enfin, je lui ai ouvert la porte, je ne me doutais pas qu'il avait pris des stupéfiants et qu'en plus il était alcoolisé – accompagné d'un pote. Je pense qu'il a voulu me donner une leçon, mais il n'a jamais voulu l'avouer. Il avait perdu tout sens des réalités, il hurlait, il frappait contre les murs en m'accusant de voir d'autres garçons. Évidemment c'était faux. Il a commencé à me bousculer, ce qui avait l'air d'amuser son ami Jules. Je leur ai demandé de partir. Dan n'a pas apprécié et là il m'a poussée encore plus fort.

Mes mains tremblent et je sens les larmes qui s'agglutinent au bord de mes yeux.

— Tu n'es pas obligée de tout me raconter, tu sais.

— Si, j'y tiens. C'est le bon moment justement.

— OK. Rien de tout ce que tu me confieras ne sortira de cette chambre. Tu as besoin de parler, je suis là.

Sébastien entoure mes poignets de ses mains lisses. Je cesse de les faire craquer.

— Il n'arrivait plus à s'arrêter de frapper. Il m'a empoignée par les cheveux et traînée jusqu'à me faire tomber au sol. Là, il a saisi une chaise qu'il m'a cassée sur le dos, car j'ai juste eu le temps de me retourner un peu pour éviter de la recevoir sur le crâne. Je ne pouvais rien faire. Un mètre quatre-vingt-dix pour quatre-vingt-cinq kilos, je ne faisais pas le poids, encore moins une fois au sol. J'ai senti certains de mes os craquer sous ses mains, puis tout s'est enchaîné. Je ne sentais quasiment plus mon visage ni les autres parties de mon corps alors qu'il me cognait. J'avais bien conscience qu'à certains endroits du sang coulait, mais ça ne l'arrêtait pas. Et en vérité, je ne savais même pas si c'était le sien ou le mien ! Puis il y a eu le premier coup de couteau. D'où les cauchemars, la psy, mon traitement contre l'angoisse...

« Et puis il y a eu Mario. Mario Dante, le flic qui m'a prise en charge. Un peu comme un chevalier blanc. C'est le jeune inspecteur qui s'est occupé de mon cas il y a quatre ans. J'étais sa première affaire. J'étais le petit animal qu'il se devait de protéger, disait-il. Je ne suis pas d'accord avec cette image, mais c'est la seule personne devant laquelle je m'incline. Durant ma période de réadaptation, des

liens forts se sont créés entre ma mère, Mario et moi. C'est lui qui m'a sortie de mon lit d'hôpital pour la première fois et qui m'a forcée à me prendre en main, me mettant devant le fait accompli.

Je me laisse envahir par l'émotion, les mots se bloquent de nouveau au fond de ma gorge. Je tremble, mais je continue.

— Une fois sur mes deux jambes, Mario passait à l'appartement et nous apportait des pizzas et d'autres plats italiens que nous dégustions devant des polars durant des soirées entières. Encore maintenant, il lui arrive de passer à l'improviste prendre de mes nouvelles et venir discuter de tout et de rien, finis-je en esquissant un léger sourire empli de larmes.

Sébastien me prend dans ses bras comme une mère cajolerait son enfant. La chaleur de son corps réchauffe mon âme. Cela faisait tellement longtemps, tellement, que je n'avais pas réussi à raconter le moment le plus barbare de ma vie.

— J'ai l'impression qu'il est important que tu connaisses les événements marquants de ma vie pour être libre de faire tes choix en toute objectivité, lui dis-je une fois mon souffle repris. Si tu ne veux pas poursuivre ce début d'idylle, je comprendrai tout à fait.

— Ça ne me fera pas changer d'avis. Nous ferons les choses à ton rythme, Chloé. Plus personne ne te fera de mal.

Ces mots résonnent comme une promesse à mes oreilles.

Je finis par m'endormir d'épuisement et de tristesse. Lorsque je me réveille durant la nuit, Sébastien n'est plus là. Je finis par le retrouver, songeur, à l'étage en dessous, dans le noir, observant la tour Eiffel. Je m'avance doucement. Il se tourne vers moi et entoure mon visage de ses mains. Il m'embrasse tendrement, lentement, toujours les mains sur mes joues, puis enfouit son visage dans le creux de mon cou, m'enlaçant de ses bras protecteurs et me serrant très fort comme en répétition de sa promesse. Non, plus personne ne me fera de mal.

Chapitre 17

Déjà dix heures. La nuit a été paisible. Mon traitement y est pour quelque chose, le fait de me confier aussi. J'ai pris une gélule de plus pour être certaine de ne pas faire de mauvais rêve, je ne voulais pas déranger mon bel Apollon Junior durant son sommeil. Je préfère qu'il découvre mes phobies et le reste de mes problèmes au fil du temps. D'un seul bloc, la digestion serait difficile. En ouvrant les yeux, j'ai constaté qu'il n'était plus à mes côtés. J'imagine qu'un homme comme lui n'est pas amateur de grasses matinées et de journées cocooning à ne rien faire. Je farfouille vaguement dans la chambre dans l'espoir de retrouver mes vêtements. Une porte se trouve à l'opposé du lit, à l'autre bout de la pièce. Je l'ouvre et m'immisce dans une salle obscure et lorsque j'appuie sur l'interrupteur, c'est le Graal sous la lumière : un immense dressing. Je ne pensais pas qu'un homme, aussi riche soit-il, aimait posséder autant de vêtements et de paires de chaussures classées dans un ordre déterminé : godasses françaises sur un étage, godasses italiennes sur un autre. Costards, chemises, pulls, cravates, ceintures, gilets, jeans, pantalons de luxe... tout y est. Impressionnant, je me croirais sur mon lieu de travail. Choix tu veux, choix tu auras. Je ressors de là bredouille, n'ayant pour seuls habits qu'un tee-shirt et un kimono en dentelle posé sur une banquette.

— Bonjour, madame Chloé.

— Laure, bonjour. Je te le répète, tu peux simplement m'appeler par mon prénom.

— Je vais essayer, madame Chloé.

Je souris.

— Tenez, ce sont vos vêtements, ils sont propres. J'ai utilisé un assouplissant à la senteur la plus agréable, m'informe-t-elle avec une jovialité qui fait plaisir à voir.

— Tu es un ange.

— Ah ! Et votre petit-déjeuner est prêt ! m'indique-t-elle en s'éloignant.

Je me change puis descends en cuisine où l'on m'indique que c'est dans la salle à manger qu'un impressionnant petit-déjeuner m'attend. Lait, jus d'orange, thé, croissants, baguettes, pains briochés, beurre, confiture, cacao, fruits... je n'ai que l'embarras du choix, une véritable orgie alimentaire. Je m'installe, seule, à la table qui m'offre une vue imprenable sur Paris, et commence à déguster le repas préparé en mon honneur quand Sébastien fait irruption.

— Bonjour beauté, me murmure-t-il non sans déposer un léger baiser au creux de mon cou en s'installant sur le siège d'à côté. Tu as bien dormi ?

— Paisiblement. Et toi ?

— Ça a été.

J'ai passé la nuit blottie dans ses bras, il ne m'a pas lâchée. Mes confidences l'ont troublé. Je suppose que son besoin de me protéger va se développer, quoi que je dise et quoi que je fasse.

— Ton genou ?

— Mon genou va bien.

— Et ta tête ?

— Sébastien, mon corps entier va bien. J'ai encore de petites douleurs, rien de plus normal. Rassuré ?

— Non.

Alors qu'il scrute l'horizon, soucieux, je me permets de déposer de doux baisers au coin de ses lèvres.

— Je n'aurais jamais dû te raconter ce qui m'est arrivé.

— Je t'arrête tout de suite. D'une manière ou d'une autre, je l'aurais appris. T'approche-t-il encore ?

— Pas depuis quatre ans. Il a l'interdiction du juge de me contacter. Il fait partie de mon passé. Enfin, j'y travaille. Si cela ne te dérange pas, je préférerais qu'on évite d'aborder ce sujet de bon matin.

— Oui bien sûr, je comprends, répond-il tendrement. Raconte-moi, qu'as-tu prévu aujourd'hui ?

— Je vais passer un peu de temps avec ma mère et Ariel. C'est notre rituel du samedi. Nous essayons de le respecter toutes les semaines, selon les disponibilités de chacune. Et toi ?

— Je dois retrouver mon père au bureau. Nous devons affûter notre stratégie concernant un dossier sensible.

Sébastien avale son café d'une seule traite.

— Réserve-moi le 15 décembre au soir, annonce-t-il en se levant.

Il se réjouit de voir mes grands yeux s'écarquiller. Il ne va donc pas me jeter après notre première nuit ensemble. Visiblement, je ne suis pas le simple coup d'un soir. De mon côté, je vais en faire de même et lui laisser une chance.

— Nous irons ensemble au gala de charité annuel organisé conjointement par l'association Le Cancer du sein et la Fondation Gaune.

La première partie de sa phrase me remplit de joie, nous. Lui et moi, nous. Un duo, un couple. Nous deux et personne d'autre. Pas de cinquième roue du carrosse ni de triangle amoureux. Ravie, je souris de toutes mes dents avant de déchanter. La connexion neuronale se poursuit et la seconde partie de sa phrase parvient à mon cerveau. Non, non, non. Je n'y serai pas à ma place. Lors des réunions du personnel, je me sens déjà toute penaude alors à un gala, je me liquéfierais sur place.

— Ce n'est pas que je ne veuille pas que l'on me voie à ton bras, mais...

— ... tu n'auras qu'à venir accompagnée de ta mère ou d'Ariel. Voire les deux si tu veux, pourquoi pas ?

— Je ne suis sortie avec personne de façon sérieuse ces dernières années et, ce n'est pas contre toi, j'ai besoin de prendre mon temps, d'y aller à mon rythme. J'en serais enchantée, mais il est trop tôt. Et puis je ne veux pas que mes collègues, qui sont tes salariés, apprennent que je couche avec le patron, ils risqueraient de me traiter différemment. Tu comprends ?

— C'est ton choix, rétorque-t-il évasif.

— Si dans plusieurs semaines nous nous fréquentons encore...

— Nous nous « fréquentons » ? Nous ne faisons que nous fréquenter, selon toi ?

« Rame, Chloé, rame », clame la voix intérieure dans ma tête.

— Sébastien, écoute-moi. Il y a des centaines de femmes qui rêvent d'être avec toi. Je suis solitaire, je n'ai pas les mêmes manières que toi, sans oublier le milieu social modeste auquel j'appartiens. J'achète mes vêtements dans des boutiques que tu ne connais pas et je ne mange pas de fruits frais à chaque repas. Je suis un clown triste, rien à voir avec ton tempérament.

— Tu ne vois que de l'extravagance et de l'opulence en moi ? Tu

mélanges tout, Chloé.

— Non, pas du tout !

— Pourtant, c'est ce que tu viens d'insinuer. Encore une fois. Qu'est-ce que ta classe sociale vient faire dans l'histoire ?

— Je t'assure que non, je sais ce que je dis. Le problème se situe à mon niveau, je... enfin non, ce n'est pas un problème, c'est comme ça, c'est tout. Je ne comprends pas que tu me portes autant d'intérêt, Sébastien, lui assuré-je en cherchant à échapper à son regard. Regarde autour de toi. Franchement, tu es habitué à tout cela, pas moi. Tu vis dans l'opulence, tu...

— Arrête, Chloé. Ne ramène pas tout au matériel. Je t'ai vue et j'ai su que je voulais être avec toi. Ton visage, ton corps, ton sale caractère et ta façon d'être, c'est un tout qui me plaît. C'est un ensemble Chloé. Je sais ce que je veux. Et je sais ce que je ne veux pas. Nous nous découvrons depuis plusieurs mois maintenant et j'ai envie d'officialiser notre relation.

Il passe sa main dans mes cheveux, son geste me donne le courage de le regarder de nouveau droit dans les yeux, sans ciller.

— Si je dois aller chercher la lune pour toi ou décrocher des étoiles pour ton bon plaisir... je le ferai. Je ne veux pas seulement te fréquenter, je te veux toute à moi.

— Moi aussi, je décrocherai la lune pour toi, Sébastien. Mais je suis devenue un être sombre. La lune ne m'intéresse pas et parfois je préférerais que l'on m'offre un trou noir, concédé-je avec humour.

Un humour qui ne fait rire que moi.

Amaury me raccompagne à mon appartement. Durant le trajet je repense à la conversation que nous avons eue avec Apollon Junior. Sans doute me suis-je mal exprimée. Je ne cherche pas à le vexer, il est ce qu'il est, je suis ce que je suis. Je ne veux pas qu'il s' imagine que je fais une fixette sur l'argent qu'il a et que je n'ai pas. C'est beaucoup plus compliqué. Les différences d'éducation, de points de vue, de métiers sont à prendre en compte dans un couple. Serons-nous sur la même longueur d'onde ? Et si nous sommes sur cette même longueur d'onde, serai-je prête à faire certaines concessions ? Je pointe du doigt consciemment et parfois inconsciemment sa condition, mais, en réalité, n'est-ce pas une tactique pour le dissuader de m'apprécier et peut-être un jour de m'aimer ? Je reporte mes craintes sur lui. Des

craintes sans fondement au vu de l'attention et de la bienveillance qu'il me porte. Il souhaite réellement que notre relation fonctionne. Je souris à cette idée, car moi aussi j'espère la même chose.

En passant le pas de la porte, je suis prise à partie par ma mère en pétard, vêtue d'un tablier de cuisine taché – madame s'est battue avec des tomates. La cuisine et elle ne font pas bon ménage, pourtant elle s'obstine à passer derrière les fourneaux pour la plus grande souffrance de mes papilles.

— Tu n'avais pas ordre du médecin de rester bien sagement à la maison ? s'emporte-t-elle en agitant sa cuillère en bois devant mon visage.

— Maman, mon genou souffre d'une petite blessure qui ne mérite pas trois semaines d'arrêt. Il n'est pas cassé, encore moins fracturé. J'ai besoin de bouger, pas de tourner en rond ici.

— Et la douleur liée à ton état ?

— La douleur et moi c'est une longue histoire d'amour. Je gère. Il en faut plus pour me terrasser, ce n'est pas à toi que je vais l'apprendre.

Elle fulmine.

— Comment puis-je te prendre au sérieux avec de la crème sur le bout du nez ?

— Oh, ne fais pas d'humour, peste-t-elle en s'essuyant le visage. J'ai dû appeler la moitié de ton répertoire pendant mon service hier. Je ne suis pas d'accord !

— Et puis tu as contacté Sébastien.

— J'étais inquiète ! Ma fille blessée qui se balade je ne sais trop où dans Paris. Tu imagines ma frayeur ? Tu aurais pu faire un malaise ou avoir un accident !

— Maman, je n'ai plus quinze ans, mais vingt-trois. Tu exagères. Et toi, la seule solution que tu trouves, c'est d'appeler Sébastien, mon supérieur hiérarchique, mon boss, mon patron. Le directeur général !

— Chloé ! Je n'ai pas appelé Sébastien, j'ai appelé l'entreprise. Dès que j'ai prononcé ton nom, j'ai été mise en relation avec lui ! Et ne change pas de sujet, s'il te plaît. Tu as été un poussin désobéissant !

— Pitié, maman, arrête avec ça !

J'aperçois Ariel, morte de rire dans l'embrasement de la porte de la salle à manger. De guerre lasse, je me force à garder mon sérieux.

Finalement, comment ne pas sourire dans pareille situation ? Entre les morceaux de légumes dans ses cheveux et les poussins à tout-va, ma mère est un sketch à elle seule.

— Je vais t'accrocher une chaîne à la cheville pour que tu ne bouges plus.

Furibonde, elle fait les cent pas devant moi. Je la sens hésiter entre me prendre dans ses bras, moi la chair de sa chair, ou continuer de me gronder en espérant que pour une fois je retienne la leçon.

— Oh, braille-t-elle en se jetant sur moi. Comprends-moi, j'ai failli te perdre une fois, je ne veux pas revivre cela.

Elle me garde dans ses bras, me serrant si fort contre elle que j'en ai le souffle coupé. Elle passe son temps à s'inquiéter pour moi. Ce pourrait être mignon chez n'importe qui d'autre, mais pour moi c'est aussi oppressant. Je ne peux la blâmer, il n'y a rien de plus normal qu'une mère s'inquiétant pour son enfant surtout avec un caractère comme le mien, qui tient plus du démon que de la jeune femme modèle. L'épisode avec Dan reste un traumatisme qu'elle s'évertue à dépasser. J'entends et je comprends ses craintes, le passé la hante encore. À sa place, je réagis de la même manière. Inévitablement, ma mère a été un dommage collatéral. Après l'agression, nous n'étions plus les mêmes, tout a basculé, notre monde a été chamboulé. J'ai changé. La transition fut brutale, la réalité violente pour ma mère qui s'évertue depuis plusieurs années à faire le deuil de l'enfant que j'étais. Je sais qu'elle a encore besoin de temps pour assimiler ces changements.

Ariel, toujours à la recherche de tendresse, se joint à nous pour une session de câlin collectif. Leurs deux parfums qui s'entremêlent et m'enveloppent dans un instant de grâce m'apaisent : ces femmes sont essentielles à mon bien-être, je sais, mais savoir qu'elles se font du souci pour moi me fait culpabiliser. J'agis et ensuite je réfléchis. Mais c'est ce dont j'ai besoin.

— Maintenant que tu es là, nous pouvons passer à table.

— C'est poulet frites ce midi, poursuit Ariel. Les légumes n'ont pas résisté à ta mère.

— Tu vas tout nous raconter.

Si on oublie le moment embarrassant où ma mère a donné des conseils relativement personnels à « Ariel SOS cul en détresse », le

repas se termine relativement bien. Une chose en entraînant une autre, la conversation en vient naturellement à moi. Enfin, quand je dis naturellement, il faut plutôt y voir un acte délibéré de la part de ma mère et d'Ariel pour m'extirper des informations sur ma relation avec Sébastien.

— Comme ça tu as dormi chez Apollon Junior ? me questionne Ariel. Apollon Junior, le nom de code de Sébastien, ajoute-t-elle en voyant l'air perplexe de ma mère.

— D'accord. Et juste pour savoir, il y a eu...

— Maman !

— Je me renseigne ! J'espère que vous vous êtes protégés...

— Stop.

— Elle a le droit de savoir, renchérit Ariel, affichant un léger sourire en coin. Elle s'inquiète.

— Je ne vais pas aborder ce sujet avec toi. Rappelle-toi mon âge.

— J'ai eu vingt-trois ans bien avant toi. Je l'ai vu dans la salle d'attente de l'hôpital. Il est très beau et très attaché à toi. Mon sixième sens me trompe rarement ! Qui résisterait à son charme et à ses yeux azur ? Tu as passé la nuit chez lui, donc j'en déduis que...

— S'il te plaît, n'en déduis rien.

Ariel et ma mère ne peuvent s'empêcher de ricaner en me voyant confuse sur ma chaise.

Mon regard passe frénétiquement de l'une à l'autre.

— Vous savez quoi ? La discussion s'arrête là.

Les deux femmes s'esclaffent en me charriant.

— Maman, je peux parler de tout avec toi, sauf de ce qui relève de la sphère intime. Tu le comprends, ça, tout de même ?

Assaillie par leurs questions d'ordre privé, je pose ma serviette dans mon assiette vide et détourne le sujet de la conversation.

— En passant, vous êtes toutes les deux conviées à un gala de charité le 15 décembre.

— Par qui ?

— Sébastien.

— Ce sera l'occasion de discuter avec lui et d'être sûre de ses intentions, précise ma mère.

— Je vais pouvoir ressortir ma robe de soirée « attrape-mec », balance Ariel.

— Je te rappelle que tu es en couple.

— Il n'y a pas de mal à se faire du bien avec un gentil garçon, stipule ma mère.

Ariel acquiesce. Asticotée par leur comportement d'adolescentes en rut, je quitte la table sous leurs gloussements intempestifs. Je suis vite rejointe par ma rousse incendiaire préférée avare de potins.

— Le lapin a-t-il croqué sa carotte ?

— Pierrot et ses codes étranges ont déteint sur toi, Ariel.

— C'était comment ? C'était l'extase ? Bon ? Satisfaisant ? Nul ?

— La curiosité est un vilain défaut, combien de fois vais-je devoir te le répéter ?

— S'il y a bien une chose qui ne changera pas, c'est ma curiosité. Vu que personne ne butine ma fleur, je vis le sexe par procuration à travers toi. Allez, raconte !

Je pose l'éponge pleine de mousse dans le lavabo. Après un court moment de réflexion, je me confie, tout sourire.

— Il a été doux et sauvage à la fois. Très attentif à mes envies...

— Il a une touffe ?

— Ariel ! m'exclamé-je faussement outrée.

— Je veux juste savoir si le bas est aussi canon que le haut. Grosse queue ? Ça en a tout l'air. Queue de taille moyenne ? Non, il a l'air d'en avoir une grosse. Une grosse queue, un cul bombé. Au moins quand il te démonte, tu sais à quoi t'accrocher.

— La nature a été généreuse avec lui.

— Grosse queue donc... touffe ?

Je soupire.

— Touffe entretenue.

Ariel, victorieuse, me lance de l'eau au visage.

— Orgasme ? Double orgasme ?

— Désolée de te décevoir, aucun orgasme, mais beaucoup de plaisir.

— Ça ne fonctionne pas à chaque fois.

J'ai approuvé. L'orgasme n'est pas un bouton sur lequel on appuie sur commande. Parfois, il faut un peu de temps et j'offrirai à mon partenaire le temps nécessaire pour m'apprivoiser et me faire grimper aux rideaux.

— Et tu lui as fait un truc de dominatrice ? Il a des penchants...

Je lâche subitement l'assiette que j'ai entre les mains.

— Chut ! Ma mère n'est pas loin !

— Elle est sourde, elle n'est plus toute jeune.

— Ah ah ! Tu es vraiment prête à dire n'importe quoi pour tout savoir. Je lui ai vaguement parlé de Dan. Il m'a aussi posé des questions sur le pansement qui recouvrait mon tatouage. Je me suis sentie obligée d'être franche avec lui. En fait il voit tout. Il sent tout. Il est... très fin.

— Tu lui as raconté, bonne décision. Et pour le reste ?

— Il n'a pas besoin d'en savoir plus.

— Il a l'air compréhensif tout de même. Il pourrait faire la part des choses, j'en suis certaine, affirme Ariel.

— Je préfère ne pas tenter le diable pour le moment.

— Tu as raison, j'imagine sa tête... Sa réaction pourrait ne pas être celle que tu attends. Bon, dans un premier temps, la pilule sera peut-être dure à digérer. Savoir que la femme qu'on fréquente a eu une période de maîtresse dominatrice, penser à toi avec un martinet, les matos en latex et des ceintures en cuir...

En pleine réflexion, Ariel s'immobilise.

— En fait, tu as raison, garde le silence. Imagine qu'il côtoie certains de tes disciplinés pour les affaires ?

La grimace sur mon visage en dit long sur les pensées qui me viennent à l'esprit. L'idée m'est insupportable. Au bout de quelques secondes, l'air coquin, Ariel m'avoue :

— Un jour moi aussi j'aimerais piétiner un mec avec des talons aiguilles de quinze centimètres et l'entendre jouir en répétant « c'est moi qui commande, bébé ! ».

— Ah ! Le cliché ! Franchement, Ariel... J'ai du mal à t'imaginer.

— Étrange d'aimer ressentir de la douleur pour trouver son plaisir, ajoute-t-elle. Imagine que tous tes trucs de cul reviennent aux oreilles de Sébastien.

— Arrête. Paris est immense. Et sincèrement, entre nous, peu de chances qu'il l'apprenne.

Est-ce que je crois vraiment à ce que je dis, là ? Non, Chloé, tu positives !

— Ariel, si c'était le cas je serais vraiment la fille la plus malchanceuse que cette terre ait jamais connue. D'abord c'est du passé, une période de ma vie où j'avais besoin d'extérioriser mes sentiments d'une manière particulière, j'en conviens, mais ça ne regarde que moi. Ce n'est plus le cas aujourd'hui. Ce fut un bon

compromis pour reprendre le dessus.

— Je l'espère, conclut Ariel en essuyant la vaisselle.

Chapitre 18

En fin de journée, nous avons enfin fini de décorer le sapin du salon avec ma mère. Cette année, nous avons choisi les couleurs or et argent. Le mélange est de bon goût. Nous sommes loin de l'immense sapin qui se trouve dans le salon de Sébastien ou encore chez Ariel, mais il fait son petit effet. Et durant l'après-midi, j'ai échangé par message avec Eugénie qui, en bonne collègue de travail, a pris de mes nouvelles ainsi que Maxime qui m'a envoyé un SMS. Absolument pas rancunier alors que je l'ai savamment envoyé balader lors de notre dernière sortie en boîte de nuit et que je ne l'avais pas recontacté depuis.

Pourrait-on se voir demain dans la journée afin de discuter ?

Signé Adriana accessoirement la copine de Sébastien.

Le message s'affiche comme s'il clignotait sous mes yeux. Outre les questions de base telles que « Comment a-t-elle obtenu mon numéro ? » ou « Que me veut-elle ? », mon étonnement est à son comble en lisant ceci. Je commence à penser qu'en plus d'être aussi collante que son fond de teint, elle est ineffaçable de la vie d'Apollon Junior. Un peu comme les résidus d'un mascara waterproof : on frotte encore et encore à s'en abîmer les yeux sans pour autant obtenir le résultat escompté.

Je décide de ne pas répondre au message d'Adriana, préférant y réfléchir et demander conseil à Ariel qui m'a suggéré de ne pas y prêter attention non plus, mais de tout de même en avertir Sébastien. Ce que je finis par faire. Je l'appelle, pour finalement raccrocher à la première sonnerie. Je ne vais pas l'embêter avec des idioties pareilles.

Plus tard dans la soirée, Adriana me contacte de nouveau.

Il est nécessaire que nous discussions pour mettre les points sur les i.

Adriana.

Rien que ça. Merde alors, oublie-moi, Adriana, je n'ai ni l'envie ni

le temps de converser avec toi. Sans réponse de ma part et sans nouvelle tentative de la sienne, je m'installe aux côtés de ma mère qui bouquine allongée sur le canapé du salon.

Je suis en bas de chez toi.

Adriana.

J'hallucine, le monstre au sac Lancel n'a pas déposé les armes, entêtée ! Je m'empresse de me couvrir pour descendre en bas de l'immeuble, prétextant qu'une collègue de travail m'a apporté des documents pour poursuivre la rédaction de mon mémoire.

M'apercevant, Adriana sort de sa décapotable. Manque de chance pour elle, avec ce temps il lui est impossible de se promener les cheveux au vent dans sa voiture de poupée.

— Vous ne comprenez pas ce que signifie l'absence de réaction d'un interlocuteur ? Lui demandé-je, préférant être la première à attaquer.

— J'avais besoin de te parler.

— Ah ! Nous nous tutoyons ?

— Pourquoi en serait-il autrement ? Nous partageons le même homme, non ? répond-elle, désobligeante.

— Première nouvelle. Depuis quand ?

Le simple fait de la voir m'exaspère plus que tout. Son air prétentieux m'irrite et sa façon d'être me rebute au plus haut point.

Je fais demi-tour quand Adriana s'accroche à moi.

— Sébastien est l'homme de ma vie. Je fonderai une famille avec lui.

— Une relation marche dans les deux sens et en l'occurrence, renseigne-toi, de son côté votre relation est enterrée et oubliée. Je t'encourage à tourner la page et à trouver un nouveau géniteur multimillionnaire pour tes futurs enfants.

— Je pense que tu ne m'as pas comprise, Chloé.

— Au contraire. Enlève immédiatement ta main de mon bras, sinon je peux t'assurer que tu risques de faire connaissance avec la mienne plus vite que prévu.

Elle me lâche dans un mouvement brusque.

— Tu n'as rien pour toi à part ta beauté, et encore elle est subjective ! Tu es une fille quelconque, qui vit dans un endroit quelconque. Tu n'as pas fait de grande école et tu n'as aucune

éducation, lance-t-elle assassine.

— Et tu crois sincèrement que c'est en me sortant ce genre de connerie que tu vas faire ta vie avec Sébastien ? Tu te trouves bien éduquée ? Une femme avec un soupçon d'ego et d'éducation tournerait la page, Adriana. Le harcèlement ne fait pas partie des matières enseignées dans les grandes écoles, me semble-t-il. Une personne bien éduquée comprendrait que le mot non ne signifie pas oui ou peut-être. Une personne bien éduquée ne se rabaisserait pas à ce que tu es en train de faire. Et pour finir, une personne bien éduquée n'aurait pas garé sa voiture sur une place réservée aux personnes handicapées. Je continue ou c'est assez ?

— Tu te crois maligne ?

— Pitié, Adriana, cette conversation n'a pas lieu d'être. Tu n'as aucun argument valable, c'est ridicule.

— Au contraire. Je te demande de laisser Sébastien.

— Sinon quoi ? Ce genre d'initiative est tout bonnement pathétique ! Sébastien est assez grand pour dire ce qu'il veut et ne veut pas. Je n'ai rien à voir dans votre histoire.

— Tu es une femme stupide, Chloé.

— Venant de la personne qui n'a sûrement pas inventé la machine à faire les glaçons, cette remarque est déplacée. Ton temps de parole est dépassé. Adieu, Adriana.

Adriana me pousse violemment contre la porte.

— Je l'aime ! Je n'abandonnerai pas, tu es prévenue !

Ses paroles sonnent comme des menaces auxquelles je ne prête pas attention. Stupéfaite par son agressivité soudaine, je rentre dans l'appartement sous le regard curieux de ma mère.

— Tout va bien ? Où sont les documents pour ton mémoire ?

Je ne prends pas le temps de répondre et m'enferme dans ma chambre. Le monstre au sac Lancel a dépassé les limites. Et moi, je n'ai pas réagi. Je l'ai mollement défié. Je m'auto-claque. De quel droit s'est-elle permis de me toucher ? Je connaissais le concept de la rivalité entre femmes au travail, mais la rivalité amoureuse est une grande première. Prise d'une soudaine illumination, je me change. Je troque mes vêtements d'intérieur pour une robe noire moulante. J'enfile mes chaussures, remets mon attelle et ressors plus déterminée que jamais. On ne me provoque pas impunément.

— Tu as besoin de la voiture, demain ?

— Non, je serai avec Lucie.

— Dans ce cas, je la prends.

J'embrasse ma mère, attrape les clés du véhicule posées sur la tablette de l'entrée et quitte l'appartement sans donner plus d'explications. Après hésitation, la tête brûlée que je suis garde son attelle souple pour conduire, en priant pour ne pas être interceptée par la police. Si je parviens à me promener un peu partout dans Paris, je peux bien appuyer de temps à autre sur une pédale sans grandes difficultés.

Décidée, je roule jusqu'à chez Sébastien, grillant au passage deux feux orange. Le veilleur de nuit me reconnaît et m'autorise l'accès au parking. Je cherche le foutu badge dans mon sac. Sans lui, impossible de dépasser l'étape du rez-de-chaussée. Je le trouve enfin et monte jusqu'au sixième étage, m'engouffre dans le vestibule puis pénètre dans l'appartement. Il y fait sombre. Les lumières du hall s'allument. Sébastien sort du salon. Une sensation particulière me dévore, celle de la nana qui ne veut plus rien lâcher. Je suis totalement désinhibée. J'abandonne mon sac au sol et retire mon trench qui atterrit sur le parquet. Du bout de la pièce, Sébastien m'observe les mains dans les poches. Le sourire satisfait qu'il affiche me laisse penser que mon initiative de débarquer à l'improviste lui plaît. S'il est étonné, il n'en laisse rien paraître. Je m'avance devant les escaliers et dégrafe ma robe qui glisse le long de mon corps. Se dévoile à lui un ensemble de lingerie terriblement sexy. De là où il se trouve, Sébastien n'a d'yeux que pour moi. Se débarrassant de son pull, il s'approche, captivé par le spectacle que je lui offre. Enjôleuse, je monte les marches de l'escalier au fur et à mesure d'un effeuillage des plus sensuels puis finis par ôter mes chaussures. Jetant quelques coups d'œil par-dessus mon épaule je me dirige vers sa chambre, dans l'obscurité. Il me rejoint et, seulement éclairé par la lumière du hall plus bas, je devine qu'il retire sa ceinture. Le bruit de sa boucle qui cogne sur le parquet accentue mon désir. Adossée contre la porte, le froid dans mon dos ne fait qu'amplifier mon excitation. Je le contemple un long moment, effleurant de mes doigts fins la commode qui crisse sous mes ongles, près du lit. Délicatement, je retire mes boucles d'oreilles puis mes bracelets. Je fais durer le plaisir, la tension monte d'un cran. J'ôte doucement mon attelle puis me redresse tout en passant ma langue sur

mes lèvres, le voyant s'approcher un peu plus.

Sébastien serre les poings. Il me désire. Je le sais, je le vois. Me détachant les cheveux avec sensualité, je m'avance enfin vers lui et le saisis par la nuque pour l'embrasser férocement. Sa douce haleine mentholée me donne envie de découvrir chaque partie de sa bouche. Nos lèvres s'entremêlent, nos langues valsent au contact l'une de l'autre. Bouillant, Sébastien me porte jusqu'à son lit. Il s'apprête à déboutonner son pantalon quand je passe mes mains derrière son dos pour l'attirer contre moi. Ma main gauche se promène sur son corps tandis que de la droite je presse son sexe qui durcit un peu plus sous mes mouvements. Pressée de le sentir en moi, je déboutonne son jean puis enfouis ma main sous son boxer au plus près de son gland. Quelques gouttes s'en échappent et c'est avec une satisfaction non dissimulée que je les savoure. Emporté par mon désir flagrant et mon élan buccal, Sébastien se fait plus fougueux, je vibre sous ses doigts. Je me délecte de ce moment de volupté durant lequel ses mains malaxent mes seins. Une sensation incroyable prend le contrôle de mon corps, une sensation de bien-être et de non-gêne. Je m'empare de ses doigts et, comme la dernière fois, les place à l'endroit exact qui me fait frémir de plaisir. Cet homme est assurément très gourmand. Autant que moi. Pendant qu'il retire son jean qui tient seul sur ses hanches, je me redresse à mon tour et tourne autour de lui, effleurant sa peau que je trouve si douce. Placée derrière lui, je ne peux m'empêcher de presser une nouvelle fois son sexe entre mes doigts. Le simple fait de toucher sa virile masculinité m'arrache un gémissement.

— Tout l'effet que tu me fais, susurré-je, en passant sa main entre mes jambes humides.

Il s'immobilise tandis que son doigt s'enfonce en moi. Suavement, je geins, prononçant son prénom à plusieurs reprises.

— Viens en moi, murmuré-je en passant ma langue sur sa barbe.

Il me fait basculer sur le lit. Pendant que ses lèvres explorent mon cou d'une manière fort agréable, il dégrafe mon soutien-gorge et libère ma poitrine si réceptive à ses caresses. Avec agilité, Sébastien nous débarrasse de nos sous-vêtements. Sans me quitter du regard, il enfile un préservatif et me grimpe littéralement dessus. Nos corps se frôlent avec vivacité l'un à l'autre, avant qu'il ne s'introduise en moi. Il enroule mes cheveux autour de sa main et me pilonne vigoureusement. Mes doigts s'enfoncent dans sa chair à laquelle je

m'agrippe. Mes gémissements qui gagnent en intensité augmentent ses ardeurs, je suis ballottée.

Sébastien me retourne et me pénètre de nouveau. Il s'appuie sur une main et cale la seconde entre mes seins pendant qu'il couvre le creux de ma nuque de baisers. Il a dû comprendre que cette zone était l'une des plus érogènes chez moi. Les pointes de mes pieds se tendent, ma respiration s'accélère. Des spasmes me gagnent. L'espace de plusieurs secondes, je ne bouge plus. Le plaisir qui me traverse est affreusement délicieux. Les mouvements à la fois lascifs et sauvages de son corps contre le mien continuent jusqu'à ce qu'il jouisse dans un grognement bestial. S'affaissant sur mon corps, Sébastien retrouve ses esprits. Son cœur qui bat la chamade cogne contre mon dos. Mon Apollon Junior se retire et se couche sur le lit. Épuisée, je m'installe à ses côtés posant ma tête sur son torse imberbe. Il reprend des forces. La nuit va être longue.

Chapitre 19

La semaine la plus ennuyeuse de toute ma vie vient de s'écouler. Ariel a travaillé tout comme le reste de mes amies ainsi que ma mère. Sébastien était en déplacement à New York. Les premiers jours, je me suis contentée de traîner en pyjama à la maison – bordel, ma féminité me manque – avec ma patte folle. Parfois, elle me lançait, d'autres fois plus rien. J'ai eu l'occasion de sortir me promener dans les musées parisiens, activité qui m'a très vite lassée. Les statues et les tableaux c'est sympa, pour ce qui est de l'interaction nous repasserons. La solitude non désirée est déprimante. La frustration due à l'isolement l'est tout autant. Bavarder avec le chat du voisin est ennuyeux. J'ai bien essayé de trouver une tenue pour la soirée de gala, mais même ça je n'y suis pas arrivée. Bon, OK, si. Je ne comptais pas m'y rendre en jean baskets non plus. J'ai fini par me rabattre sur une robe qui, je l'espère, ne fera pas trop tache dans ce milieu mondain.

Avachie sur le canapé, je joue ou plutôt me fracasse l'esprit et les mains avec mon Rubik's Cube – merci Ariel –, seule chose qui réussit à retenir mon attention plus d'une demi-heure. Alors que ma réflexion intellectuelle est à son zénith, mes neurones en pleine ébullition sont dérangés par les vibrations de mon téléphone. Je décroche. Personne ne répond. Saletés de télévendeurs. J'ai l'habitude. Cela fait plus d'un mois que je reçois des appels anonymes passés par un interlocuteur prostré dans le silence. Je suis certaine qu'Adriana est l'auteur de ces coups de fil mystérieux. Si elle tente de m'intimider, c'est raté. Le profil de la blonde au gabarit de moustique ne me fait pas frémir le moins du monde.

Descendant récupérer le courrier, je tombe sur un livreur qui attend devant la porte d'entrée de la résidence.

— Bonjour, j'ai une livraison pour Chloé Cage, elle ne répond pas. Vous la connaissez ?

— Elle est devant vous.

— OK, veuillez signer à cet endroit, dit-il l'air las en me tendant

son terminal de livraison.

Le pauvre homme semble au bout de sa vie. Je signe. Il récupère sa tablette et me montre une longue housse de vêtement ainsi qu'une boîte énorme comme je les aime. Il me suit jusqu'au deuxième étage, pose le tout sur la table du salon comme je le lui indique puis s'en va en marmonnant je ne sais quoi à propos de la journée de travail qui l'attend.

« Elle est faite pour toi », puis-je lire sur le SMS que je reçois de Sébastien au même instant. J'ouvre la housse et découvre une splendide robe de créateur aux tons or. Une robe à faire pâlir les aficionados de la mode, à un prix certainement indécent qui m'aurait demandé plus d'un an de salaire pour pouvoir me l'offrir. Le carton recèle d'autres surprises. J'y trouve un petit écrin contenant de longues boucles d'oreilles en or, serties de diamants. La deuxième boîte renferme une paire de chaussures beiges à bout ouvert. Dubitative, je m'assois sur une chaise.

« Je ne peux pas accepter de tels cadeaux », envoyé-je à Sébastien. Admirative, je contemple ces articles que je vends chaque jour à des gens fortunés. J'ose à peine les toucher par peur de les abîmer. Je suis quasiment sûre qu'en revendant le tout, je pourrais me payer une voiture neuve et financer la fin de mes études. Conclusion, c'est trop. Je suis ramenée à la dure réalité d'une vie bien trop modeste lorsque quelqu'un frappe à ma porte.

— Tu ne peux pas accepter mes présents ?

— Sébastien !

Je lui saute au cou avant de me ressaisir.

— Je ne peux pas. C'est magnifique, mais c'est trop.

— Il va falloir t'y habituer.

— Je peux t'offrir quelque chose ? Boisson, nourriture ?

— Un verre d'eau, s'il te plaît.

— De l'eau en bouteille pour monsieur, lui souligné-je en haussant les sourcils, amusée.

— Ton beau visage m'a manqué, dit-il en saisissant mon menton.

Je suis attendrie par ces paroles, mais n'arrive pas à lui répondre. Il attend beaucoup de moi. Je crains de ne pouvoir satisfaire ses attentes, de ne pas réussir à le combler. Il m'a manqué. Le lui avouer ne serait-il pas une preuve de faiblesse ? Comprendra-t-il qu'il commence à prendre de l'importance dans ma vie ? Finira-t-il par en

jouer plus tard ? Je ne suis pas prête à prendre le risque. Laisser le temps au temps doit être ma devise. Je continuerai peut-être à m'ouvrir émotionnellement à lui s'il continue à me prouver qu'il tient réellement à moi.

— Parle-moi de New York. C'était bien ? lui demandé-je, surexcitée, en lui tendant son verre.

— J'étais là-bas pour les affaires essentiellement. Cela n'enlève rien au charme de la Grosse Pomme. C'est une ville moderne et dynamique que j'apprécie. Je m'y sens à ma place comme lorsque je me trouve à Londres ou à Paris.

— J' imagine que ce doit être beau avec des gratte-ciel à perte de vue. Les célèbres taxis jaunes et les vendeurs de hot dogs ! Tu en as déjà acheté dans la rue comme dans les séries américaines ?

— Tu as des étoiles plein les yeux, ma belle.

— Je me fais des scénarios et des films. Ne dis rien, je dois avoir l'air pitoyable, indiqué-je, en me réinstallant correctement sur le canapé.

— Pas du tout. Je ne te pensais pas aussi rêveuse.

— Il y a tellement de choses que tu ne sais pas à mon sujet.

Sébastien s'immobilise, les yeux plissés.

— Je te fais une proposition. Tu es libre de l'accepter ou de la décliner.

— Développe.

Il s'approche, secouant son index sous mon nez.

— Si tu obtiens ton master en juin prochain, je t'offrirai le voyage de ton choix. Destination, durée, tu décideras.

Ma petite voix intérieure frétille. Je ne réussis pas à cacher mon enthousiasme. Je serais bête de balayer sa proposition d'un revers de la main. Le voyage de mon choix ? Je me vois déjà sous la chaleur des tropiques, portant un bikini rikiki et des lunettes de soleil trop grosses pour mon visage. Ou bien à Londres, dans un authentique pub anglais, bière en main, où je serais entourée de petits lutins agités entamant un hymne à ma gloire. Je m'y vois déjà.

— Tu es sérieux ?

— On ne peut plus sérieux.

— En temps normal, j'aurai décliné ton offre.

— Je sais. Tu vas donc tout faire pour mériter ce voyage en ma compagnie.

— Oui !

N'arrivant plus à me contenir, je lui saute au cou. Pas peu fier de l'effet de sa proposition, Sébastien sourit ostensiblement.

— J'ai hâte de te voir dans ta nouvelle tenue. Je dois te laisser, ma beauté.

— Déjà ?

Je papillonne tristement des yeux.

— Nous aurons tout le temps de nous voir demain soir au gala.

J'affiche une moue exagérément triste en espérant le faire changer d'avis, il ne cède pas. Je reprends mon Rubik's Cube là où je l'avais arrêté, la grande éclate.

Ce n'est qu'au petit matin que j'émerge sur le canapé. Le satané samedi 15 décembre vient de pointer le bout de son nez et une journée fort sportive m'attend. Je vois ma mère s'agiter aux quatre coins de l'appartement pour se préparer. Nous sommes invitées pour dix-neuf heures et pourtant à onze heures du matin je l'entends cavalier dans tous les sens. Vers midi, elle décide de sortir et ne réapparaît qu'à quatorze heures après s'être octroyé un soin du visage et un passage chez le coiffeur afin d'être parfaite pour la soirée.

J'imagine qu'Ariel doit être dans le même état chez elle, en pleine hystérie. Toujours installée sur le canapé, je regarde ma mère retourner l'appartement. J'ai beau aimer ces deux femmes à la folie, je ne m'habituerai jamais à cette facette névrosée de leur personnalité qui surgit à l'approche de grands événements. C'est un spectacle étonnant et divertissant, mais dans ces moments-là j'ai l'impression que les capacités multitâches de la gent féminine déjà fort élevées sont démultipliées... sauf chez moi !

— Il serait peut-être temps de t'affoler au lieu de te prélasser sur le canapé, Chloé !

— Il est quinze heures, maman, il n'y a pas le feu aux flaquas.

— Tiens donc, cette phrase me rappelle quelque chose. Tout à fait, elle me rappelle la phrase que ma fille prononce chaque matin avant de se rendre compte qu'elle est en retard pour aller travailler, débite-t-elle de manière fortement ironique.

— Je n'ai rien entendu, soufflé-je en avalant une poignée de chips.

— Chloé, tu me stresses. Fais quelque chose au lieu de rester avachie, aussi dynamique qu'une limace.

— Oui, eh bien, les limaces ont de la chance dans leur malheur. Personne ne les oblige à s'activer.

— On les écrase, Chloé ! Tu as envie que je t'écrase ? lance-t-elle d'une manière sarcastique en s'immobilisant face à moi, le regard furibond.

— Je capitule.

— Où vas-tu traîner ton squelette d'un pas mou ? lâche ma mère en tapant du pied sur le sol.

— Dans ma chambre pour me préparer. Tu as gagné, dictateur !

Ma réponse semble la satisfaire... fumisterie. Repoussant l'échéance fatidique, je vais exceller dans mon domaine de prédilection : faire une sieste. Je n'arrive pas à envisager ce foutu gala qui me paraît pourtant inéluctable. J'aurai beau repousser jusqu'à la dernière seconde, je sais qu'il me faudra m'y rendre.

Mon visage est noyé sous une vague d'eau glacée.

— Ça ne va pas, hurlé-je en bondissant du lit.

— C'était ça ou les chatouilles, piaille Ariel, contrariée. Il est dix-sept heures quinze et tu dors encore ! Et le gala ?

Hystérique est juste un euphémisme pour qualifier ces deux femmes, un EUPHÉMISME.

— Non, mais là, moi, je ne sais plus, là je ne sais pas... là...

Je file au pas. Douche, soin du visage, maquillage et habillage. Je suis prête en une heure au grand dam d'Ariel et de ma mère qui s'activent encore à parfaire leur mise en beauté qui me semble pourtant déjà impeccable. Si les hommes politiques passaient autant de temps qu'elles sur leurs projets de loi, le monde ne serait pas ce qu'il est.

— Waouh ! s'exclame Ariel en me voyant débouler.

Me tournant autour, elle effleure du bout des doigts le précieux vêtement.

— Gaune ne s'est pas moqué de toi. La robe te moule à merveille. Et ce tissu miroitant qui s'échoue à tes pieds telle une traîne est bluffant. La queue-de-cheval laisse entrevoir ta nuque... il va faire une syncope, ajoute-t-elle en léchant le bout de son doigt.

— J'espère bien.

Enfin prêtes, nous sommes les trois drôles de dames. Envoyé par

Sébastien, Amaury ne sait plus où donner de la tête à son arrivée. Il y a d'abord la rousse incendiaire coiffée d'un sculptural chignon et vêtue d'une magnifique robe bustier rouge. Ma mère, habillée d'une robe noire en dentelle qui lui arrive juste au-dessus des genoux, autant dire que les têtes vont se retourner sur son chemin. Et moi, le vilain petit canard transformé pour l'occasion en princesse, portant la robe offerte par Sébastien.

Contrairement à ma mère et Ariel, qui semblent excitées comme deux puces ne tenant plus sur place, le stress me freine une fois devant l'immeuble qui accueille le gala. Nous sortons de la voiture et entrons dans le bâtiment en suivant le mouvement de la foule. Ce soir, le luxe et l'extravagance sont au rendez-vous.

— On entre directement dans la salle ?

Je me tourne et remarque que mes deux comparses ont disparu à travers l'essaim mondain. Je scrute autour de moi. Merde ! Elles ont osé m'abandonner dans la fosse aux lions. Je marche timidement vers la tribune d'accueil et donne mon nom. L'hôtesse le trouve sur la liste des invités et me propose de laisser mon manteau au vestiaire. Hors de mon élément, j'avance, faisant fi des regards appuyés qui semblent me dévisager. Arrivant à l'étage, je suis surprise par les décibels élevés. Je respire profondément en me dirigeant vers la salle des horreurs. Misère, pour accéder à la foule il faut d'abord descendre un long escalier de marbre. J'examine la salle avant de m'engager dans cette descente infernale. La hauteur me permettra peut-être de retrouver mes deux accompagnatrices.

— Je suis là, gazouille mon amie.

— Ariel, soufflé-je soulagée. Je t'ai perdue dès notre arrivée. Où est ma mère ?

— Elle discute avec une connaissance de son boulot. Allons-y, ajoute-t-elle toute guillerette.

Je scrute de nouveau le lieu plein à craquer. Les lustres en cristal accrochés au plafond en forme de dôme ainsi qu'aux murs sont éblouissants . Le moindre défaut est visible à l'œil nu : super. Le champagne coule à flots et les serveurs en plein rush se propulsent d'un groupe à l'autre pour servir les mises en bouche tandis que les gens papotent de choses et d'autres. Je veux rentrer chez moi.

Me retrouvant prostrée près du garde-corps, Ariel me prend le bras et m'entraîne dans l'escalier.

— Les gens nous regardent, Chloé ! J'ai l'impression d'être une star de cinéma ! Marchons la tête haute ! Le buste droit ! Et les fesses en arrière, clame-t-elle le poing levé.

— Tu délirés complètement. J'ai juste hâte que tout cela se termine.

— Joue le jeu ! S'il te plaît. Pour une fois. Nous n'aurons peut-être jamais l'occasion de revivre ça !

Nous nous frayons un chemin à travers la foule grâce aux nombreux coups de fesses d'Ariel et cherchons nos noms sur les tables. Un serveur nous tend deux coupes de champagne. L'alcool diminuant mon malaise, j'engloutis la mienne en moins de deux. Bien évidemment, aucune de nous deux n'a pris le temps de vérifier les plans de table à l'accueil.

— On est ici, me signale Ariel.

— Au centre de la pièce, tout le monde va nous voir ! m'exclamé-je, gagnée par l'angoisse.

— Nous allons faire le show ce soir !

— Il est encore temps de rentrer, déclaré-je en posant ma coupe.

— Pour aller où ? me surprend Sébastien.

Il me mange littéralement du regard tandis que je tortille les épaules, mal à l'aise. Il y a quelque chose de différent en lui. Je l'étudie attentivement et finis par trouver. Il s'est rasé ! Même si je le préfère avec des poils, je ne suis pas insensible à ce look « peau de bébé » qui déclenche immédiatement en moi des désirs classés X. Ma langue se perdrait bien sur l'ossature de cette mâchoire carrée.

— Ariel, c'est toujours un plaisir de te rencontrer. Vous pouvez vous installer, le gala va officiellement commencer.

— Où es-tu assis ?

— Je suis placé devant, à deux tables de vous.

— Ah ! Nous ne sommes donc pas à la même table ?

— Tu m'as dit que tu préférais que l'on ne nous...

Je me détourne de lui. Je ne peux pas le nier, j'ai insisté pour que l'on ne nous voie pas ensemble. Résultat des courses, il est loin de moi ! Si j'avais eu connaissance du nombre de bombasses qui nous entoureraient, j'aurais réfléchi à deux fois avant de me prononcer.

— Oui bien sûr. Tu as raison. Vas-y. À plus tard.

Nous sommes vite rejointes par ma mère ainsi que deux couples. Un binôme grabataire et un duo d'intellectuels pète-sec. Je sens qu'il

va y avoir de l'ambiance à cette table. Je constate aussi que l'une des chaises à côté d'Ariel est vide. Ce qui en dit long sur la considération qui nous est accordée. Mon nom ne figure pas sur la couverture d'un grand magazine économique et ne fait jamais la une des JT, pauvre de moi – bonjour sentiment de persécution.

— Mes chéries, je vous abandonne. Mon collègue, le docteur Limt, m'a proposé de me joindre à lui.

— Pas de problème.

Elle se retire de l'autre côté de la salle. En la suivant des yeux, je repère Sébastien prenant place à sa table, accompagné de son père et d'une femme qui, à mon avis, est sa mère. Je reconnais Matt avec trois autres personnes inconnues.

— C'est qui, elle ? me demande Ariel en égrenant chacune des syllabes de sa question.

— Adriana, notifié-je, exaspérée.

— Elle paraît plus jeune sur internet.

S'ensuivent de cordiales salutations dont une bise appuyée de la demoiselle sur la joue de mon petit ami, avant qu'elle ne s'installe juste derrière lui. Elle n'a qu'à tendre le bras pour le toucher.

— La garce, susurre Ariel. Je vais la regoogler.

La soirée commence. Elle s'ouvre sur le discours d'une femme engagée. La quarantaine bien conservée, brune au teint hâlé. Elle évoque le thème du gala, le cancer du sein, à travers un monologue aussi vivant qu'intéressant. Tout au long du discours qui sensibilise la salle, mon regard se concentre difficilement vers la scène. J'épie Adriana qui minaudes auprès d'un Sébastien imperturbable, indifférent à ses tentatives désespérées de rapprochement. J'avale une nouvelle flûte à bulles pour relaxer mes nerfs.

— Un, deux, trois, à la tienne, ma poule ! m'accompagne Ariel.

Mon attention est bientôt attirée par une main qui lui tapote l'épaule depuis la table juste derrière nous.

— Madame, je voulais juste vous dire que vous êtes superbe.

Toi, mon gars, tu n'as pas envie de rentrer seul ce soir.

— Merci, s'empresse de répondre Ariel d'une voix suave. Vous savez, le siège à mes côtés est vide si vous voulez, dit-elle en tapotant d'un air coquin la chaise se trouvant à sa droite.

L'homme s'installe et une longue discussion pleine de sous-entendus volontairement licencieux s'engage entre les deux jeunes

gens. Le feu aux fesses, Ariel se prend au jeu. Voir le couple âgé placé juste en face d'eux s'indigner de les entendre chuchoter ainsi durant le discours me fait sourire. Leurs nombreuses jérémiades n'empêchent en rien Ariel de converser avec son voisin. Leur dialogue étant trop indécent pour mes frêles oreilles, je pivote sur mon siège et croise le regard de Sébastien. Il me sourit, mais n'obtient pour toute réponse qu'une moue sceptique.

— Je vous remercie d'avoir répondu à mon invitation et à celle de Martin Gaune. J'espère que vous n'hésitez pas à faire des dons tout au long de la soirée, conclut la femme sur scène.

Les applaudissements crépitent, les lumières sont rallumées et la valse des serveurs reprend.

— Il n'arrête pas de tourner la tête vers toi. Il galope, il galope, l'étalon. La blondasse aussi te jette de nombreux coups d'œil assassins. Et la vieille brune, reprend Ariel, à côté de l'autre vieille à la robe rose, elle te matraque du regard. Tu fais ton petit effet à la tablée Gaune.

— La vieille brune n'est autre que la mère de Sébastien, Catherine, révèle une voix dans notre dos.

Dans un même élan, Ariel et moi nous retournons.

— Votre secret sera bien gardé, mesdames, nous notifie Matt d'un clin d'œil en se dirigeant à sa table.

Au bout de ma vie alors que la soirée ne fait que débiter, je plonge ma fourchette, aussi brillante que les diamants aux oreilles de ma voisine, dans mon entrée.

— Attention ! Il y a de la carotte, tu y es allergique ! Tu ferais n'importe quoi pour sortir d'ici !

Frustrée de ne pouvoir goûter une aussi belle assiette gastronomique, je repose ma fourchette. Ariel, qui habituellement hèle les serveurs à haute voix, se fait plus discrète. D'un mouvement de main, elle fait signe au garçon de table d'approcher pour changer mon entrée.

— Je suis désolé, mesdames, mais il n'y a pas d'entrée de remplacement.

— Il ne vous reste plus de plateaux apéro ? Pour les allergiques ! demande Arielle.

— Ils sont en cuisine, je peux vous en faire préparer une assiette, madame.

— Ne vous embêtez pas pour moi, ce n'est pas grave.

— OK, laissez tomber, je gère ! lance Ariel en se levant d'un coup, désertant le gala.

Le serveur repart penaud, avec son plateau sous le bras. Ariel réapparaît cinq minutes plus tard avec un nouveau plat. Le dressage est encore plus beau que celui des assiettes des autres convives.

— Il est hors de question que tu regardes les gens sans rien manger. Toi aussi tu as droit à de la bouffe hors de prix.

— Comment as-tu fait ? lui lancé-je en riant malgré mon étonnement.

— Il faut savoir être convaincante dans la vie. Une entrée sans carotte ou mon pied là où je pense, expose-t-elle en tirant sur ses longs gants.

— Merci beaucoup, chuchoté-je en l'embrassant sur la joue.

Le repas se poursuit, ennuyeux au possible. Ma voisine grabataire à la descente surprenante a fini par désertier et céder sa place à un homme arrivé en retard. Il engage la conversation en m'expliquant avec minutie le système des flux boursiers. Je ne sais plus comment nous avons abordé le sujet et honnêtement je ne veux pas le savoir. Par pitié, qu'il arrête de me parler. Quoique cela me permet de donner le change face à la pimbêche haut de gamme.

— Ouh là là, il fronce les sourcils Apollon Junior, constate Ariel en souriant.

En effet, il paraît irrité par la présence de mon voisin, chiant certes, mais loin d'être vilain. Me voir pendue – ou pas – à ses lèvres a l'air d'agacer Sébastien. Je sens d'ici qu'il fulmine intérieurement. Sa mâchoire qu'il contracte ne laisse aucun doute sur son ressentiment.

— Et vous, que faites-vous dans la vie ?

— Je suis étudiante en master deux en ressources humaines. Je travaille actuellement chez Gaune International Corporation.

Dès lors, une discussion s'instaure autour des activités de chacun à la table. Contrairement à ce que je pensais, Ariel et moi n'avons aucun mal à nous intégrer à cette soirée. Apparemment, ma mère non plus qui offre ses plus beaux sourires à un auditoire conquis. Les plats défilent dans une humeur festive et les enchères ainsi que les dons se succèdent sur scène ; déjà trois dons provenant de la philanthrope famille Gaune. Entre le fromage et le dessert, Ariel en profite pour aller prendre l'air avec Nathanaël, son nouvel ami et *plus si affinité*.

J'en connais une que les boulettes de viande n'ont pas rassasiée.

— Viens, nous aussi nous allons nous dégourdir les jambes, annonce ma mère en me tirant de mon siège.

Je la suis, zigzaguant dans la salle pour atteindre la porte qui nous permettra de nous évader de cette fourmilière si précieuse. Nous finissons installées sur un confortable divan aux allures royales, situé dans un grand couloir aux murs beiges recouverts de peintures anciennes et classiques. Des frises traversent le plafond, un tapis rouge décore le sol. Oui, j'ai prié pour ne pas me prendre les pieds dedans. Certes, il n'y a personne, mais je pense qu'il m'aurait été impossible de me relever dans la robe moulante qui comprime mon buste.

— Tu n'as pas beaucoup adressé la parole à Sébastien, ce soir.

— La soirée n'est pas terminée. Et puis comme tu as pu t'en apercevoir, un océan de tables nous sépare.

— N'exagère pas. Je détecte une pointe de dérision. Est-ce à cause de la jeune fille blonde qui ne le lâche pas d'une semelle, celle qui essaie d'attirer son attention sans succès ?

— Adriana.

— Je m'en doutais.

— Tu t'en doutais ? Pourtant je ne t'en ai pas parlé.

— Ariel l'a fait, réplique ma mère en hochant la tête lorsque je soupire.

Ariel, Ariel, Ariel et sa grande tchatte.

— L'autre soir, quand je t'ai dit que je descendais récupérer des dossiers pour mon master je...

— Mesdames.

Nous sommes interrompues par Catherine, la mère de Sébastien, qui se présente ou plutôt s'impose à nous. De près, je pourrais la confondre avec l'arbre de Noël situé au bout du couloir. Sa robe à sequins est éblouissante et les diamants à son cou aveuglants.

Quelque chose me chiffonne dans sa manière d'être. Ses agissements n'ont rien de naturel. Son sourire figé est peu crédible. Endimanchée, coiffée d'un chignon banane qui dégage son visage et laisse entrevoir la beauté qu'elle devait être dans sa jeunesse, elle opine du chef en me dévisageant, les bras tombants le long du corps. En l'observant, je ne peux m'empêcher de penser que son mariage avec Martin n'a pas fonctionné. À mon avis, leurs personnalités sont à l'opposé l'une de l'autre. D'un côté, le charisme et la gentillesse. De

l'autre, une femme qui, quoi que l'on en dise, apparaît vicieuse. Un vice caché derrière un rictus de circonstance qui ne fait pas illusion et la rend d'autant plus désagréable. Et comme la première impression est toujours la bonne...

— Je suis Catherine Gaune, la mère de Sébastien. Appelez-moi Cathy, nous informe-t-elle en tendant la main.

— Enchantée, sourit ma mère se levant pour secouer la main molle de Cathy qu'elle lâche rapidement, ne supportant pas cela. Je suis April Cage, la mère de Chloé que voici.

— Je souhaitais faire connaissance avec la demoiselle que mon fils n'a pas quittée du regard de toute la soirée.

— Parfait, je souhaite en faire de même avec votre fils.

Je note que ma mère s'impose d'une manière très courtoise alors que Cathy néglige sa réponse.

— Vous devez être exceptionnelle, continue Cathy en me regardant. Dommage que vous n'ayez pas été installées à notre table, mais comme vous le savez certainement, nous avons un protocole strict à suivre durant ce genre d'événement. Les gens ne se mélangent pas n'importe comment.

— Ne vous inquiétez pas pour cela, rétorque ma mère.

— Je ne m'inquiétais pas, rétorque-t-elle, faussement chaleureuse.

— Ma fille a demandé à être placée à une table différente de celle de votre fils. C'est un choix délibéré de sa part, n'est-ce pas, chérie ?

Le répondant de Cathy va-t-il faire des dégâts ? Nous ne le saurons jamais puisque ma mère ne lui laisse pas l'occasion de répliquer.

— Nous sommes heureuses d'avoir pu échanger ces quelques mots avec vous, Cathy, cela a été très... instructif, certifie ma mère. Si vous voulez bien nous excuser, poursuit-elle en dépassant Cathy.

Puis, alors que nous nous éloignons, elle marmonne :

— Ahhh, ce qu'elle m'a gonflée, cette vieille peau prétentieuse qui se croit tout permis.

Elle me conduit au bout du couloir sur un balcon chauffé loin du dragon à dix têtes. Nous contemplons le jardin éclairé par des bougies, enfin en paix, le bruit de l'eau qui s'écoule dans la fontaine nous change de la cohue générale de la salle de réception.

— Immortalisons ce moment, ma chérie.

Comme elle sort son portable de la pochette accrochée à son poignet, je me force à poser pour lui faire plaisir. Je déteste les photos,

mais après tout, ce genre de soirée où nous sommes habillées comme de grandes dames sont rares, si ce n'est inexistantes.

— Un, deux, trois...

— *Cheese*, crie Ariel qui nous saute joyeusement au cou.

La soirée continue sous les meilleurs auspices. Jusqu'au moment où je remarque un visage familier qui lève sa coupe dans ma direction.

« Non, non, non ! » tonne la petite voix dans ma tête.

— Tu as vu un fantôme ?

— Non, j'ai juste vu une personne que ... *henhenhenhen*.

— « *Henhenhenhen hen hen* » ?

— *Hunnnnnr*, réponds-je de manière appuyée.

Langage improbable pour situation improbable. Comme quoi, la création d'un langage codé peut être utile et de suite compris par certaine.

— Ce n'est pas possible ! s'ébroue Ariel en dévisageant le quadra.

La mâchoire lui en tombe.

— Quand je te dis que j'ai des dons de divination ! Tu ne me crois jamais !

— Ariel, ce n'est vraiment pas le moment.

— C'est lequel, lui ?

— *Hen henhen hen hen Wax*.

— Dis donc ! Il n'a pas du tout une tête à aimer ce genre de pratique, le poivre et sel. *Bondage man* ! Le discipliné qui appréciait être bâillonné et attaché avec des chaînes dans un grenier puant l'ancien ?

— Réducteur, mais pour faire bref : oui.

— Imagine qu'il aille toucher deux mots de votre relation passée à Apollon Junior !

— Il ne peut pas, son serment le contraint au silence. Je suis couverte, je te l'ai déjà dit.

Quadragénaire grisonnant bien sous tous rapports, à la tête d'un important empire, recherche jeune femme dominatrice pour une pratique assidue du bondage dans des lieux tous plus curieux les uns que les autres. Grenier, garage, grange. Je ne garde pas un souvenir mémorable de cet homme. Je me souviens de ses gémissements intempestifs lorsque je le saucissonnais à un poteau. Entre l'être et le paraître, il y a souvent un infini. Et moi, où est-ce que je me situe ? Il

me fixe de ses yeux de fouine. « Que fait-elle ici ? A-t-elle replongé ? » doit-il se demander. Je fais mine de l'ignorer en me détournant de lui et remarque la main d'Adriana posée sur l'épaule de Sébastien. Elle se tient debout derrière lui, gloussant au moindre mot qui sort de sa bouche. Dans un moment pareil, à la voir comme ça, je dois bien me l'avouer, je serais prête à redevenir domina rien que pour la mater ! Que lui ferais-je faire si je l'avais juste sous mon pied, nue et ligotée ?

— Enlève sa main de ton épaule, enlève-la tout de suite ou c'est moi qui vais venir la retirer, enragé-je en serrant les dents.

Matt, qui surprend l'expression peu avenante sur mon visage fait un signe de tête à Sébastien. La solidarité masculine dans toute sa splendeur.

— Une pétasse, cette Adriana. Je peux aller lui casser les mains, ce sera vite fait ! s'insurge Ariel. Pé-ta-sse, égrène-t-elle sans quitter Sébastien du regard.

L'effet est direct. Il dégage son épaule de la main d'Adriana.

— Et lui, il veut quoi ? s'irrite Ariel à propos de Sébastien. Le beurre, l'argent du beurre et les fesses de la crémère ?

— Ariel, l'expression c'est le « sourire » de la crémère.

— Personne ne l'avoue, pourtant tout le monde veut le fourrer, le cul de la crémère ! éclate-t-elle de rire.

Sa bonne humeur est tellement communicative que je ne peux m'empêcher de me joindre à elle. L'alcool aidant, désinhibées, nous rions encore et encore, jusqu'au point d'en avoir mal au ventre.

Ariel et son tempérament de feu. Dynamique, souriante et joviale, mais aussi rancunière, moqueuse et colérique. Ce sont les mots qui la définissent le mieux. Elle n'a pas froid aux yeux et quand une chose lui déplâit, elle le dit et le crie haut et fort à ses risques et périls.

— Je peux aller lui coller mon escarpin dans la figure, propose-t-elle en se redressant.

— Personne ne va cogner personne, affirmé-je en la voyant s'agiter. Assieds-toi.

Quelques mèches s'échappent de sa coiffure, lui donnant un air encore plus rebelle. Elle est belle, comme toujours, et drôle aussi lorsqu'elle boit plus que de raison. Même si je ne cautionne pas particulièrement ce comportement. Ariel avale ses verres tellement rapidement qu'il est quasiment impossible de la prendre sur le fait.

— Je ne les regarde plus, sinon je me lève pour leur casser les

jambes à tous les deux. Je lui arracherais ses globes oculaires et tu sais ce que j'en ferais ?

— Non ?

— Tu sais ce que j'en ferais ?

— Non, Ariel.

— Je les goberais. Ouais, je lui arracherais les yeux et je les mangerais. Comme ça, ajoute-t-elle en mimant la scène.

Je ne peux que rire de la situation en jetant une œillade moqueuse à Sébastien. S'il savait ce que moi j'imagine faire... Il fronce les sourcils et repousse une deuxième fois la main d'Adriana de son épaule. Elle tente de le retenir, mais il se lève et quitte la table sous l'air stupéfait de sa mère pour venir s'asseoir à mes côtés. La place est libre depuis un moment, mon voisin de table s'étant éclipsé après mon retour. À croire que je fais fuir les gens.

— Je ne t'ai pas autorisé à t'asseoir à cette place, précisé-je en faisant mine de l'ignorer.

— Je n'ai pas besoin de ton autorisation pour cela, Chloé. Je suis libre de mes gestes.

— Nous avons pu le constater, riposte Ariel. Ce n'est pas la blonde engoncée dans sa robe rouge hideuse qui dira le contraire.

Les bras croisés, j'acquiesce à l'affirmation de mon amie.

Discutant avec le couple à ses côtés, Apollon Junior place naturellement sa main sur la mienne aux yeux de tous. Au lieu d'être mal à l'aise d'officialiser notre relation par ce geste, je suis fière et satisfaite. Des regards appuyés se posent sur nous et je vois Adriana se liquéfier sur place quand la mère de Sébastien tente de faire bonne figure. Ariel trépigne sur sa chaise. Son mécontentement n'aura pas duré longtemps.

— Mes chéries, jubile maman en nous rejoignant.

En bon gentleman, Sébastien lui cède sa place, saisissant une chaise libre pour rester avec nous

— Merci, Sébastien, c'est gentil à toi. Sébastien, puis-je être honnête avec toi ?

— Mais je vous en prie, répond-il d'un grand sourire.

— Si tu souhaites t'engager dans une relation, quelle qu'elle soit, avec ma fille, tu vas faire une croix sur la grande blonde, là-bas. D'ailleurs, je vais aller lui toucher un mot ou deux avant de partir.

— Maman ! S'il te plaît, arrête.

— Je ne m'arrêterai sous aucun prétexte. La prochaine fois qu'elle lèvera la main sur toi, je lui colle une plainte aux fesses.

— Pardon ? Enfin, de quoi parle ta mère, Chloé ?

— Ariel !

— Je n'ai pas su tenir ma langue, nous confesse-t-elle. Mieux vaut ça plutôt que je me pointe devant la porte de sa baraque pour la fracasser. Sur ce, je vous laisse en famille. À tout à l'heure, ajoute-t-elle en quittant précipitamment la table.

— Pourquoi ne m'as-tu pas prévenu ?

— Ce n'était pas important. Elle est passée me voir un soir et on s'est... enfin elle s'est emportée, rien de grave.

Je le vois qui jette un coup d'œil méprisant à une Adriana inquiète.

— Sébastien, je t'assure qu'il ne s'est rien passé qui en vaille la peine, balbutié-je.

— Elle n'a que ce qu'elle mérite, ajoute ma mère en finissant sa flûte de champagne.

— Il est tard, nous avons un peu trop bu et les esprits s'échauffent pour rien. Nous reparlerons de tout cela à tête reposée, indiqué-je. Sébastien, tu m'écoutes ?

Il déboutonne le haut de sa chemise et fait craquer sa nuque. Je le sens tendu depuis l'annonce de ma mère. Je pose ma main sur sa cuisse et fais l'une des moues les plus mignonnes de mon répertoire d'expressions faciales. Apparemment cela fonctionne puisqu'il me sourit et dépose un baiser sur mes lèvres. À présent, c'est définitif, tout le monde sait qu'il y a plus que de l'amitié ou une simple tendresse entre nous deux.

— Continue de te comporter comme un gentleman avec ma fille et peut-être qu'un jour je t'inviterai à manger mon fameux poulet au citron. Le seul plat que je sache correctement cuisiner, révèle ma mère.

Je me racle la gorge. Deux intoxications alimentaires plus tard, je suis en mesure d'affirmer qu'elle ne maîtrise pas du tout la préparation du poulet au citron, ni même l'omelette aux champignons surtout lorsqu'ils sont hallucinogènes.

Une intense discussion s'engage entre eux. Nous sommes vite rejoints par Martin, Matt et Ariel.

— On rigole bien par ici ! souligne un homme qui tapote le dos de Matt.

— Papa, je te présente Chloé, sa mère, April et Ariel. Mesdames : Ryan, mon père.

— Ryan Hary, précise l'homme au sourire charmeur. Enchanté.

Quelle est la probabilité pour que le sosie de George Clooney en version améliorée se tienne debout devant nous ? Aucune ! Et pourtant, c'est tout à fait le genre d'homme sous le charme duquel ma mère pourrait tomber. Cinquante-cinq, soixante ans maximum, un mètre quatre-vingt-cinq, les cheveux poivrés, et un sourire en coin des plus captivants. Une stature athlétique et une poigne de fer. Tel père, tel fils. Même si la ressemblance chez les Hary est moins frappante que chez les Gaune, il y a quelque chose, c'est certain. Le regard clair de Ryan s'arrête sur ma mère puis sur moi. Il me sourit chaleureusement lorsque maman se lève subitement.

— Je suis désolée, je ne me sens pas bien. Je dois rentrer, ajoute-t-elle déconcertée, s'empressant de sortir de la salle.

Avec Ariel, nous lui emboîtons le pas.

— Si elle ne se sent pas bien, mieux vaut que je rentre avec elle pour ne pas la laisser seule.

— J'appelle un taxi, notifie Ariel.

Sébastien nous interrompt.

— Je vais vous raccompagner.

Chapitre 20

La soirée a pris fin subitement. Entre un Sébastien concentré sur la route, une Ariel somnolente et ma mère malade, l'ambiance était loin d'être gaie. Un silence de mort régnait dans la voiture. Une fois chez nous, ma mère s'est précipitée dans sa chambre pour n'en ressortir que le lendemain en fin de matinée, ce qui en temps normal est plus qu'improbable.

Les premières heures, j'ai pensé qu'elle avait mal digéré un aliment ou attrapé un mauvais microbe. Je me voilais la face. En réalité, comme tous les ans à cette même période, elle se remémore les instants les plus atroces de notre vie. Nous avons fini par instaurer chaque année les 16 et 17 décembre une sorte de communion entre nous, un état qui disparaît les jours suivants. Dans ces moments, nous parlons peu et nous restons cloîtrées le plus possible pour ne pas amplifier cette peine qui nous revient en pleine face comme un boomerang.

Le lundi soir, après avoir passé deux jours à bouquiner côte à côte sans éprouver le besoin de nous parler, je m'octroie une pause plateau télé. Je repense aux différents événements qui se sont produits à la soirée de gala. Ma rencontre avec un ancien discipliné qui n'augure rien de bon pour la suite, selon Ariel. La divulgation du secret qui n'en est plus un concernant mon altercation avec Adriana et le départ précipité de ma mère... J'espère que Sébastien me conviera le moins possible à ce type de réception. Je n'y suis décidément pas à ma place, comme un poisson hors de son bocal.

Mardi matin, c'est par le concierge qui effectue sa tournée des colis que je suis arrachée à mon sommeil. Noël approchant, j'ai décidé pour la première fois de commander les cadeaux sur internet afin d'éviter le tumulte des magasins. Aujourd'hui sera donc la journée dédiée à l'emballage. Concept que j'ai beaucoup de mal à accepter. Se casser la tête à emballer des objets de la manière la plus jolie qui soit pour voir

les gens tout déchirer d'une façon enthousiaste, c'est les boules. Emballer, scotcher, le dur labeur des périodes de fêtes. J'ai tellement de temps à tuer que je me donne corps et âme à la tâche. Scotch dans les cheveux, morceaux de papier cadeau collés sur la peau, je prends ma mission au sérieux. Une minute, une question ricoche contre la paroi de mon crâne : que vais-je offrir à Apollon Junior ? Cet homme est riche et peut s'acheter tout ce qui lui fait envie.

En milieu d'après-midi, je me décide à arpenter les rues parisiennes avec en tête l'idée de dénicher un cadeau pour Sébastien. J'écume les boutiques sans réussir à trouver mon bonheur, jusqu'à ce que j'entre dans un petit magasin de bijoux et d'accessoires qui ne paie pas de mine extérieurement. Mon choix se porte sur un bracelet en cuir et en acier à dominante noire. Je le fais emballer par une sympathique vendeuse. Après avoir bouffé du papier cadeau et du scotch pendant la majeure partie de la journée, je sature. Je range le tout précautionneusement dans mon sac et prends la direction d'une station de métro. En chemin, je reçois un appel de Sébastien. J'accepte volontiers sa proposition. Sortir boire un verre, voir du monde, être auprès de lui, je dis oui.

Amaury me dépose à vingt heures devant un bar des Champs-Élysées où Sébastien a ses habitudes. Je découvre un immense patio peuplé d'une clientèle installée sur des sièges d'un rouge vif. Le lieu à la lumière tamisée changeante au fil des minutes est on ne peut plus branché. J'aperçois Sébastien assis à une table devant le bar lounge et cosy, pianotant sur son laptop. Je m'assois à ses côtés avec la grâce d'un éléphant.

— Je t'ai commandé un cocktail fruité, me prévient-il en refermant son ordinateur.

Inspectant les alentours, je sirote ma boisson tandis qu'il termine son verre de vin rouge.

— Comment te portes-tu ?

— Comme un charme.

Je vois immédiatement où il veut en venir, il prend la température. À vrai dire, cela fait deux jours qu'il prend subtilement la température, en gardant ses distances pour ne pas m'oppresser par le biais de doux textos et d'appels rassurants. Préférant ne pas extérioriser les sombres sentiments qui m'animent en ce 18 décembre,

je me contente de donner le change en racontant avec une pointe d'ironie ma journée peu attrayante. Puis je confie à Sébastien mes impressions sur le déroulement du gala.

— En fait, ce n'était pas aussi terrible que je le pensais.

— Toi qui appréhendais.

— Non, je n'appréhendais pas. Seulement mes craintes étaient légitimes, tout le gratin parisien était là. Et ta mère.

— Si tu voyais ta tête lorsque tu dis cela. Elle ne mord pas, tu sais.

— Elle n'en a pas eu l'occasion. Mais il y a une première fois à tout, lui fais-je remarquer. Elle ne m'aime pas.

Sceptique, il hoche les épaules.

— Vous êtes restées à distance l'une de l'autre toute la soirée. Comment le saurais-tu ?

— Pas tout à fait.

Curieux, il se redresse.

— À vrai dire, elle est venue faire connaissance avec ma mère et moi durant la soirée.

— Et ?

— Et voilà, réponds-je en avalant mon cocktail d'une traite.

— Cette façon de boire ton verre ne présage rien qui vaille.

— Disons que nous ne risquons pas de nous retrouver souvent à la même table.

Sébastien se rapproche de moi.

— Et ?...

— Je vais être franche, le courant n'est pas passé, bafouillé-je en appréhendant sa réaction.

— Quand tu apprendras à la connaître, tu découvriras qu'elle n'est pas le monstre auquel tu penses.

— Si tu le dis.

— Elle voyage fréquemment. Rassure-toi, tu ne déjeuneras pas en sa compagnie tous les dimanches.

— Encore heureux !

— Elle souhaite faire plus ample connaissance avec toi, après les fêtes de Noël. Ce qui te laissera le temps de te préparer psychologiquement. Si tu en as besoin, annonce-t-il de but en blanc.

Coup de massue, le soulagement fut de courte durée. Sans attendre, j'apostrophe le serveur.

— Un deuxième cocktail s'il vous plaît ! Corsé ! Un cocktail

puissant, je ne veux plus toucher terre ! Je veux m'envoler à travers les nuages là où personne ne pourra m'atteindre, surtout pas sa mère ! Ah ! Et une bouteille de champagne ! Sur la note de monsieur, stipulé-je en pointant Sébastien de mon pouce accusateur.

— Du champagne ?

— Si je dois manger avec ta mère, une bouteille de champagne pour me faire digérer la nouvelle n'est pas du luxe.

— Une coupe pour la demoiselle fera l'affaire, déclare mon valentin au serveur qui s'éloigne derrière le bar.

Boudeuse, je m'écarte de Sébastien qui se fait plus affectueux. Il ne m'amadouera pas ainsi.

— Si tu es là, passe encore, me resigné-je en soupirant.

La torsion de sa bouche ne présage rien de bon.

— Non, non, non, non, non. Non ! Tu ne peux pas m'abandonner à un moment pareil.

— Elle sait être gentille, tu verras. Elle sera adorable.

— Oui et la marmotte met le chocolat dans le papier aluminium. Si ta mère est gentille, alors le requin blanc n'est plus un prédateur, mais un ours en peluche inoffensif. Je casse les codes, Sébastien. TU casses les codes et les conventions en sortant avec moi. Mais ce n'est pas toi qui...

Un irrésistible sourire naît sur ses lèvres. Il me tire contre lui. Hypnotisée par ses billes bleues rieuses, je me laisse aller dans ses bras.

— Elle ne va faire qu'une bouchée de moi, tu le sais. Quand je repense à sa tête lorsque tu m'as embrassée à table l'autre soir, devant tout le monde. Je vais devoir ressortir mon flash-ball et mon gilet pare-balles, me lamenté-je en frottant le bout de mon nez contre sa joue.

— J'en déduis que tu acceptes.

— Ai-je réellement le choix ?

— Tu auras toujours le choix.

— J'irai à une condition : que tu me relaxes avant et que tu me consoles après.

Goulue, sa réponse. Sa langue humide caresse la mienne. Il sait que sa mère tient plus du tyrannosaure que du chaton pour une femme comme moi, classe sociale moyenne oblige. Il essaie de se faire pardonner mon futur rendez-vous foireux. Je suis attirée par lui

comme un aimant. Plus les jours passent et plus mes sentiments à son égard grandissent. Il me manque lorsqu'il est loin de moi, il me manque aussi lorsqu'il est à mes côtés. En résumé, il n'y a jamais assez d'Apollon Junior dans ma vie. J'ai envie de le toucher, de le serrer contre moi, de le contempler des heures et des heures quitte à me brûler les yeux. Comme à mon habitude, je me perds dans mes pensées. Immobile, je le fixe. Il me sourit, admirant l'air béat qui envahit mon visage. Une vérité éclot : je suis heureuse. Réellement heureuse. Quand je le regarde, tous mes soucis, toutes mes incertitudes et mes inquiétudes se dissipent. Qu'es-tu en train de me faire, Sébastien Gaune ? L'effet que tu produis en moi est bouleversant. Je ne saurais mettre de mots sur ce que je ressens pour toi. Je fais un pas vers toi, je m'approche de toi, je suis un papillon sombre qui recherche la clarté. J'espère trouver ma lumière et non me brûler les ailes à ton contact.

Nous quittons le bar et marchons dans la rue quand ses doigts se nouent aux miens. Il continue d'avancer et voyant que j'ai du mal à le suivre, ralentit l'allure. J'aime m'attarder sur le paysage urbain, écouter les gens s'insulter en voiture, faire de petits pas gracieux pour éviter les crottes de chien sur les trottoirs et me mouvoir dans l'espace pour ne pas heurter les gens pressés à deux doigts de m'arracher une épaule, voire les deux, s'ils me percutent. Je suis comme ça, un rien me distrait tandis que lui est à mon opposé. Il mène la danse, avance d'une démarche assurée, le dos droit, la tête haute.

Nous tournons au coin d'une rue lorsqu'un flash puissant nous aveugle. Je recule, la main devant le visage, éblouie par une lumière éclatante. Sébastien me tire. Il presse le pas, sort la clé de sa voiture et l'ouvre à distance. Elle n'est qu'à quelques mètres et pourtant me paraît si lointaine. Les flashes crépitent. L'auteur des photos s'approche très près de moi, trop près pour Sébastien qui me fait monter dans son 4×4. Assis côté conducteur, il démarre sans moufeter tandis que je m'agite sur mon siège.

— C'était quoi, ça ? Il nous a pris pour qui, ce crétin ?

— Calme-toi.

— Me calmer ? Un inconnu nous mitraille en pleine rue et je devrais me calmer ?

— Je comprends ta réaction, Chloé.

— Je ne veux pas faire la une d'internet, des journaux ou de je ne

sais quoi ! Ce n'est pas négociable !

— Ce type de comportement est rare. Il y a un moment que ça ne m'est pas arrivé. Ne t'en fais pas, la législation en France concernant les « paparazzades » est carrée, c'est punissable de lourdes sanctions.

J'expire lourdement devant le flegme de Sébastien.

— Je n'ai pas donné mon autorisation pour que l'on utilise mon image. Je ne le fais déjà pas moi-même. Je ne suis inscrite que sur un seul réseau social et encore ! Je n'y poste aucune photo personnelle !

Je m'affole sur mon siège. Sébastien se gare dans son parking. Je sors de la voiture en claquant la portière et, toujours aussi furibonde, me dirige vers l'ascenseur.

— Désolée, je sais que ma réaction peut te sembler disproportionnée.

— Je la comprends. Je suis désolé moi aussi. Je vais m'empresse de régler le problème. Aucune photo de nous ne sera publiée, je vais m'en assurer.

— Ce n'est pas nous, le problème, lancé-je en entrant dans l'ascenseur. Je n'ai pas honte d'apparaître en public à tes côtés, Sébastien. J'en suis même honorée. Mais ma vie... mon passé... je ne sais pas où est Dan et je n'ai pas envie qu'il sache où je vis, tu comprends ?

Mes mots l'émeuvent. Je sais pertinemment qu'à la seule évocation de Dan, Sébastien fera tout pour contrecarrer la diffusion des photos. Comportement vicieux de ma part, je le concède. Je n'allais pas lui avouer que l'un de mes anciens disciplinés pourrait me reconnaître à son bras, pas folle la guêpe. Il me prend par la main et m'entraîne dans l'appartement.

— Mademoiselle, monsieur, nous salue formellement Alford en me débarrassant de mes affaires. Avez-vous dîné ?

— Pas encore.

— Je vais vous faire préparer un repas en cuisine.

— Je n'ai pas faim.

— Cet idiot de photographe t'a coupé l'appétit ?

— Non, ne t'inquiète pas, assuré-je en passant ma main sur son épaule.

— Alford, un sandwich suffira amplement.

— Bien, monsieur, acquiesce-t-il en s'éloignant.

Son repas terminé, Sébastien appelle l'une de ses connaissances au sujet des photos puis m'informe qu'il descend se défouler un peu dans sa salle de sport tout équipée. Je tente de m'incruster, mais il m'en interdit l'accès : « Trois semaines d'arrêt, Chloé. » Seule et inactive, je capitule et remonte dans le salon. Debout devant l'aquarium, j'observe longuement les poissons que je prends plaisir à imiter lorsqu'une voix brise le silence ambiant.

— Très bel aquarium, n'est-ce pas ?

Prise d'un soubresaut je me redresse, cessant toute imitation.

— Monsieur Ryan... monsieur Habrry... euh non, monsieur Hary Ryri.

Réfléchis un peu, Chloé ! « Le ridicule ne tue pas, le ridicule ne tue pas. » J'ai une bonne excuse, je prends deux traitements en ce moment : un médicament contre le stress auquel s'ajoute un antidouleur pour ma jambe. Donc non, je ne suis pas naturellement folle, je suis seulement médicalement perturbée.

— Monsieur, me rattrapé-je, me voulant discrète.

Son aura charismatique enveloppe la pièce. Le chic et la classe anglaise de cet homme en imposent.

— Chloé, c'est bien cela ?

— Exact.

— Vous parlez aux poissons ? me questionne-t-il, malicieusement.

Je rougis. Les mains dans les poches de son pantalon gris, il se promène dans le salon.

— Si vous cherchez Sébastien, il est dans la salle de sport.

— Je sais. Généralement le mercredi soir nous organisons des parties de baby-foot avec Martin et les garçons.

— Je l'ignorais. Je ne vous dérangerai pas, je trouverai de quoi m'occuper discrètement.

— Ce n'est pas un problème. Vous pourrez vous joindre à nous si vous le souhaitez. Nous ne laissons pas forcément les femmes de côté.

— Je ne suis pas douée à ce type de jeu.

— Justement, ce n'est qu'un jeu. Vous ferez équipe avec Matt, cela nous laissera une chance de gagner avec Martin pour une fois. Mon fils semble imbattable !

J'esquisse un sourire niais.

— Vos deux familles ont l'air proches.

— En effet. Martin et moi nous sommes connus enfants. C'est donc

un ami de longue date, rit-il. Quasi un frère. Nous avons évolué professionnellement ensemble et Sébastien et Matt sont nés à quelques mois d'intervalle. Nous nous sommes entraïdés entre pères débutants, si je puis dire.

Je ne sais pas quoi faire de mes mains, de mon corps, de ma tête. Je deviens tout à coup timide alors que Ryan paraît sûr de lui. Il engage la conversation en me jetant des coups d'œil que je ne pourrais décrire. Son attitude est à l'opposé de la séduction, cependant ses regards ne sont pas anodins.

— Comment se porte votre mère ? Son état s'est-il amélioré ?

— Elle va beaucoup mieux, merci.

— Je craignais de l'avoir fait fuir, affirme-t-il, plein d'humour.

— Ne vous inquiétez pas, vous n'y êtes pour rien.

Il cesse de se promener dans le salon et s'immobilise derrière le canapé.

— Martin m'a dit que vous étiez en dernière année de master ressources humaines.

— Oui.

— Vous êtes le portrait de votre mère.

Là, je vire écarlate. Je ne sais où il veut en venir. Je suppose que maman lui plaît et il pense peut-être que je vais lui servir d'intermédiaire. Pourquoi pas ? Amadouer la fille pour avoir la mère, futé.

— Ma tante me dit que j'ai hérité du nez, de la bouche et des pommettes de ma mère et que j'ai les fossettes et le regard de mon père. Je ne peux pas en juger, déclaré-je en m'asseyant sur un siège.

— Pourquoi dites-vous cela ?

— Je ne l'ai jamais connu.

— Voilà une malheureuse situation.

— Oui, acquiescé-je, pensif. C'est mieux ainsi. Un père immature et lâche...

— Lâche ? s'enquiert-il en fronçant la bouche.

— Vous savez, le genre d'homme qui part subitement en apprenant la grossesse de sa femme.

Je ris nerveusement.

— Pour l'anecdote, mon père et moi sommes nés le même jour. À cette date, ma mère oscille toujours entre bonheur et regrets. Le destin nous joue parfois des tours étranges.

Contemplant le paysage, Ryan s'écarte, l'air absent. Mon histoire semble l'avoir troublé. Ce n'était pas mon but.

— Ne vous inquiétez pas pour moi, je me porte très bien ! J'arrête de vous embêter avec mes histoires.

« En effet Chloé, ce monsieur n'est pas ton psy », conclut la petite voix dans ma tête.

— Vous ne m'embêtez pas, affirme-t-il en fixant l'horizon.

— Bonjour, les enfants ! s'exclame Matt en entrant joyeusement dans le salon.

Son arrivée coupe court à ma discussion avec Ryan.

— Pourquoi tires-tu une tête pareille ? questionne-t-il son père.

Nous sentons tous les deux que Ryan prend le temps de la réflexion puis se tourne dans notre direction, l'air grave.

— Jeune fille, seriez-vous née un 14 octobre ?

— Pourquoi serait-elle née le même jour que toi ? Pourquoi cette question ? demande Matt à son père.

Il me dévisage, je fais pareil. Au bout de quelques secondes, après m'être remémoré la sortie précipitée de ma mère lors du gala, je recule, horrifiée. Son air grave ne fait qu'appuyer la théorie qui vient de m'éclater au visage. Le temps cesse de s'écouler. Le comportement bizarre de ma mère les jours suivants, que j'ai interprété et lié à la date anniversaire de mon agression alors que... Le monde entier s'écroule autour de moi en un éclair. À quatre années d'intervalle, quasiment jour pour jour, je suis attaquée une nouvelle fois. Pas physiquement, non, mais émotionnellement. Mon cœur est sur le point d'exploser. Une haine incroyable s'empare de tout mon corps. Je claques les dents, je serre les poings. J'ai attendu ce moment vingt-trois longues années. Vingt-trois ans à ne pas savoir qui était mon père. Vingt-trois ans à le fantasmer, à l'imaginer. Et il est là, devant moi. Face à lui, face à cette réalité, je me sens de nouveau faible et tourmentée, moi qui pensais enfin, pour la première fois depuis des années, avoir retrouvé le bonheur.

Impossible de le frapper, ou de hurler toutes mes tripes. Comment peut-il se tenir droit devant moi sans ciller ? Comment a-t-il pu m'abandonner ? Tout doucement, les pièces du puzzle s'assemblent. Debout, paralysée, je prends conscience que je fais face à mon père... et mon frère !

Vous venez de découvrir cet auteur grâce à
la collection *MA Next Romance* et vous avez
apprécié ?

Découvrez-en plus sur



Suivez-nous sur notre page Facebook



ou sur Instagram



MA Next Romance est une collection Albin Michel,
retrouvez tous les auteurs Albin Michel sur notre chaîne
Youtube

